

67e année, No 26

Montréal, 5 novembre 1955

A.C.
Le Samedi

PER
S-400
CON

GAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- CONNAISSEZ-VOUS BIEN VOTRE PAYS ?
par MICHEL FLORENTIN
- LA DERNIERE ENTREVUE AVEC
JAMES DEAN, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
- DANS LE MONDE SPORTIF, par OSCAR MAJOR
- MYSTERE AU GRAND LARGE,
Un roman policier de MAURICE LIMAT

Dani Crayne



Pour toujours bien recevoir

Servez du Scotch Whisky
"Black & White". Les qualités
subtiles de cet excellent Scotch
—résultat de son mélange so-
igné à la manière très spéciale
"Black & White"—lui ont valu
une acceptation chaleureuse
dans le monde entier.

BUCHANAN'S
'BLACK & WHITE'
SCOTCH WHISKY
Le Secret réside dans le Mélange

Fournisseurs Brevetés
de Sa Majesté la Reine



Distillateurs de Scotch Whisky
James Buchanan & Co. Ltd.

Distillation, Mélange et Embouteillage faits en Ecosse

En bouteilles de différentes grosseurs



Philippe Clay, chanteur fantaisiste

En disant que Philippe Clay est le plus grand fantaisiste de France, j'ai deux raisons de m'exprimer ainsi. Exactement, car en plus d'être un chanteur phénoménal, rendant avec une adresse rare la chanson fantaisiste, il mesure six pieds et quelques pouces. Avec son allure filiforme, on a baptisé Philippe Clay, « l'acrobate de la chanson ». Un acrobate qui se plie avec une souplesse extraordinaire aux caprices de la chanson moderne de 1955. Les auteurs et compositeurs considèrent Clay comme un génie de l'interprétation. Possédant un physique extraordinaire pour la scène, cet homme-caoutchouc de la chanson est tout à fait à son aise dans des refrains où souvent le physique joue un plus grand rôle que la voix. Il faut avoir vu Philippe Clay à l'oeuvre pour savoir que sa valeur n'est pas à discuter et qu'il constitue pour les auteurs et compositeurs un interprète sûr à qui on peut confier une bonne chanson sans crainte qu'elle soit démolie. Un refrain créé par Philippe Clay est tout de suite désigné comme un « hit ». Il est un fait plus éloquent que bien des phrases pour montrer que ce grand garçon est quelqu'un. L'académie du disque français Charles Cros vient de lui décerner le grand prix du disque pour l'année 1955. « Il y a quelques années à peine je crevais de faim, et maintenant me voilà célèbre ». Avant d'en arriver où il est aujourd'hui ce « Valentin le désossé » de la chanson a fait bien du chemin. Né en 1927, il rêvait dans sa jeunesse de devenir comédien mais il débuta dans la vie en vendant des machines à écrire. Un beau jour il se présente à un concours d'amateurs dans un bistro de la place de la Bastille. Il gagne le concours et est engagé pour chanter dans l'établissement. Son répertoire se composait alors d'une parodie d'opéra et de quelques chansons dont « L'inconnue de la Seine », et « J'ai bu ». Puis il s'embarque avec 4 autres gars dans une tournée épique qu'ils appellent : « On vient chanter chez vous ». Une ville par jour pendant huit mois. Une école, où on apprend tous les secrets du music-hall. Bien qu'il fût Parisien, Philippe Clay n'osait pas affronter Paris. Il craignait de n'être pas prêt et voulait avoir bien rôdé son tour de chant avant de monter sur les scènes parisiennes. Il continua donc à faire de la tournée avec Aimée Mortimer et sa troupe « Tram de Plaisir », qui comprenait tout un groupe d'artistes dont Yves Deniaud, Varel et Bailly, Claude Bonheur, Irène Fabrice, Gabriello, Raymond Massard et quelques autres qui, comme Clay, étaient moins connus à l'époque. En 1949, il se décide à se présenter à un concours de la radio. Robert Lamoureux était parmi les concurrents. Clay gagne dans sa catégorie et Lamoureux dans la sienne. Deux des plus grandes vedettes d'aujourd'hui venaient de connaître ensemble un premier succès. Par la suite, Philippe Clay décroche quelques engagements à la radio. Il fait du cabaret à Nice et repart pour une tournée en Corse. Parti pour neuf jours en Afrique, il y demeure 9 mois, chantant dans toutes les villes. A son retour il a oublié sa crainte de Paris. Il se sent prêt, ses complexes se sont envolés. L'impresario Canetti le prend par la main et l'aide à franchir la grande barrière. Il le fait passer à « La Fontaine des Quatre Saisons ». Quand Canetti adopte un artiste, il l'abandonne après en avoir fait une vedette (Felix Leclerc, Patachou, Catherine Sauvage, Brassens). C'est ce qui arriva pour Philippe Clay. Il passa « Aux Trois Baudets » et ce fut la révélation. Le public fut conquis. Il est vrai que quand Philippe est en scène, il est difficile de le quitter des yeux. Il saute, il crie, il danse et chante, accaparant toute l'attention de ses auditeurs. Le disque même, s'il le prive de ses meilleures ressources, nous fait connaître un chanteur qui a quelque chose dans le ventre. Il suffit d'écouter son « Noyé Assassiné » ou son « Danseur de Charleston » pour s'en rendre compte. Philippe Clay, un grand bonhomme de la chanson.

JAC DUVAL



Elisabeth Briand est fière de ses quelques spécialités culinaires, comme le soufflé au fromage, la vinaigrette et les spareribs à l'ail.

ELLE a l'air d'un gentil petit écureuil : ses gestes vifs accentuent ses paroles, son petit nez aux narines frémissantes semble humer d'appétissantes choses et ses yeux brillent de joie ou de peine car, en sensitive, elle s'émeut de tout. Pour le moral, elle m'a confié qu'elle était incurablement sentimentale, gourmande, et très active. Pendant ses débuts intermittents dans la carrière de comédienne, les photographes Annette et Basil Zarov ont remporté un prix avec le portrait qu'ils avaient fait de celle qui peignait quelquefois, chantait encore plus souvent, et portait alors son nom véritable d'Elisabeth Painchaud.

Car Elisabeth (Painchaud) Briand a trois métiers, comme Cadet Rousselle, mais elle a la sagesse de ne pas les exercer tous ensemble : "Cela ne sert à rien de s'éparpiller", me dit-elle. "Je reprendrai mes exercices de chant et me composerai un répertoire pour un an quand j'aurai une saison d'engagements, chant et théâtre, devant moi". Pour l'instant, son grand rôle (et qui devient encore plus important cette saison) est celui de Marcelle Lavigne dans "Les beaux jours" d'Eloi de Grandmont, programme quotidien (12 h. 45, du lundi au vendredi inclusivement) à C.K.A.C.

Née à Montréal, la jeune artiste fit ses études à l'Ecole Supérieure Marie-Immaculée, suivit des cours (fusain, modelage, décoration) pendant deux ans à l'Ecole des Beaux-Arts, et apprit le chant pendant quelques années. Son premier professeur fut Roger Filiatrault à l'Ecole Supérieure de Musique d'Outremont (Vincent d'Indy); ensuite, ce furent Madame Donald et Madame Czespa qui la firent chanter aux opéras présentés par leurs écoles respectives.

— Par exemple ?

— J'ai chanté dans les chœurs de "L'enlèvement au sérail" de l'Opera Guild et j'ai eu un petit rôle dans la "Chauve-Souris" de Strauss au Festival de Montréal.

A cette époque, Elisabeth Briand fit un voyage de six mois en Europe, mais s'intéressa davantage à la peinture et à la musique qu'au théâtre : expositions de la Galerie Charpentier, du Musée d'Art moderne, de Van Gogh et de Rodin, et concerts et opéra. En revenant au Canada, elle devint l'élève de Roland Chenail puis de François Rozet, tout en gagnant son gâteau quotidien — et ses cours — dans un bureau. Ses premiers rôles radiophoniques furent "On en fit une chanson" de Lise Lavallée (où elle imitait le chant de l'alouette), "Tante Lucie", "Histoires extraordinaires" et "Billet de faveur" d'Hubert Aquin aux Nouveautés Dramatiques. Sa facilité de changer d'accent et de voix lui vaut en ce moment le rôle d'un jeune Haïtien

DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

ELISABETH BRIAND a trois métiers

par Lucette Robert

de seize ans dans "Le testament d'un excentrique" de Jules Verne, et celui d'un petit garçon à "Quelle nouvelle". D'autres rôles plus importants lui ont été confiés dans "Bouquet d'immortelles" de Lorenzo Godin et aux émissions des Fêtes dans un texte de Marcel Dubé.

Sa voix de coloratura l'a éloignée du répertoire plus facile de la chansonnette et son physique d'ingénue semble la destiner à ce genre de rôle, mais elle m'assure qu'elle a en elle deux personnalités qui lui permettent de passer de la comédie à la tragédie. A la télévision, elle a joué dans "La boutique fantasque" et "Liliom". Elle est plongée en ce moment, dans la littérature russe : Tchekov, Pouchkine, Dostoïevski et aimerait jouer Giraudoux et Anouilh.

Gourmande, elle est fière de ses quelques spécialités culinaires, comme le soufflé au fromage, les spareribs à l'ail, la vinaigrette pour la salade et le café qui mérite la définition de Talleyrand : fort comme l'amour, chaud comme l'enfer, noir comme le diable (je cite de mémoire !). Ses sports favoris ? la natation, l'été ; le ski, l'hiver — et celui-ci avec passion. Son rêve ? retourner en France où elle a une soeur mariée à un Français, et y aller au théâtre tous les soirs.



Elisabeth Briand jouera dans "Fol Amour" d'Eloi de Grandmont, avec la troupe du Studio Anjou dont le nouveau directeur est Robert Gadouas. (Ph. Alain).



Les voyageurs des pays d'en haut nous parlent de leur grand silence blanc ; les neiges en sont la cause. Mais Percé, c'est le village du grand silence bleu, dérangé seulement par les cloches de l'Angélus et le vol des colonies d'oiseaux du sanctuaire de l'île Bonaventure. Les trois familles d'oiseaux les plus nombreuses sont les mouettes, les cormorans et les fous de Bassan, mais on trouve aussi des goélands, des godes, des marmettes, des pigeons de mer et un genre de perroquets.

Connaissez-vous bien votre pays? par MICHEL FLORENTIN

Le Canada connaît le boom le plus impressionnant après celui des Etats-Unis. — Demain sera-t-il merveilleux ? — Devenu le concurrent numéro un des Etats-Unis, le Canada fait la chasse aux trésors de ses terres vierges. — 49ème Etat ou 11ème province ? — Le problème économique le plus important est celui des marchés extérieurs.



EN 1952, Lester Pearson, ministre des Affaires Etrangères du Canada, répondait à une importante personnalité américaine qui lui suggérait de faire du Canada le 49ème Etat des Etats-Unis : — La difficulté est que nous ne pouvons encore décider si le Canada doit devenir le 49ème Etat d'Amérique, ou si l'Amérique doit devenir la 11ème province du Canada.

En réalité, cet immense pays, dont la superficie n'est dépassée que par l'URSS et la Chine, mais qui n'est guère plus peuplé avec ses 16 millions d'habitants que ne l'est la ville de New-York (12,837,000), est devenu en quelques années l'une des premières puissances industrielles du monde. Encore à ses débuts et loin de sa phase culminante, sa production minière menace déjà l'équilibre des marchés internationaux et fait concurrence à celle de la contrée voisine : les Etats-Unis.

Son territoire, où comme sur un échiquier les déserts à la terre desséchée et dénudée alternent avec le vert brillant des forêts de hêtres et de sapins, où de nombreux lacs s'ouvrent comme des yeux d'un bleu intense, tandis que les côtes gercées et froncées par les eaux glacées laissent la mer pousser ses eaux vers l'intérieur, ce territoire a enfin ouvert ses entrailles riches en minerais, faisant du Canada l'un des plus importants exportateurs.

Le nickel, l'amiante, et le platine le classent au 1er rang de l'exportation, et l'or, le zinc, l'aluminium — dérivé de la bauxite importée de la Guyane anglaise, de la Jamaïque, de la Guinée française — le placent au deuxième. Il se tient en outre en troisième position pour l'argent et en quatrième pour le cuivre, le plomb et le cobalt.

Des siècles de léthargie.

Le principal handicap de son développement fut le froid rigoureux, qui, brisant l'énergie des hommes,

En haut. Des employées de l'International Silver Company of Canada, à l'usine de Hamilton, en Ontario, sont occupées à l'emballage de la coutellerie d'argent. — **Au centre.** Les chutes du Niagara, premier centre d'attraction touristique du Canada. Leur aspect a été légèrement modifié à la suite des éboulements de l'an dernier. — **En bas.** La salle de couture de l'usine Dominion Corset, dans la ville de Québec.

paralyse l'évolution industrielle d'une nation. L'avance prise par les Etats-Unis sur la Fédération cousine inhibait davantage encore les efforts du pays. Les immigrants, en effet, préféraient une Amérique prospère aux déserts enneigés du Canada. En outre cette situation géographique exigeait un développement des voies de communication dans le sens nord-sud, sud-nord. Or les chemins de fer sillonnent au contraire le territoire d'est en ouest, pour relier Toronto et Montréal à Vancouver, dans la Colombie-britannique. Sans cette liaison la Colombie-britannique menaçait de se rendre indépendante de la Fédération. Il a fallu lui céder, laissant le nord inculte et inhabité dans sa solitude.

Entre 1850 et 1950, 7,200,000 personnes avaient immigré au Canada, et durant ce même siècle 6,600,000 retraversèrent ses frontières pour gagner les Etats-Unis. C'est seulement aujourd'hui que le Canada, offrant des conditions plus avantageuses que les USA est parvenu à acquérir une population de 16,000,000 en 1955 contre les 11,250,000 de 1889, et qui continue à s'accroître au rythme de 2¼% par an.

Hier, terre de trappeurs, premier grenier du monde, aujourd'hui les garriks s'élèvent au-dessus de ses étendues de blé, les cheminées des usines rivalisent en hauteur avec les arbres de ses forêts, les pipelines parcourent ses déserts comme des serpents.

Il a fallu le deuxième conflit mondial pour que le Canada se réveille enfin de sa léthargie et réussisse le boom le plus impressionnant après celui des Etats-Unis. Il a fallu que les montagnes de la Colombie-britannique, que la croûte autour de la baie d'Hudson découvrent les richesses de leur sous-sol, pour que les capitaux étrangers se déversent avec la main-d'œuvre sur ces régions encore vierges.

Cette « merveille économique de notre époque », comme ses cousins rivaux des USA sont désormais résignés à désigner le Canada, a entrepris il y a 15 ans sa courbe ascensionnelle, grâce à d'énormes investissements de capitaux, tant publics que privés, maintenus à un taux atteignant deux fois et demi celui des périodes les plus prospères de l'entre-deux-guerres. Ces capitaux furent habilement répartis entre les nouvelles industries et l'exploitation du sous-sol, mais le gouvernement canadien ne négligea pas pour autant les anciennes industries : l'acier, le bois de construction, la pâte à papier, qui fournit les 3/5 de la consommation mondiale de papier journal, dont 85% absorbés par les USA.

Pour accomplir et accélérer son industrialisation, le Canada, non seulement a développé son réseau aérien, maritime et fluvial, mais fait appel à l'une de ses plus grandes richesses : l'énergie électrique ; sa

puissance est d'ores et déjà la seconde au monde après la Norvège. Le projet d'électrification de l'Ontario prévoit pour 1958 les barrages des grands Rapides Internationaux et les centrales des chutes du Niagara. Ce projet, unique dans sa conception, est déjà en voie de réalisation. En 1956 et en 1957, ce système hydro-électrique, au premier stade de son développement, produira 1,428,000 chevaux-vapeur d'électricité, qui par la suite plafonneront jusqu'à 1,828,000 chevaux-vapeur. Depuis 1945 la province de l'Ontario compte 14 centrales qui, ajoutées aux 12 de la future installation du Niagara, porteront ses ressources électriques à 3,340,000 chevaux-vapeur.

Kitimat, symbole d'une force neuve.

Les eaux des fleuves et des lacs ainsi utilisées ont permis de créer la plus grande usine d'aluminium, celle de Kitimat, sur la côte de la Colombie-britannique, devenue le symbole du boom canadien. Cette réalisation hydraulique restera l'un des exploits les plus titanesques que l'homme ait jamais accomplis.

Pour produire une livre d'aluminium, il faut 10 kw/h., ce qui fait qu'une fonderie de ce métal n'est rentable qu'à la condition que la force motrice soit à bon marché.

Des lacs qui se fauillent comme des doigts entre les gorges sauvages et enneigées des Montagnes Ro-

cheuses formèrent avec un bassin artificiel de 150 milles de long la source de cette énergie. Une rivière, le Nechako, que les trappeurs avaient toujours vu drainer furieusement ses eaux vers l'est, changea sa direction vers l'ouest au moyen d'un barrage de 300 pieds de hauteur et de 1500 pieds de largeur, dans le but d'alimenter ce bassin. Entre deux fontes de neige, en 8 mois seulement, des super-bulldozers, véritables monstres mécaniques capables de déplacer littéralement des montagnes, contraignirent les eaux à se canaliser dans un tunnel souterrain traversant la montagne sur 11 milles pour rebondir à Kemano après une chute dans une gorge étranglée, 15 fois plus haute que celle du Niagara. A sa base, abritée dans une énorme caverne creusée dans le rocher, afin d'éviter les glissements du terrain et en prévision d'une guerre éventuelle, la centrale transforme l'eau en énergie électrique.

Mais Kemano n'est pas Kitimat, et le col de Kidala, à 5,400 pieds d'altitude, sépare ces deux localités. Pour le franchir, des tours d'acier ont grimpé sur le roc, se sont enracinées dans les forêts de sapins, en une interminable procession accompagnée de la musique que le vent tire comme d'une harpe des câbles de 1 pouce et demi de diamètre reliant leurs sommets.

Dans cette région peuplée en 1951 de quelque 300 Indiens, a surgi avec l'électricité une ville de 7,000 habitants, qui d'ici quelques années en aura 50,000 et davantage.

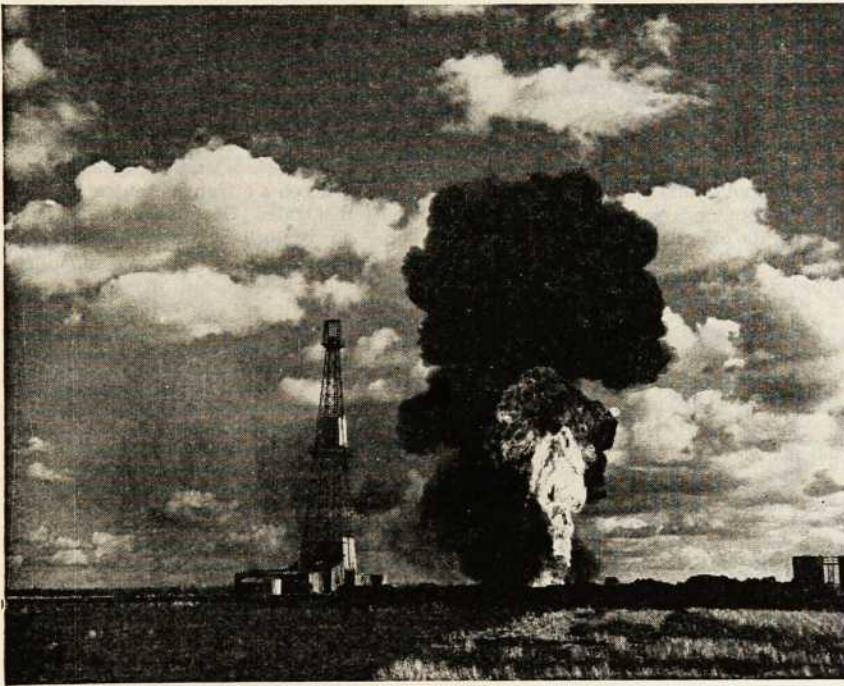


Une embâcle. Si les draveurs n'y suffisent, il faudra dynamiter.

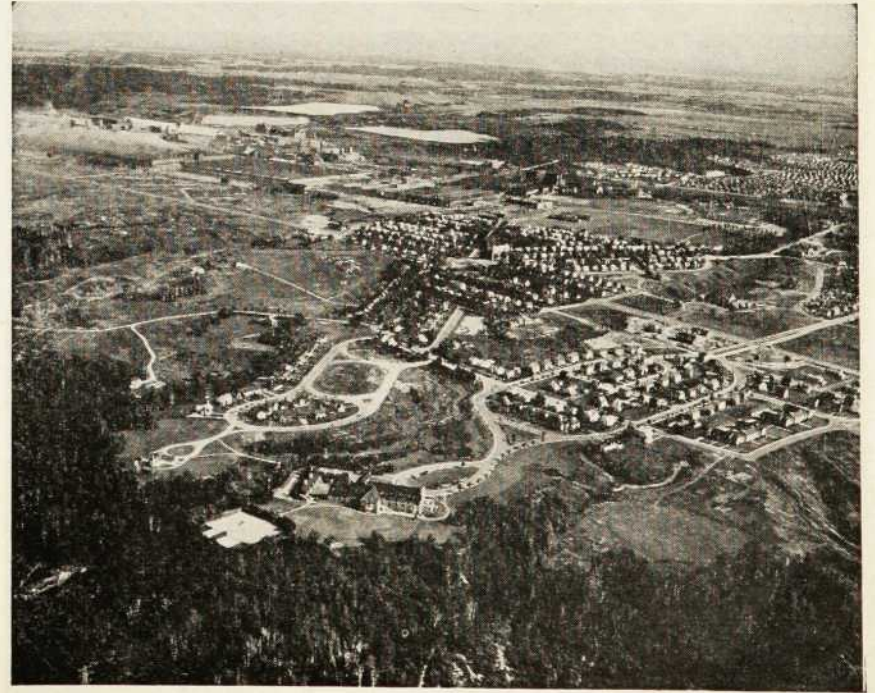
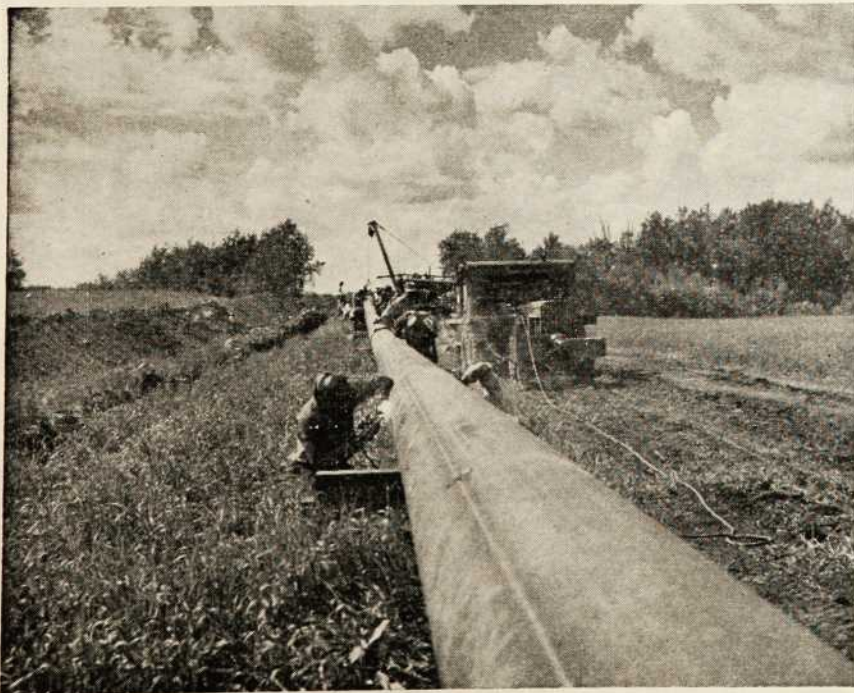
Une bataille qui coûta 50 morts.

275,000,000 de dollars (capitaux américains, bien qu'investis dans une société canadienne), 10,000 ouvriers, une véritable armée qui laissa une cinquantaine de morts sur le champ de bataille, aéroportée et pourvue de bulldozers en guise de chars d'assaut, sont venus à bout en 3 ans seulement de la sauvage Colombie. [Lire la suite page 34]

Dans le Grand-Nord canadien, la surveillance relève de la Police Montée. Les Esquimaux ont fait l'objet, ces dernières années, de la sollicitude particulière du Gouvernement canadien qui, d'ailleurs, a créé le Ministère du Grand-Nord, confié à M. Jean Lesage. — En bas. Le posage d'un secteur du pipe-line Edmonton-Grands Lacs pour l'acheminement de l'huile brute.



De l'huile ! C'est le 13 février 1947 que le puits Leduc, en Alberta, rendait enfin ses trésors. — En bas. Vue aérienne d'Arvida, dans le Québec. L'aménagement de cette ville constitue un modèle d'urbanisme dans cette province.





JAMES DEAN et ELIZABETH TAYLOR, entre deux prises de vues du film "Giant". L'on promettait à Dean le plus brillant avenir et il était l'étoile la plus brillante de la nouvelle relève d'Hollywood.

HOLLYWOOD, toujours à la recherche de nouvelles personnalités, se trouvait servi copieusement par sa découverte de James Dean. Aussi ce nouveau talent fut-il exploité à outrance. Dans «East of Eden», son début à Hollywood, il fut acclamé par tous les critiques, comme l'acteur par excellence, la nouvelle recrue aux

mille promesses de succès. Toutes les jeunes filles lui écrivirent, et ce fut là son grand atout, car le rendement financier est, dans cette industrie, autant que dans toute autre, l'élément le plus éloquent.

Ce fut «le charme de James Dean, les expressions de James Dean, les manières de James Dean.» Ce pauvre

La dernière entrevue avec **JAMES DEAN**

James Dean est mort, le 30 septembre, dans un accident d'automobile. Il était âgé de 24 ans. Souvent comparé à Marlon Brando, il était l'un des plus grands espoirs d'Hollywood. Notre correspondante dans cette ville fut la dernière journaliste à s'entretenir de son art avec le jeune artiste. C'est ce reportage que nous publions ici.

par **LOUISE GILBERT-SAUVAGE**

Liberace en fut presque détrôné... Et Dean n'en était qu'à son premier film. Depuis, il avait continué de faire concurrence à tous les vingt printemps, et aux autres dans un second film, un travail de jeunesse, comme le premier, et dans «Giant». Il fut immédiatement, sans hésitation, sacré étoile, un astre qui, auprès des «teenagers», ressemblait à une espèce de révolution du septième art.

Ceux qui ont cru devoir le comparer à Marlon Brando ne se trompaient pas trop mais le nouveau favori des dieux lumineux et de l'engouement juvénile ne ressemblait, en définitive, qu'à lui-même.

La première impression qu'il m'a donnée fut celle d'un jeune homme comme les autres jeunes d'aujourd'hui, seulement, plus timide que la plupart de nos jouvenceaux. Et cette timidité qu'il s'appliquait à ne pas laisser voir ajoutait même à son charme.

Rien de plus naturel et de plus jeune que sa première phrase, une espèce d'excuse qu'il me débita, un peu mal à l'aise, semble-t-il, les deux mains dans les poches de son pantalon, comme pour se donner contenance : «Vous ne me trouverez pas intéressant, aujourd'hui, je me suis couché trop tard, hier soir.» Tout comme les autres jeunes de son âge, et raisonnant comme son âge, oubliant son titre d'étoile et révélant son plus beau trait : la simplicité.

Tout de suite me plut ce grand gar-

çon qui parlait uniquement en vous regardant droit dans les yeux. Et je le laissai s'exprimer sans le questionner, parce qu'il me semblait tout à coup fort en verve pour un «petit» qui n'a pas eu son sommeil réglementaire.

James perdit sa mère lorsqu'il était encore enfant. L'oncle qui se chargea de lui était un sportif qui développa chez l'adolescent les mêmes goûts. Mais l'idéal de ce dernier n'était pas en entier dans la vie sportive, il cherchait autre chose. C'est dans la vie dramatique qu'il trouva cet idéal au collège, où il fut de toutes les pièces, puis à l'Université de Los Angeles où il vint muni d'une bourse spéciale.

Après deux ans passés à l'Université, il confia à James Whitmore son projet de faire du théâtre. Ce dernier lui conseilla New-York. Il y vint par autocar, et vécut aussi frugalement que possible, en s'offrant à toutes les agences théâtrales. Découragé de sa déveine, car partout il essayait des refus, il se réfugiait dans les salles de cinéma. «J'y appris beaucoup des éléments qui me servent en ce moment, fit-il, car j'étudiais tous les gestes des acteurs ; je les comparais, et j'en alimentais mon petit bagage dramatique. Ce moyen d'apprendre en vaut bien un autre, surtout lorsque l'on est décidé à tirer le meilleur parti possible d'une situation, en vue d'une ambition que l'on nourrit.

[Lire la suite page 29]

C'est le film «East of Eden» qui valut à James Dean sa grande popularité auprès du public du cinéma. On le voit ici, entre deux scènes, en compagnie de Dick Davalos, Julie Harris, Harold Gordon et Lois Smith.

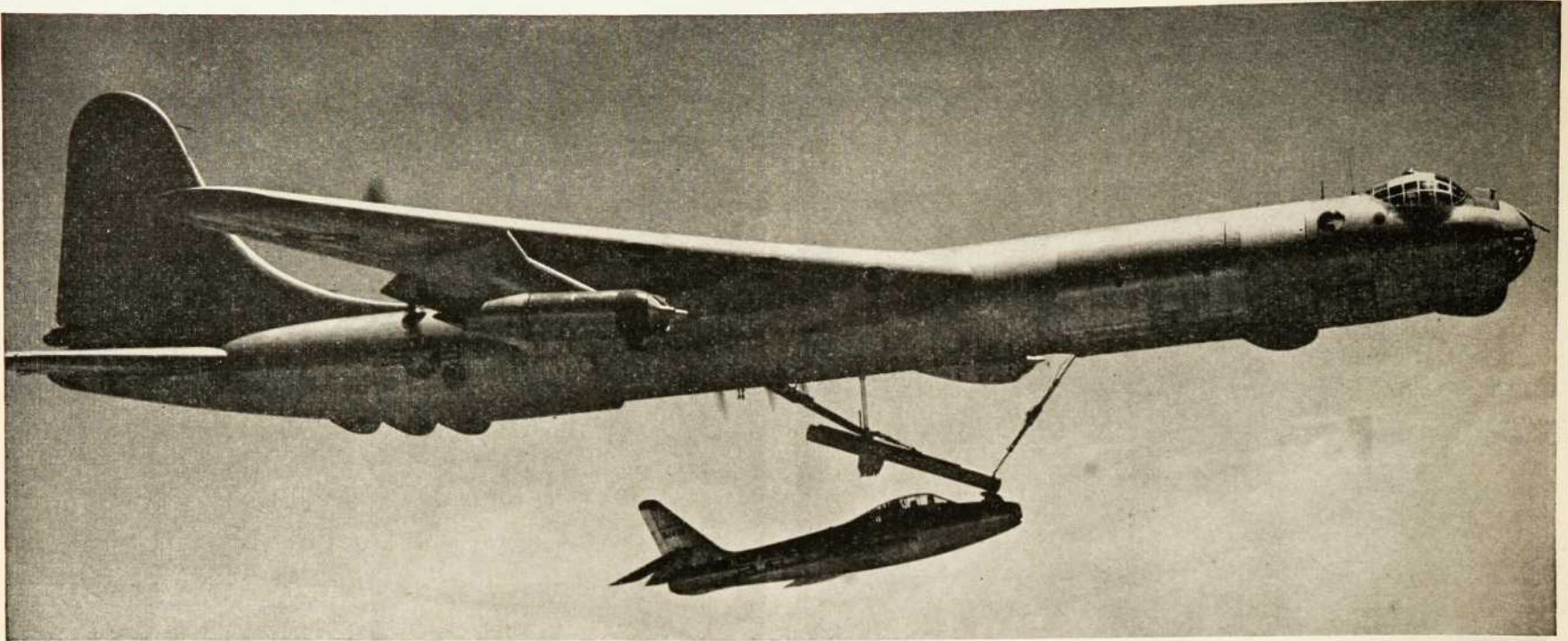




CELUI-CI ou CELUI-LA ? C'est la question que semble nous poser Françoise Arnoul, mais ce petit air malicieux ne cache-t-il pas un choix déjà arrêté, tenu secret pour le seul plaisir de nous faire languir ? — A droite. Dans cette gamme de haute qualité, Dany Robin a fait son choix. C'est celui d'un connaisseur de champagnes. — Ci-dessous, à gauche. On sent un parfum comme on

goûte un vin. Il y faut odorat subtil... — A droite. Pour Fernandel il n'y a pas de problème. S'il faut signer, signons ! D'ailleurs, quoi de compromettant d'apposer sa signature sur le Livre d'Or de la Confrérie des Tastevins, qui se réunit habituellement à l'Hospice de Beaune, en Bourgogne ?





Le Canada peut se féliciter de la collaboration américaine en matière de défense aérienne. Alors qu'il assume le coût de fabrication des Sabres et des Canucks, il lui serait impossible de défrayer le coût de construction des bombardiers géants comme celui que nous illustrons ici. Si le petit avion convoyé ci-haut coûte 700,000 dollars, quel serait le prix du bombardier, le Convair B-36 ? Les Etats-Unis assurent la fabrication de ces géants. (Photo de Vultee Aircraft Corp.).

8 MILLIARDS POUR L'AVIATION MILITAIRE CANADIENNE

La puissance offensive ou défensive des nations — celle du Canada ne fait pas exception — ne repose plus, comme naguère, sur l'efficacité de leurs marines de guerre. L'époque de la prépondérance des *dread-noughts*, des cuirassés, est maintenant révolue.

Le matin du 7 décembre 1941, il y a 14 ans, une escadrille d'avions japonais a fait la preuve tragique que la flotte américaine du Pacifique n'avait guère plus de valeur pratique qu'un parc de pousse-pousse sous le feu des bombardements en piqué.

A Pearl Harbour, à la date mentionnée, 100 avions de l'Aviation impériale japonaise ont attaqué et détruit ou endommagé 8 cuirassés, 3 croiseurs, 3 torpilleurs, 1 bateau-cible, 1 mouilleur de mines, 2 navires-ateliers, 1 cale sèche et 177 avions. Il y eut 2,343 morts, 900 portés disparus et 1,272 blessés.

Ce n'est pas mon intention de tirer gloire de la puissance destructive de l'aviation, mais j'estime que les résultats obtenus lors de cette attaque viennent justifier incontestablement les budgets gouvernementaux destinés à l'armement aérien, fussent-ils atteindre les millions et les milliards. Si le Canada veut édifier une défense aérienne vraiment efficace, il a l'obligation de s'astreindre à cette dépense.

Un autre argument en faveur de la primauté de l'avion ressort de la bataille de Midway, bataille qui assura la revanche de l'aviation américaine sur le Japon. Au cours de cette bataille, engagée au mois d'avril 1942, soit quelques mois seulement après Pearl Harbour, les Américains anéantirent la puissance de choc des Japonais en détruisant leurs principaux porte-avions. C'en était fait du principal danger japonais, l'avion. Le capitaine Mitsuo Fuchida, qui dirigea l'attaque de Pearl Harbour et qui se trouvait à bord d'un des porte-avions détruits, reconnaît « que la bataille de Midway fut un coup mortel pour le Japon ».

Les paragraphes précédents veulent montrer la nécessité des crédits budgétaires au titre du CARC, qui peuvent paraître excessives à quelques-uns. En fait, l'aviation est devenue l'arme la plus coûteuse de nos forces armées, et aussi la plus nombreuse. Les effectifs des trois armes, à l'heure actuelle, sont les suivants : Marine, 20,000 hommes ; Armée, 49,000 ; Aviation, 51,000. Du budget fédéral, elles s'approprient respectivement : 323 millions de dollars, 410 millions et 873 millions. La part du budget de l'aviation est donc plus grande que celle des deux autres armées réunies.

Bien que le Canada ait formé de magnifiques pilotes au cours de la première guerre mondiale, ce n'est qu'en avril 1924 que le CARC fut fondé. Jusqu'alors les Canadiens, au nombre de 22,000, avaient servi dans les rangs de la Royal Air Force. Ils firent

preuve d'une grande habileté et d'un grand courage au cours de la guerre de 1914 et c'est cet esprit et cette tradition que perpétue le CARC.

A ses débuts, notre aviation militaire groupait 400 hommes. Durant les années de paix qui suivirent la fin des hostilités, jusqu'à la reprise des hostilités en 1939, le CARC a rendu de nombreux services au pays. Il fut affecté à la surveillance des régions forestières, au transport des blessés et des malades hors des régions isolées et à la photographie aérienne. Presque toutes les terres du Canada ont fait l'objet d'une étude photographique aérienne. On trouve, au Service de cartographie aérienne de Rockcliffe, Ontario, plus de 3,000,000 d'épreuves photographiques prêtes à être utilisées.

[Lire la suite page 35]



Ci-contre, en haut. Une défense efficace exige des avions de tous les types. On voit ici un exercice de parachutage près de la ville de Québec. L'avion a une envergure de 109 pieds, peut voler à plus de 250 milles à l'heure et peut transporter 64 parachutistes. — Au centre, les fameux CF-100, volant en formation. Ce sont les plus modernes des avions de combat. — Ci-dessous. La défense aérienne ne consiste pas uniquement à intercepter l'ennemi, mais à le toucher sur son territoire. On utilisera à cet effet le réacteur Sabre dont on voit ici un modèle. La photographie a été prise à Metz, en France, au cours de l'opération appelée Carte Blanche. On fait les préparatifs d'envol. — Ci-dessous, à droite. Une défense aérienne efficace exige un envol rapide. Le CF-100 sera utilisé à cette fin. Les messages sont transmis des postes de radar. (Photos du CARC).



"LE SAMEDI" présente en exclusivité :

LE SURVENANT

Un chapitre par semaine du grand roman de GERMAINE GUEVREMONT

QUARANTE-SEPTIEME EPISODE

Joinville brûle de courir chez le père Didace faire le récit de son voyage à Sorel. Dès que son père le laisse libre, il va trouver Didace Beauchemin et lui raconte dans tous les détails la partie de cartes qui l'a tant impressionné, de même que le plaisir qu'il a pris à bavarder et à rire en compagnie du Survenant et de jeunes navigateurs.

Le père Didace le décourage de recommencer l'expérience et de s'engager, dans la mauvaise voie. Il prête toutefois l'oreille à ses propos, surtout lorsqu'il est question de l'Acayenne que Joinville vante et du Survenant. En apprenant que ce dernier se livrait au jeu à l'argent et qu'il y allait rondement, il se demande où l'étranger a pu se procurer des fonds. Il met fin à l'entretien avec Joinville afin de réfléchir à son gré.

Serait-ce Angéline qui avancerait de l'argent au Survenant? Didace ne peut le croire. Ou encore l'Acayenne qu'il jugeait une femme raisonnable? Partagé entre les deux, il prend le parti d'attendre le Survenant. Celui-ci revient à la maison, le lendemain midi après la grand-messe, rempli d'ardeur au travail et d'invention. Il se propose de chasser le rat musqué et ainsi de remettre à Angéline l'argent qu'il a follement dépensé. Mais la chasse est déjà terminée. Vite il calme ses remords à la pensée qu'il prêtera main-forte à Angéline et à son père lorsque les lourds travaux de la terre commenceront et qu'il acquittera ainsi sa dette envers l'infirme.

Avec les longs jours du printemps, un nouveau courage anime les hommes. L'on a presque oublié l'aventure du Survenant et de Joinville. Mais un midi, Odilon Provençal revient, morose, de Sorel : le docteur Desgroseillers lui a parlé de façon étrange. Intrigué Pierre-Côme part pour Sorel, afin d'en savoir le court et le long.

Menace sur les Provençal.

Lorsqu'il arriva à la rue Providentielle, Pierre-Côme Provençal ralentit l'allure de son cheval qui n'allait pourtant pas vite. Son intention était de ramasser, en une seule fois, ses réflexions éparses et de les grouper en une conclusion forte, drue, sans aucune fissure pouvant permettre au docteur Desgroseillers de l'attaquer. Une conclusion qu'il voyait semblable à une clôture de pierre délimitant solidement les champs entre voisins. Lui qui, une heure plus tôt, se hâtait vers Sorel, s'étonna de se trouver si tôt devant la maison du médecin. Même il se surprit à souhaiter dans son for intérieur que celui-ci fût absent, tout en fixant la plaque de cuivre apposée près de la porte. A chacune de ses visites, cette plaque de cuivre faisait l'émerveillement du maire du Chenail du Moine, non pas tant par l'inscription des nom et titres du docteur Desgroseillers que par la façon dont elle brillait. Et invinciblement il tentait de faire le calcul du blanc de céruse qu'un tel entretien devait exiger. Gêné de rester ainsi posté dans la porte, il prit entre le pouce et l'index la tige de la sonnette et la tourna mollement. Aussitôt à l'intérieur, quelqu'un bougea :

— J'vous dis, songea Pierre-Côme dont le cœur battit plus vite, qu'il met pas grand temps à venir me répondre. Ma parole, il m'attend !

Il écouta et reconnut le pas du docteur. Aussitôt la porte s'ouvrit et livra passage au praticien.

— Hé ! si ce n'est pas l'ami Provençal, fit le docteur, qui sembla aussi surpris que le visiteur. Mais entrez, monsieur, ne vous faites pas geler. Passez à mon office.

— J'vas toujours prendre le temps de m'écurer les pieds, dit Pierre-Côme en raclant ses bottes au bord du porron.

— Ah ! monsieur, mon office en a vu bien d'autres.

« Monsieur », songea Gros-Gras. « C'est pas bon signe. »

— Entrez donc, je vous prie.

— J'voudrais pas pour ben d'quoi abîmer vos tapis.

Pierre-Côme dut se résigner à suivre le docteur.

— Le temps de me passer les mains à l'eau, dit ce dernier en se rendant au lavabo, et je suis à vous.

— Mais j'viens pas pour me faire soigner, docteur Desgroseillers, dit Pierre-Côme étonné.

Le docteur alla prendre place dans un fauteuil tournant. Aussitôt il se coiffa d'un bonnet grec. Car s'il ne craignait pas le grand air, au point d'aller répondre nu-tête à la porte, il se méfiait des coups d'air.

— Je croyais, dit le docteur, en laissant glisser ces doigts dans la soie du gland qui ornait son bonnet grec, je croyais, dis-je, qu'il s'agissait du malheureux accident que vous avez eu à l'hiver.

— C't'accident-là on n'en parle p'us, docteur. Il est mort puis enterré. « Pourvu qu'il s'entête pas à m'parler de mon accident », songea Pierre-Côme.

Le docteur l'observa minutieusement. Il ne le perdit pas de vue un instant. Sous l'oeil scrutateur du praticien, Pierre-Côme se sentit deviné. Il toussa afin de se donner meilleure contenance.

— Toussez-vous souvent ainsi, monsieur Provençal? Sans vouloir vous effrayer, parfois une maladie laisse des reliquats plus graves que la maladie même.

— J'tousse... quand j'ai le rhume, comme tout le monde. Pas autrement.

— Vous ne ressentez jamais de douleurs? Jamais de points de côté?

— Jamais. Au grand jamais. J'me sens comme un jeune homme.

— Mauvais signe, mauvais signe, conclut le docteur en se pinçant le menton. Je n'oserais pas me prononcer sur votre cas, encore moins vous fournir un diagnostic erroné. Seule l'auscultation me donnerait pleine et entière satisfaction.

— A vous, docteur, mais pas à moi, dit Pierre-Côme qui commençait à perdre patience. J'suis pas malade. Je venais tout bonnement vous parler à propos de ce que vous avez dit à Odilon.

— Odilon ?

— Odilon, mon garçon. Voyons, vous le connaissez !

— Pardonnez-moi, cher monsieur Provençal. Ma distraction est fort excusable quand on sait qu'il n'y a pas qu'un seul et unique Odilon dans la région de Sorel, de même qu'il n'y a pas qu'un chien qui s'appelle pataud.

Tant d'incidentes et d'atermoiements déplurent à Pierre-Côme qui grillait d'en venir au but. D'autre part, le docteur avait le bras long dans la chose publique.

Le mécontenter ne serait pas de la première habileté.

Il s'arma de patience et radoucit sa voix pour poursuivre :

— Vous avez parlé à Odilon de ma place de garde-chasse ?

— Ah ! bon, j'y suis. Où donc avais-je l'esprit ? J'ai l'occasion de rencontrer tant de monde dans l'exercice de ma profession. Eh ! bien, monsieur Provençal, commença-t-il avec précaution, si les renseignements qu'on m'a fournis sont exacts...

— Ah ! les renseignements, fit avec dédain Pierre-Côme. ça vaut ce que ça vaut.

— Mais je n'ai aucunement raison de croire qu'ils puissent être faux. Jusqu'à preuve du contraire. Vous n'auriez pas rempli votre devoir de garde-chasse de façon adéquate, c'est-à-dire fidèlement.

— De quoi c'est que vous allez chercher là, docteur ?

— Laissez-moi d'abord vous exposer mes griefs en quatre points. Vous aurez ensuite tout le temps voulu pour les débattre et même pour vous défendre, si vous le jugez à propos.

— Allez - y, docteur Desgroseillers. J'suis ben en paix.

Le docteur prit un coupe-papier et à du manche dessina des arabesques au-dessus du sous-main dont les quatre coins étaient de toile bise brodée à la main. Ce sous-main dont le buvard restait intact était un simple ornement sur le pupitre du docteur. Tout en parlant, le médecin se gardait bien de l'effleurer, même pour des raisons sentimentales : sa femme, Lucrèce, dont nous ferons la connaissance plus tard en était l'artisan.

— Nous avons à notre emploi... une petite bonne.

— Une petite bonne ? questionna Pierre-Côme peu familier des termes recherchés à son sens.

— Oui, une servante.

— Ah ! une fille engagée, j'comprends.

— Une toute jeune fille qui vient de l'Ile Saint-Ignace. Et comme la plupart des jeunes filles de son âge, elle a un amoureux. Un cavalier, si vous le préférez.

— Ça me démanche pas le moindrement, remarqua Pierre-Côme qui se demandait à quoi le docteur voulait en venir.

La clochette de la porte sonna. Le docteur dut aller répondre. Mais il revint bientôt. Et après avoir de nouveau posé le bonnet grec sur son crâne il reprit sa place, se passant la main sur le front.

— Ça vous fait ben d'quoi à voir, docteur !

— Et à penser, donc ! Où en étions-nous ?

— Vous parliez du cavalier de votre fille engagée. J'me demande où c'est que vous allez aboutir.

Devant ce doute, le gland du bonnet grec s'agita.

— Vous le saurez avant longtemps. Donc, l'ami en question s'est vanté d'avoir mangé du chevreuil.

Un rire que Pierre-Côme voulait jovial secoua sa panse par petites secousses.

— Du chevreu ! Mais ça s'peut. Ça s'peut.

— Attendez ! attendez ! Rira bien qui rira le dernier !

Cet avertissement énerva Pierre-Côme.

— J'attends, docteur. Puis, si vous voulez dire comme moi, ça fait déjà une bonne escousses.

— Pour couper au plus court, puisque tel est votre désir, on a mangé du chevreuil dans un endroit public.

— Ah !

— Et du chevreuil tué au Chenail du Moine.

— Voyons, docteur, dit Pierre-Côme en s'asseyant sur le bord de la chaise.

— C'est à vous, le garde-chasse, de prouver que le chevreuil ne provient pas de votre territoire.

— Sauf votre respect ça ni rime ni bon sens ce que vous m'dites là. S'il s'était tué du chevreuil, j'le saurais. Je l'aurais su. Tout se sait au Chenail du Moine. Y a pas moyen de rien garder secret. Mon devoir de garde-chasse, docteur Desgroseillers, je l'ai toujours

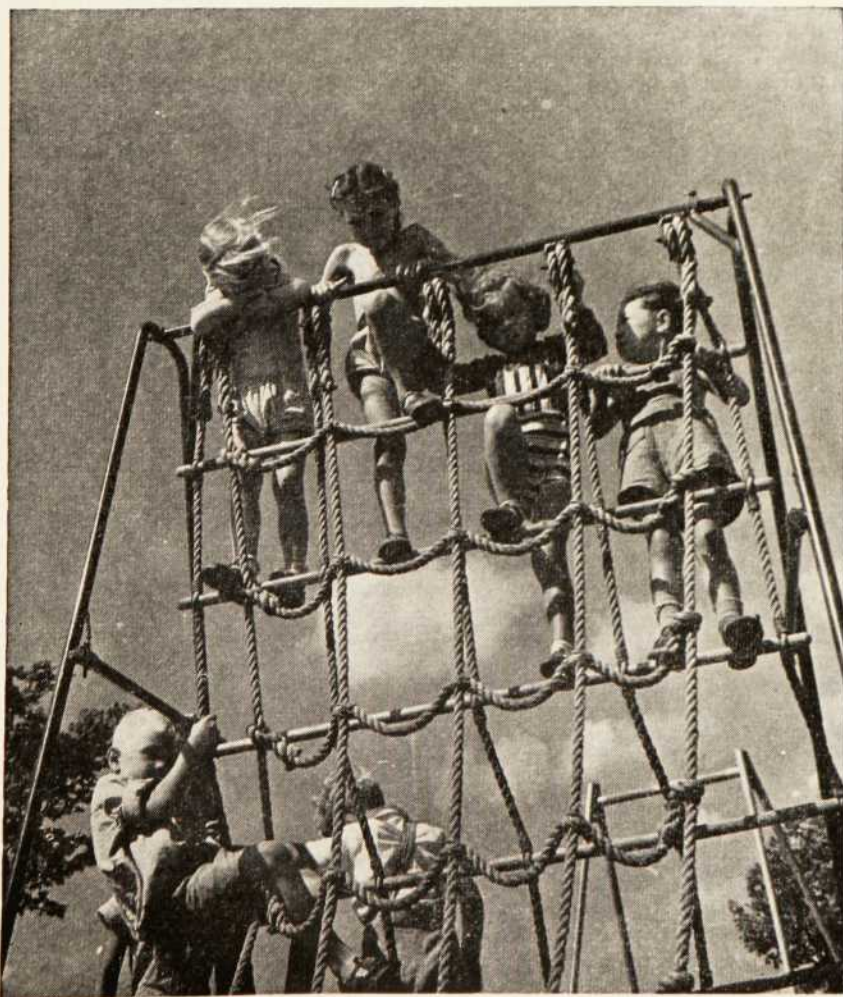
[Lire la suite page 33]

Jean Coutu ou le Survenant

C'est avec la troupe LES COMPAGNONS DE SAINT-LAURENT, dirigée par le Père Emile Legault, que Jean Coutu fit ses débuts au théâtre. Son succès fut rapide. En 1948, il remportait le trophée Henry Osborne pour son interprétation dans ANTIGONE, de Jean Anouilh, et la plaque SATURDAY NIGHT pour le meilleur rôle secondaire masculin dans la pièce d'André Obey, LES GUEUX AU PARADIS. « J'aime les rôles de composition », dit-il. « J'ai fait ainsi, avec intérêt, le vieux cordonnier dans GEOFFROY ; Jérôme dans LES FOURBERIES DE SCAPIN, et un rôle de soutien dans LES IRASCIBLES de Chancelrel ». Jean Coutu eut, pourtant, ses premiers grands succès dans des rôles romantiques : Le Prince de la nuit dans SONGE DE NUIT D'ÉTÉ ; Perdican dans ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR et Roméo de ROMÉO ET JULIETTE. Il joua également dans POLICHINELLE et dans ROSE LATULIPPE. — Il a horreur du morbide ; il aime les choses simples, belles et douces. Il est sportif, surtout l'été. Il fait de l'équitation, de l'aquaplane, de la natation et du bateau à voiles. Il a un physique de beau ténébreux et est rempli de gaieté et d'insouciance. Depuis quelques années, son personnage du SURVENANT lui vaut tous les éloges.



En Nouvelle-Zélande, les amateurs de ski peuvent pratiquer leur sport favori, durant toute l'année, sur le mont Raupehu, à 246 milles d'Auckland. Cette photo fut prise, au mois d'août, alors que tous les Canadiens suiaient comme des gargoulettes.



DANS LE MO

O vous, jeunes Anglais, pour qui les dieux ont des soins si pressants !

L'éducation physique, telle qu'enseignée, à Montréal, dans les écoles anglaises, est la meilleure au monde. Malheureusement, nous ne pouvons en dire autant pour les écoles françaises !

C'est ce que nous avons entendu, récemment, à la radio de la bouche d'un annonceur anglais. Minute ! Il n'a pas dit la vérité, loin de là ! Voyons ce qui se passe, en Angleterre : dès l'âge de 10 ans, les Anglais commencent à jouer au rugby, sous l'habile direction de professeurs compétents. On s'occupe activement des juniors et des cadets. Grande est la facilité d'utilisation des pelouses et des espaces libres. Tous les clubs sont, obligatoirement, pourvus d'entraîneurs ou d'éducateurs de la jeunesse.

Lisez, avec intérêt, l'opinion de M. W. Farley, éducateur de rugby, dirigeant fort apprécié, à Londres, que nous avons rencontré, ces jours derniers, à une joute de hockey des Canadiens. Il nous apprend comment les jeunes de son pays apprennent à jouer au rugby.

Au pays de la fière Albion, ils commencent à enseigner le rugby, en même temps que le latin et le grec, à l'âge de 10 ou 11 ans. Pour le latin, comme pour le rugby, les principes sont les mêmes. Ils ne donnent pas, d'emblée, à leurs débutants des versions à traduire. Ils ne font pas, non plus, disputer des joutes aux apprentis joueurs de rugby. Ils leur enseignent, d'abord, le mécanisme de ce sport. *Sous la direction de professeurs compétents, qui ont tous joué au rugby*, les jeunes apprennent comment se jouent la touche et la mêlée, comment on passe le ballon ovale, comment on conduit un bon tricotage (dribbling).

Chaque jour, l'entraînement (comme la grammaire et l'arithmétique) a lieu, à des heures fixes. Il est habilement dirigé par le professeur normal de la classe qui s'entraîne. La leçon d'histoire, du latin ou du grec terminée, les élèves bondissent au vestiaire, se mettent en tenue, car il serait incorrect qu'un jeune garçon participât à l'entraînement, en tenue civile. En d'autres termes, on ne touche pas un ballon, sans être en tenue de sport. Est-ce que le même moine tourne de cette manière, dans nos parages ? Non, n'est-ce pas ?

A partir de 12 ans, ils forment des équipes dites moins de 14 ans. Nous commençons à les imiter avec la petite ligue de baseball. Les divers clubs de moins de 14 ans des écoles sont opposés les uns aux autres, régulièrement, sur des terrains très plats. Les parties

Dès le plus jeune âge, les mouvements de culture physique doivent être pratiqués, en plein air. Une leçon d'éducation physique doit être, avant tout, une partie de plaisir, comme le font ces petites Suédoises de 4 à 6 ans. Les gosses courent, sautent et grimpent, sous les yeux attentifs de moniteurs compétents. Elles ne tiennent pas à faire de faux pas dans leur nouvelle vie. Nos jeunes Montréalaises pourront, dès l'été prochain, s'en donner à cœur-joie, car les autorités municipales installeront dans nos parcs de semblables échelles de cordes.

sont dirigées par des arbitres officiels, qui connaissent leur affaire, des professeurs faisant partie de l'Association des arbitres de Londres. Ce n'est pas notre cas, loin de là !

A 14 ans, les meilleurs entrent dans les formations dites moins de 16 ans, aussi appelées les poulains (colts). Ces derniers sont l'objet de tous les soins. Ils sont spécialement entraînés. Dans tous les collèges de Londres, on ne concevrait pas l'idée d'un établissement scolaire, dépourvu de terrains de sports.

Avec les meilleurs poulains, ils forment l'équipe première de l'établissement. La sélection, pour l'équipe première, se fait de façon automatique. Les divers clubs des écoles disputent un tournoi entre eux. Ce tournoi est âprement disputé, autant que le dernier championnat mondial entre les Yankees de New-York et les Dodgers de Brooklyn, toute proportion gardée, bien entendu.

Oui, ô vous, jeunes Londoniens, pour qui les dieux ont des soins si pressants ! Vous ne connaissez pas votre bonheur ! En Angleterre, les jeunes apprennent, au début, à jouer à toutes les places. C'est à l'expérience qu'on décide qu'un tel semble plus doué, pour remplir tel ou tel poste.

Quand les nôtres auront-ils en mains les mêmes atouts ? D'abord, nous voudrions recopier cette phrase, la monter en épingle, la faire reluire et éclater, la transcrire en lettres d'or sur des panneaux-réclames, à tous les coins de rue de nos principales villes : *On ne concevrait pas l'idée d'un établissement scolaire, dépourvu de terrains de sports.*

Si l'on employait les mêmes méthodes, chez nous, pour le baseball, le hockey et le football, on aurait en peu de temps un plus grand nombre de joueurs de hockey, capables de briller en grande compagnie, dans la N.H.L. Nous comptons plusieurs joueurs de baseball, assez habiles pour gagner leur vie dans les rangs de la Ligue Internationale, peut-être dans ceux des ligues majeures.

Aujourd'hui plus que jamais, tous les jeunes athlètes désirent se tailler une place sous la grande tente professionnelle. Qu'on mette dans leurs mains les atouts essentiels, et l'on verra que nos jeunes athlètes tiennent à apporter une constante amélioration à leur technique sportive.

Au baseball et au football, certains dirigeants croient plus facile d'avoir des vedettes par importation que de préparer, méthodiquement, nos jeunes athlètes. Aussi, ces derniers s'impacientent devant une porte, au seuil de laquelle ils sont trop souvent devancés. Au lieu de favoriser leur éclosion, on les étouffe.

Quand mettront-ils un frein à la brutalité ?

Les mogols du hockey majeur semblent ne pas vouloir combattre le jeu brutal, les joueurs qui blessent délibérément les adversaires. Ils ont donné à leurs arbitres des instructions de sévir à la moindre faute grave, mais la plupart des chevaliers du sifflet s'occupent de peccadilles. C'est pourquoi les joueurs brutaux agissent à leur guise, sachant que, pour leurs délits, on leur infligera une punition de deux ou cinq minutes. Parfois, ils s'en tirent sans

NDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

punition, comme ce fut le cas de Dick Duff, du Toronto, qui projeta sauvagement sur la bande Boom-Boom Geoffrion, l'empêchant de jouer pendant un mois.

On a déjà suggéré qu'un joueur, coupable de brutalité, devrait être expulsé de la patinoire pour le reste de la joute, puis payer une amende de \$100 ou \$200, selon la gravité du cas.

Le hockey majeur est joué par des athlètes en excellente condition physique qui, dans le feu de l'action, peuvent avoir un moment d'oubli. Cela ne suffit pas de le regretter. Ils doivent être punis, car leur conduite fut anti-sportive.

Il y a des clubs réputés pour leur jeu brutal. Pendant les joutes que leurs joueurs disputent, ces tyrans envoient des joueurs adversaires à l'infirmerie ou à l'hôpital.

La punition de deux ou cinq minutes infligée au joueur coupable d'un acte brutal est une plaisanterie. Cela ne rend pas à son équipe le joueur blessé, tandis que l'autre camp possède un avantage marqué, par le fait que le coupable, après avoir expié sa faute, peut revenir sur la patinoire et recommencer son petit jeu de barbare... démantibuler celui-ci ou celui-là, la plupart du temps les meilleurs joueurs de l'équipe adverse. Cela constitue, à notre avis, une espèce d'encouragement.

Si l'on punissait plus sévèrement le joueur brutal, ne pas le faire jouer jusqu'à ce que le blessé fût complètement rétabli de ses blessures, on punirait aussi bien le club que le joueur en faute. A tout événement, cette sanction, sévère mais juste, donnerait à réfléchir à tout le monde.

Choses et autres

■ A mesure que les années nous tombent sur les épaules, nous sommes surpris, de plus en plus, des nouveautés que l'on met sur le marché, dans un but de matérialisme, bien entendu. Un adepte de la culture physique de Los-Angeles, Californie, vient d'aménager un gymnase pour gens fatigués, titre qui dit bien ce qu'il veut dire... A l'imitation de cette méthode linguistique, intitulée « le latin sans larmes », à moins que ce ne soit « le grec sans pleurs », celle-ci pourrait se nommer « l'exercice sans douleur ». Ce culturiste, à la fois homme d'affaires, est d'origine grecque... Le patient, grâce aux appareils très perfectionnés, n'a qu'à se laisser faire, d'après la loi du moindre effort, sans doute : on le couche sur un confortable billard à roulette. Et en avant pour la tournée des dix ou quinze instruments, qui vont vous le retourner, vous le triturer, vous le faire respirer!... C'est comme chez Kodak (publicité gratuite).

L'Immortel JOE DIMAGGIO, l'ancienne étoile des Yankees de New-York, excellent ambassadeur du sport américain, même sans son ex-épouse, la capiteuse Marilyn Monroe, enseigne, tous les jours qu'il passe au Japon, à un groupe de joueurs de baseball nippons, la bonne manière de cogner la pilule blanche, le plus loin possible. On sait que les joueurs japonais, de petite taille pour la plupart, sont très rapides sur les buts, de bons voltigeurs, mais ils ne font pas grand bruit avec leurs bâtons, contre des artilleurs de grande compagnie. Les Yankees de New-York ont, jusqu'ici, gagné toutes leurs joutes hors-concours, au pays du Soleil Levant.

On presse sur un bouton électrique et le gymnase des gens fatigués fait le reste. Toutefois, l'histoire ne dit pas si, à la sortie, le client est automatiquement soulagé du contenu de son portefeuille!

■ Pour les athlètes, il ne suffit pas d'être en parfaite condition physique pour vaincre. Il faut aussi avoir un bon moral. L'ancien boxeur poids-lourd de couleur, Joe Walcott, lors de son dernier combat contre Joe Louis, il y a une décade ou près, était déjà vaincu, avant d'avoir pénétré dans l'arène. Pourtant, il s'était entraîné, consciencieusement. Il se croyait en bonne forme. Mais, il y avait quelque chose qui n'allait pas. Il ne s'en aperçut que sur la planche de massage, dans son vestiaire, avant le combat. Pâle, inquiet, les dents serrées, il était assis. Comme son gérant n'était pas là pour le reconforter et qu'il comprenait mal ce que lui disait son entraîneur, Joe demeura dans cette espèce de prostration et fut battu, facilement. Un grand nombre de boxeurs, mal dirigés, furent contraints de connaître de semblables sentiments d'angoisse, qui n'ont pas le don, loin de là, de remonter le moral des pugilistes, devant encaisser poings sur poings au maxillaire inférieur, aux temporaux, au masséter et au plexus solaire.

■ Savait-on que Fred C. Clarke, ancien gérant des Pirates de Pittsburgh, fut le seul voltigeur des ligues majeures à accomplir une semblable performance : le 23 août 1910, Clarke obtint quatre assistances, mettant hors jeu deux coureurs au second but, un au troisième et l'autre au marbre. Puis, le 25 avril 1911, il saisit 11 ballons ou chandelles, ou coups en l'air, au cours d'une partie de neuf manches...



Le nageur de longue haleine LEON "Butch" BOUCHARD, de St. Catharines, Ontario, boxeur et lutteur professionnel, tête comme deux, confiant en lui-même, malgré un premier échec, veut être le premier mâle à réussir la traversée du lac Ontario, 32 milles. La jeune Marilyn Bell est le seul être humain à réussir cet exploit, dans une eau très froide, sous de forts vents qui vous coupent la respiration. Ce Bouchard de 26 ans prendra tous les moyens de conquérir ce fameux lac ontarien. Le plus souvent possible, lors des débâcles de 1956, il s'entraînera dans les eaux glacées de Québec. Brrr! Brrr!





Roman policier

Mystère au Grand Large

par MAURICE LIMAT

Il n'y avait qu'une seule femme à bord, ce fut elle qui, la première, connut le frisson de l'épouvante.

On avait quitté Tanger une douzaine d'heures auparavant. Le cargo Abeille, un petit vapeur d'aspect misérable, traînait sa coque écaillée sur l'eau bleue de la Méditerranée. Le patron, Mérivan, un Levantin de nationalité indéfinie, comme d'ailleurs les six membres de son équipage, avait daigné prendre deux passagers : une jeune femme pressée de regagner la France, un voyageur de commerce peu

fortuné sans doute, et qui ne pouvait s'offrir le luxe du paquebot des Messageries Maritimes.

Claudine Romier, accoudée au bastingage, rêvait dans le crépuscule naissant. Avec amertume, elle se remémorait les cinq derniers mois de sa vie. Jeune mariée, elle avait vu ses parents partir pour s'établir au Maroc. Presque aussitôt, ils avaient réclamé leur fille. Les fièvres, déjà, s'étaient emparées d'eux. Claudine supplia son mari de la laisser partir. Raymond céda. Malheureusement, l'amour filial ne sauva

pas le vieux ménage. Le père mourut bientôt. Sa femme le suivit de très près. Claudine, seule et désespérée, après leur avoir rendu les derniers devoirs, se trouva sans nouvelles de Raymond. Aucune réponse à ses lettres. Elle passa plusieurs semaines dans la gêne et reçut un télégramme d'un ami de son mari :

Raymond gravement malade. Venez. Son mari mourant, mort peut-être déjà, la réclamait. Claudine réalisa ses derniers sous. Impossible de prendre le paquebot, même en troisième classe.

*Une palpitante histoire de
drogue sur un cargo avec
un équipage de forbans...
et une charmante jeune femme.
Mais Teddy Verano veille...*

La malheureuse jeune femme se voyait déjà réduite à voyager dans les soutes, lorsque le patron de son hôtel, à qui elle faisait part de ses appréhensions, lui présenta Mérivan.

Le Levantin accueillit Claudine avec un sourire de proxénète. Domptant la répulsion que lui inspirait cet homme, la jeune femme demanda :

— Me prendriez-vous à votre bord ? On m'a dit que vous alliez appareiller pour Marseille.

— Certes, ma belle enfant. Votre présence sur l'Abeille sera de bon augure. Jamis nous n'aurons eu semblable sirène...

La conversation s'égarait. Claudine entendait payer le prix de son voyage. Elle offrit ses derniers subsides, ne conservant avec elle que l'argent nécessaire pour prendre le train de Marseille à Paris, où Raymond agonisait.

Mérivan accepta, toujours cauteleux. Quelqu'un qui se trouvait dans le hall de l'hôtel et écoutait la conversation se leva et aborda le patron du petit cargo.

— Excusez-moi, capitaine... Je suis commis voyageur. Ma maison me réclame d'urgence à Marseille. Prendriez-vous un second passager ?

Mérivan fit la grimace. Visiblement, il ne désirait guère s'encombrer d'étrangers à son bord. Ce fut l'appât du gain qui l'emporta. Après avoir prévenu ses passagers que les cabines étaient fort peu confortables, il conclut le marché.

Claudine songeait à tout cela, et à la promiscuité qui régnait sur le petit vapeur. Le seul personnage sympathique était le voyageur de commerce. Jeune, encore, mince et effacé, il se conduisait en homme du monde. Courtoisement, il respectait l'isolement que Claudine recherchait, contrairement à Mérivan qui essayait souvent d'engager la conversation.

Claudine ne se dissimulait pas les intentions de Mérivan. En cas de danger, aucun membre de l'équipage ne tenterait de lui venir en aide. Peut-être le commis voyageur essaierait-il de la défendre ? Mais que pouvait faire ce grand corps mince, un peu voûté, à l'aspect maladif, cette face pâle rayée d'une moustache falote et dont les yeux clignotants s'abritaient derrière des lunettes à monture d'acier.

Elle songeait à Raymond. Le malade la reconnaîtrait-il ? Vivait-il encore, seulement ?

— A moi... A moi... Au secours... Aaaaah !...

Le cri d'agonie déchirait la nuit calme, couvrant le clapotis des flots, se perdant au loin, sur le mer...

Claudine frissonna. L'idée d'un matelot tombant à la mer se présentait à son

idée. Elle courut vers l'arrière, sachant y trouver l'homme de quart.

Ce dernier, un Arabe à la face peu amène, somnolait sur la roue du gouvernail. Il grogna lorsque Claudine le prit par le bras :

— N'avez-vous rien entendu ?

Il se frotta les yeux et, reconnaissant la passagère, il découvrit ses dents de loup dans un sourire féroce.

— Quoi ? Belle madame ?

— Ce cri... On a crié... appelé au secours... Il y a quelqu'un tombé à la mer...

L'Arabe prêta l'oreille, n'entendit rien.

— Vous trompée, madame... Vous rêver !

— Je vous assure... j'ai entendu...

Le matelot montra la surface calme de la mer, sur laquelle la clarté lunaire jetait un reflet argenté.

— Vous voir... madame... personne dans l'eau !

Claudine respira fortement. Une sueur glacée baignait son front. Pourtant, l'Arabe semblait avoir raison. Rien ne paraissait, soit que le malheureux tombé soit déjà noyé, soit que l'Arabe eût raison et que Claudine ait été victime d'une hallucination.

Elle balbutia quelque chose et s'éloigna de l'homme de quart. De nouveau, près du bastingage, elle prêta l'oreille. Rien ne se produisit. Elle fit appel à tout son calme :

« Aurais-je rêvé ? »

Mais le cri, bien net, aux accents déchirants, restait dans son oreille, comme un glas funèbre.

Elle quitta le pont, descendit vers sa cabine. Dans l'entrepont elle tressaillit de nouveau. Cette fois, il n'en fallait plus douter. Si l'inconnu ne hurlait plus, il se plaignait doucement. Une sorte de râle étouffé résonnait dans le petit navire. Claudine, plaquée à la cloison de bois, entendait l'affreux râle. L'invisible geignait doucement, ahainait comme avant un effort, entre-coupait ses plaintes de profonds soupirs.

Claudine jeta un regard étonné autour d'elle. Plusieurs portes s'offraient : la cabine de Mervan, celle du commis voyageur, la sienne. Elle écouta, comprit que le râle venait de l'étage inférieur, de la cale. Cela ne cessait plus, s'atténuait par moments pour devenir plus déchirants à d'autres. Prévenir Mervan ? C'était se jeter dans la gueule du loup, à une pareille heure ! Le commis voyageur ? Oui, peut-être...

Dans la clarté falote et jaunâtre du fanal à huile éclairant la coursive, elle avança vers la cabine du passager. Elle heurta d'un doigt tremblant.

— Qu'y a-t-il, demanda une voix pâleuse.

Claude ne répondit que par un cri d'épouvante. Une ombre jaillissait à l'extrémité du couloir. Un choc violent heurtait le fanal, qui s'éteignit. Dans l'ombre totale, Claudine fut heurtée par l'inconnu qui disparut dans l'escalier du pont.

Un grand remue-ménage emplit le cargo. Des portes battirent, s'ouvrirent. Un juron retentit, poussé par Mervan qui constatait cette obscurité inattendue dans le couloir. Des gens se bousculèrent, puis un briquet battit. La flamme d'une mèche d'amadou brûla, jetant une lueur tremblotante.

Mervan, mal réveillé, tenait le briquet. Devant lui, le commis voyageur, en pyjamas de cotonnade, semblait affolé. Les matelots, à demi nus, sortaient du poste d'équipage, les souliers montaient, noirs de charbon.

Ils virent Claudine, étendue sans mouvement devant la porte du commis voyageur, lui-même tout étonné de la voir là.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ?...

Mervan coupa du geste le flot de questions :

— Assez ! Que tout le monde dorme... C'est cette belle enfant qui a eu un cauchemar...

Convaincu ou non, l'équipage se retira, sachant par expérience qu'il valait mieux obéir à Mervan. Seul, le commis voyageur s'empessa auprès de la jeune femme :

— Ne croyez-vous pas, monsieur Mervan, qu'il faudrait lui faire prendre quelque chose... de la menthe, par exemple ?

Le Levantin ricana :

— De la menthe ? J'ai mieux que ça !

Il disparut et revint une seconde plus tard, portant une gourde de tafia. Avec la pointe de son couteau il desserra les dents de Claudine et lui fit avaler quelques gorgées du liquide brûlant. Ce procédé violent eut un résultat immédiat. Claudine ouvrit les yeux, vit les deux hommes et éclata en sanglots.

Le commis voyageur proposa timidement de la transporter dans sa cabine, ce que Mervan approuva. Quelques minutes plus tard, la jeune femme, étendue sur son lit, faisait un récit entrecoupé de son aventure. Lorsque ce fut terminé, Mervan éclata de rire.

— Vous avez le sommeil agité, ma belle ! Seriez-vous somnambule ? Mon navire n'est pas hanté, j'en suis certain.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un fantôme, murmura le commis voyageur. Je croirais plutôt à une présence clandestine sur l'Abeille.

Le Levantin fronça les sourcils :

— C'est une histoire à dormir debout. Je connais mon bateau, je suis sûr de mes hommes...

— Il faudrait peut-être visiter le navire...

— Stupidité. Cette enfant a rêvé !...

— Il est facile de s'en assurer. Le fanal était éteint lorsque nous sommes sortis de nos cabines.

— Le fait se produit assez souvent. Il suffit d'un coup de roulis.

— La mer est bien calme, ce soir... Si nous examinons tout de même le fanal ?...

Mervan hésita. Le représentant souriait derrière ses lunettes.

— Venez ! dit brusquement le patron du cargo.

Ils sortirent dans le couloir, Mervan buta dans le fanal, jura affreusement et l'envoya d'un coup de pied à travers le couloir.

— Vous avez tort d'agir si brutalement, dit doucement le voyageur, si vous le démolissez, nous ne pourrions plus voir s'il a été éteint d'un coup de poing, comme le prétend Mme Romier.

Ils le ramassèrent complètement écrasé.

— Evidemment, j'ai eu tort de m'énerver, dit Mervan. C'est moi qui l'ai démolé ainsi...

— Evidemment... Evidemment...

Les deux hommes se considérèrent en silence. L'un et l'autre restaient sur leurs positions. L'instant était lourd de menaces.

Un léger sourire flottait sur les lèvres pâles du représentant. Ce sourire eut le don d'exaspérer le Levantin, dont l'oeil s'injecta de sang.

— Dites donc... reprit-il d'une voix rageuse, qui vous permet de reprendre de telles privautés ?

L'autre parut très étonné.

— J'échafaudais des hypothèses, tout simplement...

— Oui ! Et voulez-vous m'expliquer pourquoi Mme Romier était étendue devant votre porte ? Vous sembliez m'accuser ? A mon tour !

Le commis voyageur ne se départit pas de son calme :

— Simple coïncidence ! A moins que, se sentant en danger, Mme Romier soit venue tout simplement m'appeler à son secours... Il me semble, en effet, avoir été réveillé, non par le passage du fantôme éteigneur de fanal, mais par quelques coups frappés à ma porte.

— Vous avez raison !

Les deux hommes se retournèrent.

Claudine Romier, très pâle mais très droite, se tenait devant eux et avait entendu la conversation.

— Je suis venue vous appeler... parce que j'avais peur !

Mervan eut un mauvais regard dont il dissimula vivement l'éclat.

— Pourquoi ne pas vous être adressée à moi ?... Si vous courez quelque péril, il est de mon devoir de vous protéger. Vous êtes à mon bord...

Et avant qu'elle ait pu répliquer quelque chose, il enchaîna :

— D'ailleurs, vous ne serez nulle part plus en sûreté que sur l'Abeille... Je réponds de mon navire.

— Je n'ai pas rêvé, protesta Claudine, avec véhémence. J'ai entendu des râles, des appels au secours... J'ai vu une ombre monter de la cale, j'ai été bousculée, renversée. Ce n'est pas un cauchemar...

La grosse patte du Levantin serra la petite main de Claudine :

— Vous avez la fièvre. Reposez-vous, chère amie —

Elle se dégagea avec un peu de trop vivacité.

— Et ce fanal démolé, qu'en faites-vous ?

— C'est M. Mervan qui l'a maladroitement écrasé d'un coup de pied, dit vivement le représentant.

Le Levantin les regarda tous deux avec acuité.

— Allons nous coucher ! dit-il. Nous aviserons demain.

Lui-même tourna les talons. La porte de sa cabine claqua derrière lui. Le commis voyageur se tourna vers Claudine Romier :

— Ne craignez rien, chère madame. Nos cabines sont limitrophes. S'il arrive quoi que ce soit, frappez à la cloison. Je suis persuadé que vous avez raison. Il se passe des choses étranges et redoutables à bord de l'Abeille.

Claudine le regarda, toute surprise. Cet homme, habituellement voûté, se redressait. Ses yeux diminués brillaient d'un éclat vif et malicieux. Une transformation s'accomplissait en lui, en même temps qu'il parlait. Il s'aperçut sans doute de l'étonnement de la jeune femme, car il reprit son attitude humiliée.

Claudine s'enferma dans sa cabine. Le commis voyageur en fit autant. Durant quelques instants, le silence le plus absolu régna dans la coursive du petit navire.

Puis, la porte de Mervan s'ouvrit. Le Levantin sortit doucement et alla écouter aux portes de ses passagers. De part et d'autre, il discerna des respirations régulières.

— Ils dorment, fit-il avec satisfaction.

Il siffla de façon à peine perceptible. L'homme de quart apparut dans l'escalier venant du pont.

— Où est-il passé ? demanda Mervan.

— Il se promène sur le pont... Il ne dit rien.

Le Levantin parut respirer plus facilement.

— Je commençais à croire qu'il avait sauté à la mer. Il va falloir le ramener en bas, et, cette fois, barricader soigneusement la porte. Il a dû faire sauter la serrure.

Tout en parlant, il fermait à double tour les portes des cabines de Claudine et du commis voyageur. Si la jeune femme se débattait dans un sommeil agité et plein de cauchemars, le représentant, bien que feignant de ronfler, ne perdait pas une syllabe de ce qui se disait dans la coursive.

« Il m'a enfermé ! » constata-t-il avec rage.

Il écouta. Un certain remue-ménage emplissait l'Abeille. Mervan donnait des ordres à voix basse. Puis, ce fut

[Lire la suite page 15]

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	8	2	6	5	3	7	4	2	6	5	3	8	2	4	7
S	A	T	U	E	V	V	O	O	N	S	O	G	U	Y	O
8	5	3	6	2	4	7	3	8	5	2	6	4	3	7	8
R	P	U	G	T	E	U	S	E	E	I	R	Z	E	S	A
8	2	7	4	3	5	6	2	8	4	3	7	5	2	4	6
B	R	A	P	T	R	A	A	L	L	E	I	E	B	U	N
8	4	3	7	2	5	6	4	3	8	5	2	6	4	3	7
E	S	S	M	I	Z	D	A	P	S	E	E	P	M	E	E
8	5	2	6	4	3	7	2	8	4	3	6	5	2	8	4
U	N	N	R	B	R	Z	P	R	I	S	O	C	O	P	T
8	4	3	7	5	2	6	3	8	2	7	3	5	4	2	7
R	I	P	L	O	U	J	I	I	R	E	C	R	E	V	L
8	4	2	7	5	3	6	2	7	4	3	8	2	6	7	3
S	U	O	U	E	A	E	U	X	X	C	E	S	T	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

LE FILM DONT ON PARLE

SUMMERTIME

L'Italie est devenue la terre d'élection des cinéastes : le réalisateur anglais, David Lean tourne Summertime à Venise. Katharine Hepburn et Rossano Brazzi se partagent la vedette. Le décor est splendide, le sujet dramatique, les acteurs étoffés.



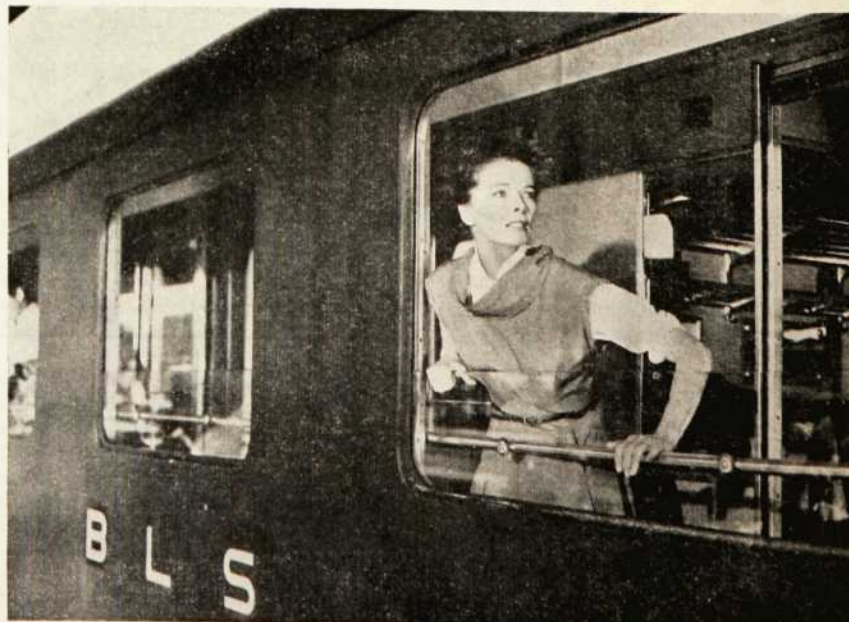
Jane Hudson (Katharine Hepburn), une secrétaire américaine, se rend en Italie pour de longues vacances. Nous la trouvons à Venise en compagnie de touristes qui sont ses compatriotes et aussi d'un séduisant Italien, Renato Di Rossi (Rossano Brazzi), rencontré un soir dans un café. — Renato est un



antiquaire. Il vend à Jane un gobelet précieux qui, lui assure-t-il, date du XVIII^e siècle et est unique en son genre. Il trouve prétexte dans cette transaction pour revoir souvent la jeune Américaine. — Celle-ci a pour compagnon un garçonnet nommé Mauro (Gaitano Audiero) qui lui sert de guide dans Venise. Un jour, il lui fait une vilaine plaisanterie et Renato intervient pour calmer l'indignation de Jane à l'endroit du petit guide. — Renato et Jane



sont devenus un couple d'inséparables amoureux et l'Américaine songe à se fixer en Italie en unissant sa vie à celle de son compagnon. Mais une lettre lui apprend que celui qu'elle songe à épouser est déjà marié... — De pénibles explications ont suivi cette découverte et Jane a la sagesse de quitter aussitôt Venise. Quand le train s'éloigne, elle regarde le plus longtemps possible celui qui l'a accompagnée à la gare et auquel elle vient de dire adieu.



MYSTÈRE AU GRAND LARGE [Suite de la page 13]

un piétinement sur le pont, une poursuite affolée, un grand éclat de rire qui déchira la nuit. Ce rire, rire de dément, glaçant jusqu'à la moelle des os ceux qui l'entendaient, s'acheva dans un gémissement déchirant. Il y eut de petits chocs, accompagnés de cris étouffés, comme si Mériwan ou ses matelots brutalisaient leur victime dont un bâillon devait étouffer les plaintes. Enfin, le bruit passa du pont à l'escalier, puis à la coursive.

L'œil au trou de la serrure, le commis voyageur vit des ombres circuler, portant un paquet long et volumineux, une forme humaine. Mériwan marchait en tête. Tous disparurent vers la cale, y restèrent quelques minutes, remonterent. Les matelots regagnèrent le poste d'équipage, Mériwan sa cabine. Mais le guetteur peut l'entendre murmurer, avec un soupir de soulagement :

« Cette fois, je suis sûr qu'il ne s'échappera plus ! »

II

« D'ANS combien de temps serons-nous à Marseille ?

— Vingt-quatre heures environ. L'Abeille ne file pas très vite !

Claudine eut un soupir. Arriverait-elle à temps ?

Aucun fait nouveau ne se produisit jusqu'au milieu du jour. Après le repas du midi, à l'heure chaude, l'équipage faisait la sieste, Mériwan l'imitait. Claudine, nerveuse, ne cessait d'interroger l'horizon. Bien qu'elle se fût en pleine Méditerranée, elle attendait avec une impatience grandissante le moment où apparaîtrait cette terre de France où elle revenait désespérée, où Raymond n'attendait peut-être que son arrivée pour rendre le dernier soupir.

Un éclat de rire stria l'air limpide. Claudine, brutalement arrachée à ses réflexions, eut un désagréable frisson. Le mystère se manifestait à nouveau. Un homme apparut, montant au poste d'équipage. C'était un homme ivre. Il riait stupidement, jetant de tous côtés des regards vides, étendant les bras vers quelque point d'appui utopique.

— Cet individu a bu ! songea Claudine.

Elle s'écarta un peu pour éviter le misérable. Mais elle ne put détourner ses regards et elle tressaillit, constatant l'étrange pâleur du marin. Sur une face livide, le nez se creusait aux ailes, d'un sillon profond, un cercle violacé entourait les yeux.

Le voyant avancer, tête nue et en plein soleil, Claudine eut la crainte d'une congestion. Elle s'élança vers l'écouille donnant accès à l'intérieur du navire.

— Monsieur Mériwan ! Monsieur Mériwan !

— Que se passe-t-il encore ?

En deux mots, Claudine le rassura. Mériwan sortait un sifflet de sa poche, en tirait un son strident. En trente secondes les cinq autres matelots étaient sur le pont.

— Cet imbécile s'est saoulé ! hurla le Levantin, je vous préviens que le premier qui se met dans un pareil état aura affaire à moi.

— Mais, patron, objecta un marin, il n'a pas bu plus que nous...

— Imbécile ! gronda le capitaine de l'Abeille, je te dis qu'il est ivre... Tu le vois bien ! Vous allez lui tremper la tête dans un seau d'eau pour le dégriser, après vous le mettez aux fers.

Tête basse les marins se dirigèrent vers leur infortuné camarade qui riait toujours de son rictus stupide. Le commis voyageur fit un pas en avant.

— Arrêtez ! dit-il.

Sa voix, si humble de coutume avait pris un tel accent d'autorité que tous le regardèrent avec surprise. Mériwan devint écarlate.

— Encore celui-là ? De quoi vous mêlez-vous ?

— Gardez-vous de brutaliser cet homme, dit le voyageur. Toute brutalité pourrait être mortelle !

— Taisez-vous ! Vous n'allez pas m'apprendre à soigner un ivrogne !

— Précisément ! Vous n'avez pas un ivrogne devant vous !

Le Levantin était maintenant rouge de colère.

— Osez-vous dire...

Délibérément, le commis voyageur avançait vers le matelot ivre. Ce dernier discerna qu'on voulait le saisir. Il jeta un cri d'épouvante et se roula sur le pont, se débattant contre des êtres invisibles. Claudine, accoudée au bastingage, sentait l'épouvante s'insinuer toujours plus avant dans son âme.

Penché sur le misérable, le représentant reprenait :

— Cet homme n'a pas bu. Voyez cette pâleur, ce nez pincé, ces frayeurs irraisonnées. Nulle boisson ne peut provoquer ces troubles...

— C'est la chaleur, dans ce cas, ricana Mériwan.

— Non ! ce n'est pas la chaleur, mais l'usage d'un stupéfiant.

Un lourd silence suivit ces paroles. Mériwan approcha enfin de son passager, les traits tordus par une rage indicible :

— Il n'y a pas de drogue à mon bord ! prononça-t-il, martelant les syllabes.

— La preuve ! Voyez ce malheureux !

— Descendez à vos cabines, tous les deux... Et n'en sortez plus jamais jusqu'à Marseille... Sinon, je vous fais flanquer à la mer.

Il fit un pas vers le voyageur qui l'obligea à reculer en lui mettant un pistolet automatique sous le nez, d'un geste extraordinairement rapide.

— Du calme, capitaine ! J'entends être traité, ainsi que Mme Romier, avec le maximum d'égards !

Une flamme haineuse passa dans les yeux du forban. Il était pris. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas répliquer mais le petit cercle métallique indiquant le canon du brownie interdisait tout commentaire.

— Soit ! dit-il. Que voulez-vous ?

— Primo, des soins à ce malheureux drogué, secundo, des excuses, tertio, une visite en règle de ce bateau...

— Qui êtes-vous pour parler ainsi ? gronda Mériwan.

— Un simple voyageur, vous le savez bien. Seulement il se passe sur ce navire d'étranges choses et je tiens par-dessus tout à ma tranquillité !

Mériwan fit un signe à ses matelots. Sans mot dire, ils emportèrent le malheureux drogué jusqu'au poste d'équi-

Sur tous les continents, une garantie de Perfection

Longines

LA MONTRE LA Plus Honorée AU MONDE

DIX GRANDS PRIX DES FOIRES INTERNATIONALES

28 MÉDAILLES D'OR

LES PLUS HAUTES MENTIONS D'EXACTITUDE DÉCERNÉES PAR LES OBSERVATOIRES NATIONAUX

LE CHRONOMÈTRE ATTITRÉ DES COMPÉTITIONS SPORTIVES DANS LE MONDE ENTIER

LA MONTRE DE PREMIER CHOIX DES SERVICES AÉRIENS ET DES ÉQUIPES D'EXPLORATION



On n'achète pas une montre à la légère. Ce sera votre désir de la porter et de la consulter en toute confiance pour de longues années. Avant de faire votre choix, réfléchissez et consultez. Achetez la meilleure montre que vous puissiez vous offrir — une Longines. ¶ La Longines étant la première des montres sur le marché mondial, elle coûte plus cher. Mais la Longines, dû-elle coûter deux fois plus cher qu'une autre montre, c'est encore l'acquisition la plus avantageuse. Savez-vous, par exemple, que la Longines que vous achèterez aujourd'hui sera meilleure que neuve dans 10 ou 20 ans ? A condition, naturellement, que vous en preniez un soin normal. Cela grâce à la fabrication soignée de la Longines. ¶ Le plaisir et la satisfaction qu'apporte la Longines n'a pas de prix. Vous serez fier de savoir que la montre que vous portez n'est surpassée par aucune au monde. Et vous serez toujours à l'heure, à toute heure. ¶ Parmi les centaines de montres Longines — de type soirée, voyage-et-sport, chronomètre — il en existe une pour vous. Votre joaillier Longines-Wittnauer sera honoré de vous venir en aide dans le choix de votre Longines, la montre la plus honorée au monde.

Ci-dessus — à gauche, la Starlight E-A 36, \$650; à droite, Pres. Wilson R, \$200

Longines-Wittnauer Company of Canada Ltd.

1255 PHILLIPS SQ. MONTREAL, P.Q., HA. 2231

FABRICANTS DE MONTRES DE HAUTE QUALITÉ DEPUIS 1866

Notre couverture :

DANI CRAYNE est née à Minneapolis, le jour de Noël 1934. Elle fréquente, depuis 1954, l'école d'art dramatique du studio Universal-International, qui a formé des étoiles telles que Rock Hudson, Piper Laurie, Tony Curtis, Barbara Rush et plusieurs autres. On peut la voir dans Ain't Misbehaving.

page. Puis, Mérian, domptant sa rage, bafouilla quelque chose qui voulait être une excuse à l'égard de Claudine et du commis voyageur.

— Parfait ! ricana le représentant, qui avait fait disparaître son revolver. Madame Romier voudra bien regagner sa cabine. Dorénavant et jusqu'à l'arrivée à Marseille il est préférable qu'elle n'en sorte plus.

Claudine approuva. Le représentant et le patron du cargo l'accompagnèrent dans son étroite cabine. Au moment de refermer la porte elle pâlit et eut un élan subit vers celui qui la protégeait.

— Ne partez pas ! restez avec moi... Ils vont vous tuer !

Le voyageur sourit :

— Ne vous inquiétez pas pour moi, chère madame. Et quoi qu'il arrive, ne bougez pas.

Les deux hommes disparurent et Claudine resta seule, en proie à ses tristes pensées.

Dans le couloir, les deux antagonistes s'affrontaient de nouveau. Le puissant Levantin rageait d'être dominé par cette homme mince et falot.

— A quand la visite du bateau ? demandait ironiquement le représentant de commerce.

— Tout de suite ! gronda le forban. Et je vous préviens que je me charge de fouiller aussi vos bagages.

— Une simple valise...

— C'est suffisant pour dissimuler de la drogue. Car, s'il y en a bord, c'est vous qui l'aurez emmené.

— Vraiment ? Cherchons toujours !

Sentant le browning invisible, mais menaçant dans la poche de son adversaire, Mérian obéit. Les deux hommes passèrent partout, de la dunette au poste d'équipage, des cabines à la cambuse. Puis ils revinrent chez Claudine. Le représentant s'excusa mais la jeune femme se soumit de bonne grâce à l'inspection et ouvrit elle-même ses bagages.

Mérian s'énervait. Son compagnon avec lenteur et circonspection passait partout, ne laissant pas inexploré un pouce carré du cargo.

— Finissez ! hurla le patron de l'Abeille, exaspéré. Vous voyez bien que vous dites des sottises. Il n'y a pas de drogue, à mon bord.

— Il y a la cale.

— Il y a la cargaison, dans la cale. Des balles de coton et de jute que je ramène de Tanger et...

— Allons voir !

— Vous êtes fou.

— Comment, monsieur Mérian. Mais la cale est immense. Il y a mille coins et recoins propices à dissimuler quelques sachets de drogue...

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Mérian respira fortement et, sans mot dire, descendit vers les profondeurs du navire. Ils traversèrent les soutes, qu'ils inspectèrent pour la forme. Enfin, ils pénétrèrent dans la cale.

Les yeux du représentant clignotaient derrière ses lunettes. Visiblement il cherchait quelque chose dans les demi-ténèbres.

— Qu'est-ce que c'est cette porte ? dit-il enfin, désignant un réduit qui s'ouvrait là.

— Vas-y voir ! gronda Mérian.

Un coup de feu claqua, résonnant étrangement dans la coque métallique de l'Abeille. Ce coup de feu, Claudine l'entendit, et folle de terreur se précipita vers sa porte pour constater qu'elle était fermée extérieurement.

Surpris par l'attaque soudaine, le représentant qui, pourtant, se tenait sur ses gardes, n'avait pu résister utilement. L'un des soutiers qui sur un signe de Mérian s'était glissé derrière eux, venait de le ceinturer par derrière. En même temps le Levantin lui assénait un terrible coup de poing sur le

crâne. Le malheureux chancela, fit feu. La balle troua sa poche et se perdit dans la cale. Il déroula au bas de l'étroite échelle. En un clin d'oeil, les deux forbans furent sur lui.

Lorsque l'infortuné voyageur de commerce reprit ses esprits, il constata que ses bras et son corps étaient libres. Il voulut se lever, un cercle de fer immobilisait ses chevilles. Il se palpa dans la pénombre et réalisa la triste vérité.

Les forbans l'avaient mis aux fers.

III

Il y avait près de trois heures que Claudine avait entendu le coup de revolver, suprême tentative du voyageur de commerce luttant contre les forbans de l'Abeille.

La nuit venait doucement et la jeune femme se rongait les poings, folle d'inquiétude. Qu'était devenu son malheureux compagnon ? Et ce spectre gémissant et errant de la nuit précédente se manifesterait-il de nouveau ? Que pouvait encore tenter Mérian, ce forban de grande envergure ?

— Ah ! râla l'infortunée, quand arriverons-nous enfin à Marseille !...

Elle frémit tout à coup. Allait-on vraiment à Marseille ? Était-ce le but réel du cargo ?

— Mon Dieu... gémit-elle.

Elle fondit en sanglots et resta prostrée plusieurs minutes, atterrée par cette nouvelle pensée. La crise fut salutaire. Claudine releva enfin la tête, transfigurée. Ce n'était pas une faible femme. La triste et dure existence qu'elle avait menée après son départ du foyer conjugal, la double fin de ses parents, la situation effrayante dans laquelle elle se débattait, stimulèrent son courage. Elle évoqua Raymond, qui agonisait, là-bas, à Paris, et qu'il fallait rejoindre.

Seule, que pouvait-elle tenter ? Il fallait retrouver le malheureux représentant, s'il vivait encore. Unissant leurs efforts, les deux passagers de l'Abeille pourraient essayer de contrebalancer les maléfices de Mérian et de sa bande. De plus, Claudine songeait que c'était pour elle un impérieux devoir. Il fallait essayer de sauver cet homme courageux.

Forte de sa décision, elle se dirigea vers la porte. Cette fois rien ne résista. Le coup fait, Mérian n'avait plus jugé bon de garder sa passagère enfermée.

Doucement, Claudine sortit dans la coursive. Écoutant à la porte de Mérian, elle put s'assurer qu'il n'était pas chez lui.

Toujours silencieuse la jeune femme se glissa jusqu'au pont du cargo. L'homme de quart rêvassait, seul à la roue du gouvernail. Désireuse de s'assurer des occupations actuelles des membres de l'équipage, Claudine osa encore s'aventurer jusqu'au poste. Elle constata que trois hamacs étaient occupés, sur six pour l'équipage complet.

— Trois matelots dorment, un est de quart, il doit y en avoir un aux soutes. Le sixième est avec Mérian.

Mais où pouvaient bien être le patron du cargo et son complice. Dans la cale, sans doute, dans les profondeurs de ce navire étrange qui semblait receler tant de mystères.

Délibérément, Claudine Romier s'élança vers l'escalier de la cale. Passant devant la chaufferie, elle vit par le trou de la serrure, un seul marin enfournant du charbon dans la machinerie. Continuant son chemin, dans les quasi-ténèbres, elle heurta du pied un petit objet métallique... A tâtons elle le ramassa et frémit, sentant sous ses doigts la forme dure et froide d'un pistolet automatique.

— Celui de mon compagnon !...

Un bruit de voix la cloua sur place. Au fond de la cale, on discutait ferme. Quelqu'un reprochait grossièrement ses actes à son interlocuteur. Claudine écouta et reconnut parfaitement les deux voix, distingua aussitôt de quoi il s'agissait.

— Tu en as encore volé un sachet ! Tu me le paieras !

— Retenez-le sur ma solde, si vous voulez !

— Ta solde ! Elle ne suffirait pas à en payer le dixième.

Après un chapelet d'injures vomies par Mérian, le marin reprit :

— Pourquoi me le reprocher ainsi, patron. Vous ne cachez pas sur ces choses-là !

— Peut-être ! En tout cas, pas en mer... et surtout quand il y a des étrangers à bord.

— Il ne fallait pas les embarquer !

— J'y ai gagné le prix de deux voyages ! Pourquoi refuser ?

— Vous le regretterez, Mérian.

— Nous verrons ! Mais nous sortons de la question. Où as-tu pris le sachet ?

— Je le lui ai pris...

— A lui ? Allons donc, tu mens. Tu as découvert la cachette !

— Patron, je vous jure...

— Prends garde ! Si je savais cela !

— Je ne peux pas savoir... Mais hier, quand il s'est échappé et que nous l'avons repris, sur le pont, le sachet a glissé de sa poche et... je l'ai ramassé...

— Et tu as prié à en devenir fou... Oui, fou... Tu feras comme lui au prochain voyage, c'est toi qui occuperas le cabanon.

Un râle épouvantable, étouffé mais cependant distinct, vint couper cette étrange conversation, que Claudine écoutait avidement.

— Allons ! il recommence ! gronda Mérian. A force de l'entendre je deviendrai fou à mon tour.

Il ouvrit une porte. Un cri de bête fauve résonna. Une ombre parut devant la porte. D'un coup de pied, Mérian repoussa l'être qui s'agitait là et qui s'écroula en arrière avec des gémissements d'écorché.

— Tais-toi ! Tais-toi ! Te tairas-tu ? glapit Mérian.

Il referma la porte. Mais Claudine, stupéfaite, avait eu le temps d'entrevoir une cellule capitonnée, depuis le plancher jusqu'au plafond, tel qu'il en existe partout, dans les asiles d'aliénés, et où l'on enferme les fous dangereux, afin qu'ils ne puissent se briser la tête ou les membres contre les murs.

La vision s'était estompée depuis longtemps et Claudine restait immobile, prostrée dans un coin d'ombre, gardant au fond des prunelles l'image fugitive et hallucinante. Mérian et le matelot passèrent devant elle sans la deviner et disparurent par les soutes.

Enfin la jeune femme s'arracha à son immobilité et tenta de réfléchir : dans la cale de l'Abeille Mérian possédait une cellule capitonnée dans laquelle il retenait un prisonnier qui hurlait à la mort. Elle songea à son vaillant compagnon, disparu subitement et dont elle avait retrouvé le browning. Était-ce lui, le prisonnier de la cellule ?

Puis elle pensa de nouveau au fantôme de la première nuit. L'ombre qui avait éteint le fanal, bousculé Claudine dans le couloir, et que Mérian et ses hommes avaient repris sur le pont, devait être celui qui râlait et que le Levantin maltraitait avec sa rudesse habituelle.

Domptant son épouvante, Claudine Romier avançait à tâtons à travers les colis encombrant la cale. Etendant les doigts elle sentit bientôt le bois d'une porte et ses ornements métalliques. Elle écouta.

L'inconnu ne geignait plus. Il devait

dormir car à l'intérieur s'élevait une respiration assez violente et irrégulière, entrecoupée de hoquets, comme celle d'un homme qui dort au milieu de cauchemars.

Claudine resta songeuse. Puis elle pensa à la conversation qu'elle avait surprise quelques minutes auparavant, opposant Mérian au matelot. Il semblait hors de doute que le représentant eût raison. Il y avait de la drogue à bord du cargo. La meilleure source de profits de Mérian devait être le trafic des stupéfiants. Il dissimulait la poudre dans une cachette connue de lui seul, et sans doute aussi du malheureux dément. Le voyageur de commerce, trop perspicace, avait été supprimé, comme témoin dangereux.

— Ils l'ont tué !... songea Claudine avec épouvante.

Un nouvel accès de désespoir saisit la malheureuse, immobile dans les profondeurs du cargo, n'entendant pour tout bruit que le ronronnement des machines et la respiration difficile du fou de la cellule.

Elle revint à tâtons vers l'escalier des soutes. Au moment de remonter, une sorte de remords la saisit de ne pas avoir inspecté la cale. Son malheureux compagnon, blessé ou mourant, souffrait peut-être dans quelque coin, si les forbans ne l'avaient pas encore jeté à la mer.

Une idée la saisit. La cabine du fou occupait un des côtés arrière du cargo. Il semblait logique qu'il y en ait une seconde, faisant pendant à la première et se trouvant de l'autre côté. Dans les ténèbres elle avançait et constata bientôt qu'elle ne se trompait pas. Une deuxième porte s'ouvrait.

— S'il était là ?...

Sa main glissa sur le hoquet. Quelle ne fut pas la surprise de Claudine de n'éprouver aucune résistance. Tout de suite elle songea que le prisonnier, s'il était là, devrait être mort. Un vivant eût été enfermé. Cependant elle s'avança.

Dans un petit réduit sale et infect, un rayon de lumière verdâtre tombait d'un petit hublot. Sur le sol un homme était étendu. Il semblait libre de ses mouvements mais presque aussitôt Claudine Romier constatait que ses chevilles étaient fixées par deux lourds anneaux à une longue tringle de fer, scellée elle-même aux parois de cette cellule.

L'homme dormait. L'entrée de la jeune femme le réveilla. Il se souleva avec mauvaise humeur et grogna :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? Ne peut-on dormir sur ce râfiat ?

— Vous ! criait Claudine, reconnaissant le commis-voyageur.

— Madame Romier ! dit le prisonnier, redevenant aussitôt aimable et souriant. Venez-vous me délivrer ?

— Mais... vous êtes aux fers !

— Il paraît que c'était le meilleur moyen de m'empêcher de nuire aux projets de Mérian.

— Quels projets ? Que médite cet homme ?

— N'avez-vous pas encore compris... Avant de m'endormir j'ai surpris une conversation très intéressante entre Mérian et un de ses hommes, sans doute celui qui, cette après-midi, s'était abruti de cocaïne...

— J'ai entendu, moi aussi... J'étais déjà dans la cale...

— Tout cela a confirmé mes soupçons, chère madame. Résumons en deux mots. Vous avez peut-être deviné que Mérian trafiquait des stupéfiants ?

— Certes ! Il cache sa provision dans un coin du navire. Le mystérieux fantôme prisonnier dans l'autre cabine semble être assez atteint par l'abus de la drogue. Il est à peu près fou...

— J'ai vu la cellule s'ouvrir. Elle

est capitonnée, comme dans les asiles d'aliénés...

— Voilà un précieux renseignement. Je suppose que ce malheureux est un ancien complice de Mérican que ce dernier ramène en Europe pour le faire soigner.

— Pourquoi nous en a-t-il caché l'existence ?

— Nous aurions peut-être refusé de nous embarquer en compagnie d'un fou, toujours dangereux, Mérican préférerait se taire et empocher le prix de notre passage. Malheureusement le fou ne s'est pas tenu tranquille. Il a commencé à geindre, et vous l'avez entendu. Mieux, il s'est évadé, vous a rencontrée dans la coursive, a démolé un fanal, couru sur le pont, s'est livré à mille excentricités. Mérican a tenté de vous faire croire à un mauvais rêve et cherché à nous séparer. Il était trop tard. Nous en savions trop.

— Et voilà pourquoi vous êtes aux fers, pourquoi je suis seule sur ce navire damné.

— N'ayez crainte, dit gaiement le prisonnier. Je suis immobilisé mais vivant. Délivrez-moi seulement de ces sacrés anneaux qui me meurtrissent les chevilles et je me charge du reste.

— Mais qui êtes-vous donc ? s'écria Claudine, surprise de tant de vaillance chez un simple voyageur de commerce.

Dans la clarté blafarde elle vit sourire son compagnon. Il ouvrait déjà la bouche pour répondre lorsque la porte grinça sur ses gonds. Un matelot entra dans la cellule apportant une écuelle de soupe destinée au prisonnier. Il vit Claudine et resta bouche bée. Avant qu'il ait pu faire un geste la jeune femme sortait le browning trouvé dans la soute et le mettait sous le nez du forban.

— Haut les mains !

L'homme fut si surpris qu'il lâcha l'écuelle et obéit machinalement. Claudine et le prisonnier reconnurent alors le drogué de la journée. Il tremblait convulsivement encore affaibli. Ceci expliquait pourquoi on avait si facilement raison de lui.

— La clé ! ordonna le commis-voyageur.

L'homme eut un regard hébété, mais Claudine tenait toujours le pistolet automatique.

— La clé des fers ! répéta nerveusement le prisonnier.

Aucune lueur intelligente ne passait dans les yeux du marin.

— Ma parole ! il a encore prisé ! dit le représetant, tandis que le forban, comprenant enfin, lui tendait une petite clé d'une main hésitante.

Le voyageur le lui arracha et en sentit le contact avec un soupir de soulagement. Fébrilement il ouvrit le cadenas des fers, délivrant ses chevilles meurtries.

— Qui êtes-vous donc ? demanda encore Claudine qui ne le quittait pas des yeux.

Il eut un sourire malicieux et acheva de se dégager. Puis il se leva et s'inclina devant la jeune femme avec une politesse exquise.

— Teddy Verano, détective privé !

IV

TEDDY VERANO referma la porte de la cellule avec un soupir de profonde satisfaction. Certes la situation n'était pas encore bien réjouissante. Mais déjà il ne se sentait plus immobilisé comme un rat pris au piège dans les profondeurs du cargo.

Le matelot le remplaçait aux fers. Il l'avait mis pour plus de sûreté après lui avoir emprunté sa tenue de toile bise. Ainsi il espérait passer inaperçu, à la faveur des ténèbres revenues. Nul ne prêterait attention à la disparition du misérable. On le croirait dans quelque coin cuvant sa dro-

gue, après s'être livré à sa passion favorite.

Claudine attendait dans la cale, sentant l'espoir revenir dans son âme tourmentée. Elle songeait toujours à son malheureux mari, mais elle tentait vaillamment de bannir provisoirement ses soucis de son cœur. Avant tout il fallait penser au salut.

— Voulez-vous me rendre le revolver, chère madame ! Merci ! Vous vous en êtes servi à merveille. Et maintenant, à nous deux, Mérican !

— Que comptez-vous faire ?

— Il y a la T.S.F. à bord. Oh ! un petit poste de rien du tout, mais suf-

fisant pour adresser un message que la flotte méditerranéenne captera. Que l'Abeille ait mis ou non le cap sur Marseille nous saurons y arriver ou nous y faire conduire par quelque navire de guerre qui nous mettra le grappin dessus. Et maintenant attention !

— Que dois-je faire pour vous aider ?

— Regagner votre cabine et vous reposer !

— Jamais... Ce serait...

— Une lâcheté, n'est-ce pas. Allons, chère madame, vous êtes brave. Vous m'avez rendu un immense service. A présent je crains que Mérican ne s'a-

perçoive de votre absence, ce qui ferait tout rater. Regagnez donc votre cabine, enfermez-vous ! Je vous y rejoindrai demain matin et vous demanderai de m'y cacher.

Claudine obéit, s'en remettant au détective. La jeune femme quitta la cale la première. Elle passa silencieusement devant les soutes, gagna la coursive et, la trouvant déserte, courut jusqu'à sa cabine où elle s'enferma.

Teddy Verano monta sur le pont du petit navire. Un seul marin veillait aux soutes. Mérican et le reste de

[Lire la suite page 32]

Personne ne connaît votre voiture comme vous, si ce n'est votre dépositaire Chrysler-Plymouth-Fargo, ou Dodge-De Soto !

Des essais établissent que les filtres Micronic Chryco protègent le moteur parce qu'ils protègent l'huile



Dans les voitures d'aujourd'hui il n'est rien qui importe plus à votre bourse qu'un filtre d'huile en bon état.

Le nouveau filtre d'huile Micronic Chryco décuple le rendement de votre voiture. Au contraire de nombreux filtres ordinaires, il protège les caractéristiques mêmes pour lesquelles vous payez plus cher, quand vous exigez une huile à moteur de qualité supérieure.

L'élément filtrant du filtre à huile Micronic Chryco résiste aux acides, à la chaleur et à la condensation de l'eau. Il laisse passer sans encombre les additifs et les détergents grâce auxquels les meilleures huiles modernes peuvent accomplir leur tâche multiple. Cet élément ne disperse pas les impuretés qu'il retient, ne libère pas ses propres particules filtrantes dans

le flot d'huile, mais il absorbe les molécules microscopiques de cambouis et d'abrasifs.

La prochaine fois que vous remplacerez votre élément filtrant, après une nouvelle tranche de 500 milles, exigez bien un élément filtrant Micronic Chryco—qui absorbe de 3 à 5 fois plus de saletés et qui a une surface filtrante totale 8 fois plus grande ! Si vous achetez de l'huile de qualité, protégez-la, et vous épargnerez votre moteur. Consultez votre dépositaire Chrysler-Plymouth-Fargo ou Dodge-De Soto pour le modèle qui convient à votre voiture, ou renseignez-vous dans n'importe quel garage indépendant.



**DIVISION DES PIÈCES
CHRYSLER CORPORATION OF CANADA
LIMITED**

NOTRE FEUILLETON

Un mariage sans importance

par ALIX ANDRÉ

No 4

PATRICE s'interrompit et regarda sa femme. Elle n'avait pu retenir un tressaillement, et un flot de sang empourprait son visage. Ainsi donc le jeune homme avait osé...

— En effet, c'est bien le même sujet qui nous occupe. Mon cousin aurait seulement pu avoir le tact d'attendre que vous fussiez informé par moi.

— M. Montresa pouvait supposer que je savais, Gilda. N'était-il pas naturel que vous m'eussiez prévenu ?

La remarque était juste ; la jeune femme la jugea offensante. Que Patrice eût vécu un peu moins hors de chez lui, et elle aurait trouvé le moment propice à un tel aveu.

— Peu importe qui vous a mis au courant, dit-elle. Le résultat est le même. Vous savez donc que je puis, du jour au lendemain, me trouver ruinée. Que comptez-vous faire ?

— Mais c'est à vous, Gilda, qu'il faut demander cela !

Elle eut un petit rire sec.

— Ce que je compte faire, moi ? Précisément, rien !

— Ne voulez-vous pas essayer de lutter, de vous défendre ? De défendre, au moins, votre fortune ?

— Non.

Le cœur du jeune homme se mit à battre avec violence. Était-il possible que Gilda fit aussi bon marché de tous ses biens ! Était-il possible qu'elle acceptât aussi facilement de devenir une femme comme les autres ! Il refoula pourtant ce fol espoir. Une bien différente pensée venait de surgir en lui, et il articula lentement :

— Vous désirez donc bien vivement épargner José ?... Je pense que vous n'auriez aucune peine à le convaincre de tentative d'escroquerie.

La jeune femme mordit avec violence sa lèvre inférieure. Le ton de Gramont, la lenteur voulue de sa phrase, la blessaient et faisaient monter en elle une sorte de colère, ou plutôt un sentiment de douloureuse impuissance.

— Si vous m'aviez laissée parler d'abord, reprit-elle, je vous eusse évité cette... remarque. Il n'entre pas dans mes projets d'épargner qui que ce soit. Mais le testament que possède José est parfaitement valable. Il fut remis à ma cousine par Edouard Heybrand, la veille même de sa mort, et se trouve postérieur au mien de deux jours, ce qui en fait toute la valeur. Quant à son authenticité, elle est indéniable, formelle.

— Acceptez donc l'accommodement que propose Montresa. Il vous offre de partager avec lui cette fortune, moyennant quoi il se déclarera satisfait et renoncera à faire valoir ses droits.

Certes, Patrice se souvenait avoir déclaré, bien peu de temps auparavant, à Montresa lui-même, qu'il ferait l'impossible pour dissuader sa femme de toute concession, de tout

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gilda Heybrand, soi-disant pour voyager et vivre à sa guise, demande au docteur Patrice Gramont de l'épouser ; en retour elle met à la disposition de Patrice sa fortune, ce qui permettra à celui-ci de se faire construire une clinique, rêve qu'il a toujours caressé dans le plus profond de son cœur. Patrice, qui met l'exercice de sa profession au-dessus de tout, accepte le marché, et quelque temps après, Gilda devient officiellement Mme Patrice Gramont.

accord. Cependant une ardente et douloureuse curiosité le poussait soudain à parler, afin de connaître les réactions de Gilda.

La jeune femme s'était redressée dans son fauteuil. Sans s'accorder le temps de la réflexion, elle jeta, véhémentement :

— Accepter quelque chose de José ?... Jamais !

Les mots prononcés, elle les regretta. Un étrange sourire infléchissait les lèvres du docteur.

— Je pense comme vous, et M. Montresa le sait. Néanmoins je ne pouvais manquer de vous transmettre une aussi généreuse proposition.

Il se tut et, durant un instant, on n'entendit que le ronflement des bûches dans le foyer.

Ce fut la jeune femme qui, la première, reprit la parole :

— Naturellement, murmura-t-elle d'une voix hésitante, la visite de mon cousin vous a laissé effondré ?

De nouveau, ce même vague sourire passa sur la bouche de Patrice.

— Effondré n'est pas le mot exact. Mais ne parlons pas de moi, voulez-vous ?

— Parlons-en, au contraire. Cette escroquerie, comme vous disiez tantôt, j'en suis responsable, en vérité, responsable envers vous. Et, en tout ceci, ma principale préoccupation est que vous ayez conclu, en m'épousant, un marché de dupe.

Le docteur eut un geste vague. En cette minute, il souffrait cruellement de ce que sa femme abordât un tel sujet et rappelât les conditions de leur union. Pour dissimuler son trouble, il abandonna la cheminée, fit quelques pas dans la pièce. Elle le suivit des yeux, disant d'une voix altérée :

— Car je puis ne plus rien avoir, Patrice. Rien ! Je puis être une femme très pauvre.

Il se retourna brusquement. C'était plus qu'il n'en pouvait entendre.

— Eh bien ! vous resterez ici, Gilda, et nous tâcherons...

Il s'interrompit, devint livide. Comme effrayée par cette perspective, la jeune femme avait eu un mouvement de recul, et Gramont ne sut point que seule sa fierté lui avait arraché ce geste.

Il laissa échapper un mauvais sourire.

La semaine prochaine :

Un nouveau roman-feuilleton

Comme précédemment annoncé, nos lecteurs trouveront, dans le numéro de cette semaine, la fin de "Un mariage sans importance".

Nous sommes heureux de leur présenter, dans le numéro de la semaine prochaine, un nouveau roman-feuilleton tout aussi captivant, parsemé d'intrigues et d'amour.

L'auteur, CLAUDE VIRMONNE, démontrera, une fois de plus, qu'il sait tenir ses lecteurs en alerte du premier au dernier chapitre de son magnifique roman :

LA DAME DE BROCELIANDE

Ne manquez donc pas le premier chapitre dans le numéro du 12 NOVEMBRE.

Vous pouvez vous procurer votre exemplaire du "Samedi" chez tous les dépositaires ou encore en remplissant nos coupons d'abonnement.

— La pensée de continuer à vivre dans cette maison et auprès de ceux qui y vivent eux-mêmes vous épouvante, Gilda ?

— Non, balbutia-t-elle. Non...

— J'en conviens, l'existence y est moins agréable que celle que vous connaissiez dans vos escalas et sur votre bateau ; que celle que vous souhaitiez si ardemment poursuivre, et pour la continuation, la liberté de laquelle vous avez consenti ce sacrifice : m'épouser !

Les derniers mots résonnèrent ironiques et agressifs. Gilda redressa la tête. Elle sentait, dans la pièce close, un ouragan se lever, un ouragan qui allait abattre, disperser, ravager, et ne laisserait après son passage que des ruines.

— Car c'est bien pour « cela », n'est-ce pas, Gilda, poursuivit le docteur, et pour « cela » uniquement que vous avez résolu notre mariage ?

Cette fois le ton était plus que caustique, si provoquant, si incrédule, que l'orgueil de Gilda se révolta. D'un geste brusque, elle rejeta sa généreuse et sombre chevelure loin de son visage, puis, appuyant de nouveau ses mains aux accoudoirs du fauteuil, le buste penché en avant :

— Si vous appelez « cela » l'indépendance que me donnait mon état de femme mariée, et la possibilité de courir le monde à ma guise, sans risquer des poursuites et des recherches qui me faisaient horreur, oui, en effet, je vous ai épousé pour « cela ».

— Comme c'est vraisemblable, Gilda ! Se donner une chaîne pour se libérer des servitudes, des obligations, des contraintes, pour s'assurer l'indépendance !

« Mais, d'ailleurs, reprit-il sans laisser à sa femme le temps de parler, tout, dans cette aventure, n'est-il pas extraordinaire, surprenant ! Et plus que tout, je pense, le fait que M. Montresa ait si longuement attendu à user de ses droits ! Voilà, me semble-t-il, une patience, une... abnégation hors de la normale.

Cet étonnement, la jeune femme l'avait exprimé à José lui-même. Cependant, les yeux attachés à ceux de son mari, elle dit, la voix sourde :

— Je vous somme de vous expliquer, Patrice. Que voulez-vous dire ?

— Très simplement ceci : pour que votre cousin ait montré un tel désintéressement, pour qu'il se soit tu durant des années, il fallait qu'il eût, envers vous, de lourdes obligations ; qu'il vous craignît ou tentât de vous ménager, ou bien encore qu'il vous dût un dédommagement, une réparation.

« Allons, poursuivit-il, la voix dure, que lui étiez-vous ? Qu'attendait-il ? Qu'espérait-il ? Pour quelles raisons cette générosité, et pour quelle autre ce subit changement ?

Ainsi voilà où une telle conversation les avait menés ; à ces paroles violentes, à ces sous-entendus, à ce choc de deux orgueils, sous de différentes apparences aussi entiers l'un que l'autre ! Gilda avait quitté son fauteuil.

Commencé dans l'édition du 15 octobre 1955.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Elle se dressait, face à son mari, très droite et la tête haute.

— Je vous répondrai comme vous l'avez fait vous-même certain soir, Patrice, dit-elle avec fermeté. Cette incursion dans un domaine privé vous est interdite.

Il recula d'un pas et, dans son visage contracté, ses yeux bleus devinrent noirs.

— Ah! il m'est interdit d'évoquer M. Montresa?...

— Oui, lui et ce qui fut ma vie avant de vous connaître! Qu'il vous suffise de savoir que cette vie a toujours été fière et nette. Quant à José, vous avez appris au début de notre mariage que lui et moi étions restés un certain temps secrètement fiancés, et ce détail ne vous a, alors, nullement gêné. Dois-je croire que ce soudain retour en arrière, cette susceptibilité inattendue, s'adressent surtout à Gilda Heybrand déjà pauvre? Et voulez-vous me persuader que vous cherchez des raisons pour dissocier votre sort de celui d'une femme qui n'a plus rien à vous apporter?

Le coup était si rude que Patrice chancela.

— Pensez-vous vraiment ce que vous venez de dire? articula-t-il d'une voix blanche.

Elle répondit à son regard par un regard de défi. Les paroles les plus blessantes se pressaient sur ses lèvres sans qu'elle songeât désormais à les arrêter.

— Oui, je le pense, ou plutôt j'en ai l'absolue certitude. Vous aviez d'avance tout pardonné à une femme riche, tout accepté d'elle, et votre intransigence nouvelle n'a qu'un but: justifier le geste par lequel vous comptez m'écarter définitivement de votre vie.

Elle s'interrompit, effrayée. Patrice, brusquement, venait de se pencher vers elle et la saisissait aux épaules:

— Taisez-vous! ordonna-t-il. Taisez-vous!

Mais il se redressa aussitôt, et se mit à rire d'un long rire brisé qui résonna bizarrement entre les murs du salon. Puis il se détourna, marcha jusqu'au bout de la pièce où il demeura un long instant le front bas, les poings serrés, tous ses muscles tendus dans l'effort qu'il faisait pour reconquérir son calme. Lorsqu'il crut y avoir réussi, il revint lentement vers sa femme.

— Je vous fais mes excuses, dit-il. Mais il serait probablement plus sage de ne point poursuivre ce soir une telle conversation.

Incapable de parler, Gilda, en signe d'acquiescement, inclina la tête. Elle s'était appuyée des deux mains à la cheminée, le dos tourné à Patrice, et ne fit pas un mouvement lorsqu'elle l'entendit s'éloigner.

La porte déjà ouverte sur le couloir, le docteur parla encore. Sa voix ne reprenait pas encore son timbre et son assurance habituels.

— Je ne dînerai pas ici ce soir, Gilda, et je rentrerai tard. Ne vous donnez pas la peine de m'attendre.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre et s'éloigna. La jeune femme resta longuement immobile à la même place. Elle entendit les pas de son mari décroître, et, un instant plus tard, l'auto de Patrice passer sous ses fenêtres et rouler dans l'allée principale, vers le portail.

Elle ne sut pas combien de temps s'écoula entre ce départ et l'entrée d'Inès dans la pièce. La demoiselle de compagnie avait aussi dû entendre le grondement de la voiture, car son visage s'éclaira en apercevant Gilda.

— Je craignais que vous ne fussiez sortie, chérie. Cela eût été bien imprudent. Il s'est mis, ce soir, à faire très froid.

Elle se tut devant l'attitude pétrifiée

et le visage livide de la jeune femme. Gilda attachait à son amie un regard absent, et paraissait à peine réaliser sa présence. Cependant, après plusieurs secondes, elle répondit avec effort:

— Pourquoi sortir eût-il été une imprudence? Je suis parfaitement rétablie. Mais, à la vérité, je n'en avais nulle envie.

Sans faire la moindre objection, Inès accepta ces paroles. Elle était bien trop occupée à examiner son amie pour entrer en conflit avec elle à quelque sujet que ce soit.

Comme si rien ne s'était passé avant cet instant, et que toutes deux vinsent à peine de pénétrer dans la pièce, la demoiselle de compagnie garnit et ordonna le feu, rapprocha du fauteuil de Gilda un petit guéridon après avoir allumé la lampe qu'il supportait. Enfin, elle gagna tranquillement le siège abandonné pour obéir à Gramont une heure auparavant.

Gilda, à son tour, reprit sa place. Mais elle demeura, jusqu'au moment du repas, à peu près silencieuse, répondant en mots très brefs à Mlle Arnaud, qui fit à elle seule, et sans paraître le remarquer, tous les frais de la conversation.

Lorsque Madiana vint annoncer le dîner, la jeune femme s'arracha à son indifférence.

— Tu peux enlever un couvert, Na.

Le fait se renouvelait si fréquemment que la Martiniquaise ne s'en étonna pas. Elle sortit, importante, pour exécuter l'ordre, ses anneaux d'or, larges et brillants, se balançant aux oreilles.

Mlle Arnaud, qui l'avait regardée disparaître, se tourna brusquement vers la jeune femme, et, la voix frémissante:

— Oh! Gilda! ces jupes bariolées, ces madras, ces falbalas, toute notre ile! Ne vous sentez-vous pas soulevée de joie à la pensée que nous allons la revoir?

Gilda avait déjà fait quelques pas

dans la pièce. Elle se retourna, un étrange sourire aux lèvres.

— Mais oui, Inès, répondit-elle. Je suis toute à la joie, en effet. Et, à ce propos, je dois t'avertir. Nous embarquerons dans quatre jours.

Le repas, servi dans la salle à manger aux belles porcelaines, fut rapide. Les menus, chez le docteur, étaient toujours soignés, et la cuisine régionale de Miette digne des plus belles traditions provençales. Mais un repas, si exquis soit-il, ne se prolonge guère lorsque les convives touchent à peine aux plats, et n'entretiennent nulle conversation. Dès le début de celui-ci, Gilda s'était plainte d'une légère fatigue, et avait annoncé son intention de se coucher tôt. Aussi Inès, pour qui les désirs de son amie étaient des ordres, s'employa-t-elle à rendre plus rapide encore le service.

Ensemble, les jeunes femmes gagnèrent le premier étage. Mlle Arnaud avait aussi préféré monter chez elle plutôt que de passer la soirée au salon, et Gilda, après l'avoir quittée, éprouva, en poussant la porte de sa chambre, une sorte de soulagement.

Elle ne se déshabilla pas, ne procéda pas à sa toilette nocturne, et renvoya Madiana qui prétendait, comme chaque soir, lui apporter une aide, du reste plutôt affectueuse qu'utile.

Un besoin, une soif de solitude la possédaient, si impérieux qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé, de sa vie, une impression semblable. Elle éteignit le lustre, dont la trop grande lumière la fatiguait, et ne conserva allumée qu'une veilleuse surmontant son lit. Puis elle se jeta sur un petit canapé directoire, placé dans un angle de la chambre, et alors seulement se sentit brisée de fatigue.

Patrice n'était pas de retour puisqu'elle n'avait pas entendu l'auto rentrer au garage. Lorsque celle-ci franchirait le portail, Gilda, dont la chambre surplombait le jardin, en serait la première avertie. Mais, en attendant, la jeune femme se demandait en quel

lieu et comment son mari passait cette soirée.

Il n'avait pas dû gagner la clinique, car, alors, l'auto ne lui eût pas été nécessaire. Peut-être s'était-il rendu auprès d'un malade de la ville ou des environs? Et, dans ce cas, il ne saurait plus beaucoup tarder.

La jeune femme ne se posa pas la question de savoir pourquoi elle avait refusé à Madiana de l'aider à se déshabiller, et pourquoi, surtout, elle restait ainsi, attentive aux bruits qui lui annonceraient le retour du docteur. Elle attendait, voilà tout.

Il était plus de minuit lorsque Patrice rentra. L'auto ramenée au garage, il vint vers la maison, et Gilda entendit distinctement ses pas sur le gravier. Puis la clef tourna dans la serrure de la route d'entrée. Enfin ce fut la montée du docteur à l'étage.

La jeune femme s'était redressée. Elle quitta le petit canapé, traversa la chambre, et, au moment où Gramont passait devant la porte de celle-ci, elle ouvrit cette porte et s'avança.

— Patrice, voulez-vous entrer chez moi un instant?

Il eut un haut-le-corps. A la clarté des lampes du couloir, Gilda aperçut un visage plus dur que jamais et plus sévère. Mais sa résolution n'en fut pas changée. Elle savait que, de cette journée finissante à celle de son départ, le docteur multiplierait les absences, accumulerait entre eux les impossibilités de tout entretien. Et peut-être aussi parce qu'elle craignait ne plus pouvoir, demain et les jours suivants, rassembler le courage nécessaire, rien ne l'eût, ce soir, fait renoncer à parler.

Gramont s'était arrêté, indécis. Il regardait sa femme, et son visage s'assombrissait plus encore.

— Recommencer à nous blesser, à nous déchirer, murmura-t-il. Mon Dieu, Gilda, est-ce bien nécessaire?

— Oui, répondit-elle à voix basse. C'est nécessaire.

A regret, il pénétra dans la chambre. Puis, tandis que la jeune femme refermait la porte, il promena les yeux autour de lui, dans la pièce parfaitement en ordre, sur le lit préparé pour la nuit, mais non défait, sur le canapé dont, par contre, les coussins gardaient l'empreinte de Gilda.

— Vous m'attendiez? interrogea-t-il.

— Oui.

— Il est tard, cependant, et j'aurais pu coucher à la clinique.

— Je ne pensais pas que vous fussiez auprès de vos malades, Patrice.

Il eut un bref sourire.

— Exact. Je n'y étais point. Pour ne vous rien cacher, j'ai dîné — seul — au restaurant, et fait, dans ma voiture, une promenade nocturne. J'en avais un besoin absolu. L'atmosphère de cette maison, après celle de la clinique, demande parfois une désintoxication.

Il parlait sans amertume et sans aucun désir d'offenser sa compagne. Gilda, qui ressentait douloureusement chaque mot, eut un pâle sourire.

— Bientôt vous aurez, chez vous du moins, retrouvé toute votre quiétude. Et cette maison, sans nulle présence étrangère, vous sera de nouveau accueillante et douce.

— En effet, répondit-il laconiquement.

— Je ne voudrais pas, pourtant, qu'y demeurent pour vous de pénibles, ou plutôt d'importuns souvenirs. Je l'aimais aussi, Patrice.

— Comment! interrompit la voix ironique, vous, la propriétaire de la plus magnifique demeure de la Martinique, du plus beau yacht qui ait jamais mouillé dans le port de Cannes, vous, habituée, dans vos escales, aux

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Un veuf qui s'en remet à la Loi de l'Assistance Publique pour l'entretien de ses enfants, quand il pouvait y subvenir lui-même, se rend-il par le fait même coupable de refus de pourvoir ?

Un individu, veuf et père de famille, obtient d'un Juge de la Cour de Magistrat que ses enfants soient placés dans une école de protection pour la jeunesse, à la charge de la Province et de la Municipalité. Or, ce père de famille aurait pu, par ses propres moyens, assurer la subsistance de ses enfants.

C'est quand on se rend compte de ces possibilités qu'on le traduit en Cour sous une accusation de refus de pourvoir aux besoins de ses enfants.

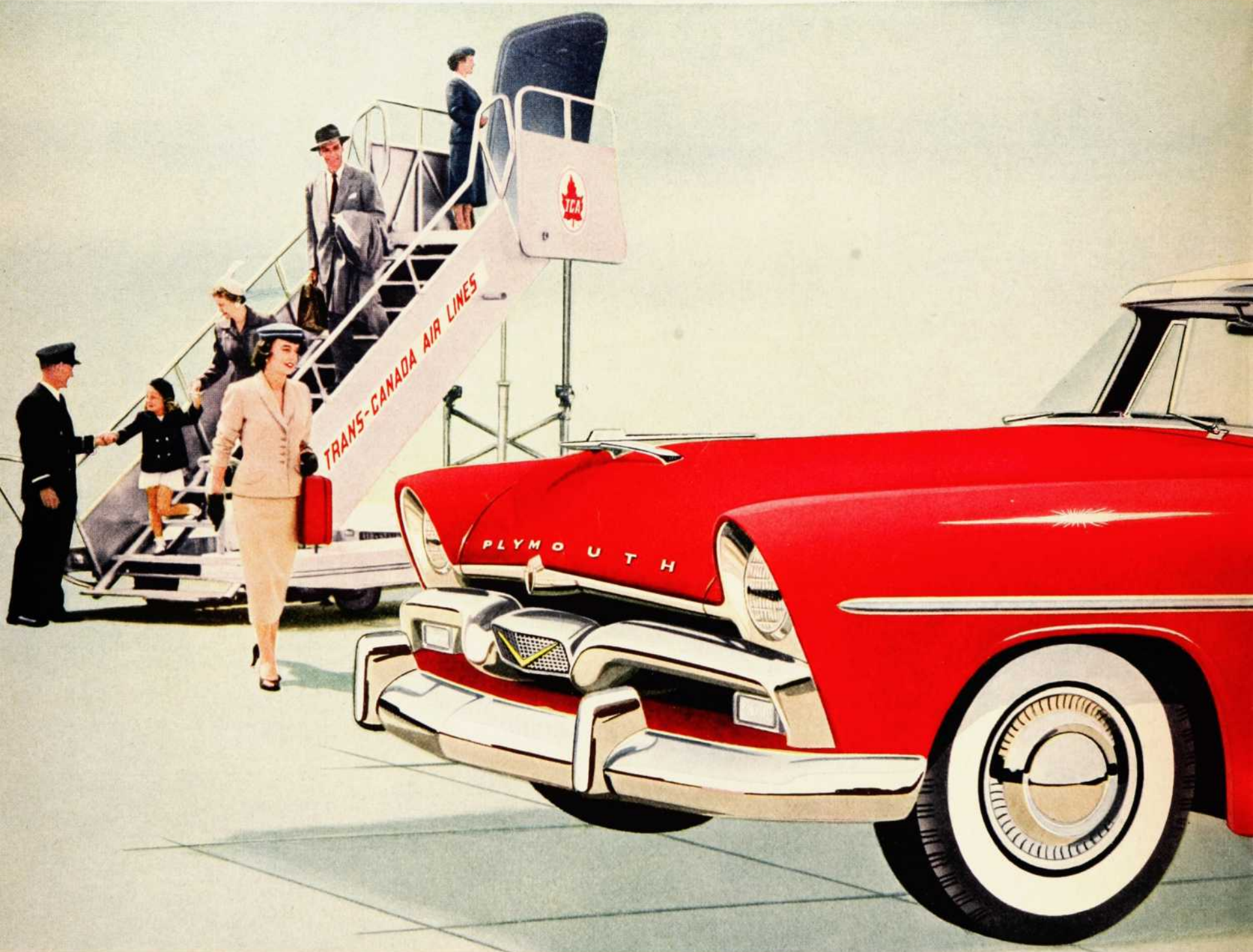
Pour sa défense, le prévenu soutient que ses enfants n'ont manqué de rien et qu'il n'a jamais refusé de pourvoir à leurs besoins malicieusement, volontairement et contrairement aux dispositions du Code pénal.

Dans les circonstances, ce père de famille est-il COUPABLE ou NON de refus de pourvoir aux besoins de ses enfants ?

NON-COUPABLE! a décrété la Cour du Banc de la Reine, dans la cause no A-3808, à Québec; jugement du 7 avril 1955.

Dans ce cas, il ne peut être question de refus de pourvoir. Si la Municipalité et la Province ont été lésées en payant des sommes obtenues irrégulièrement, elles possèdent un recours civil contre ce père de famille pour récupérer ce qu'elles ont payé pour lui.

La voici... la nouvelle et aérodynamique



Nouveau!

Sélecteur automatique de vitesse, par bouton-poussoir

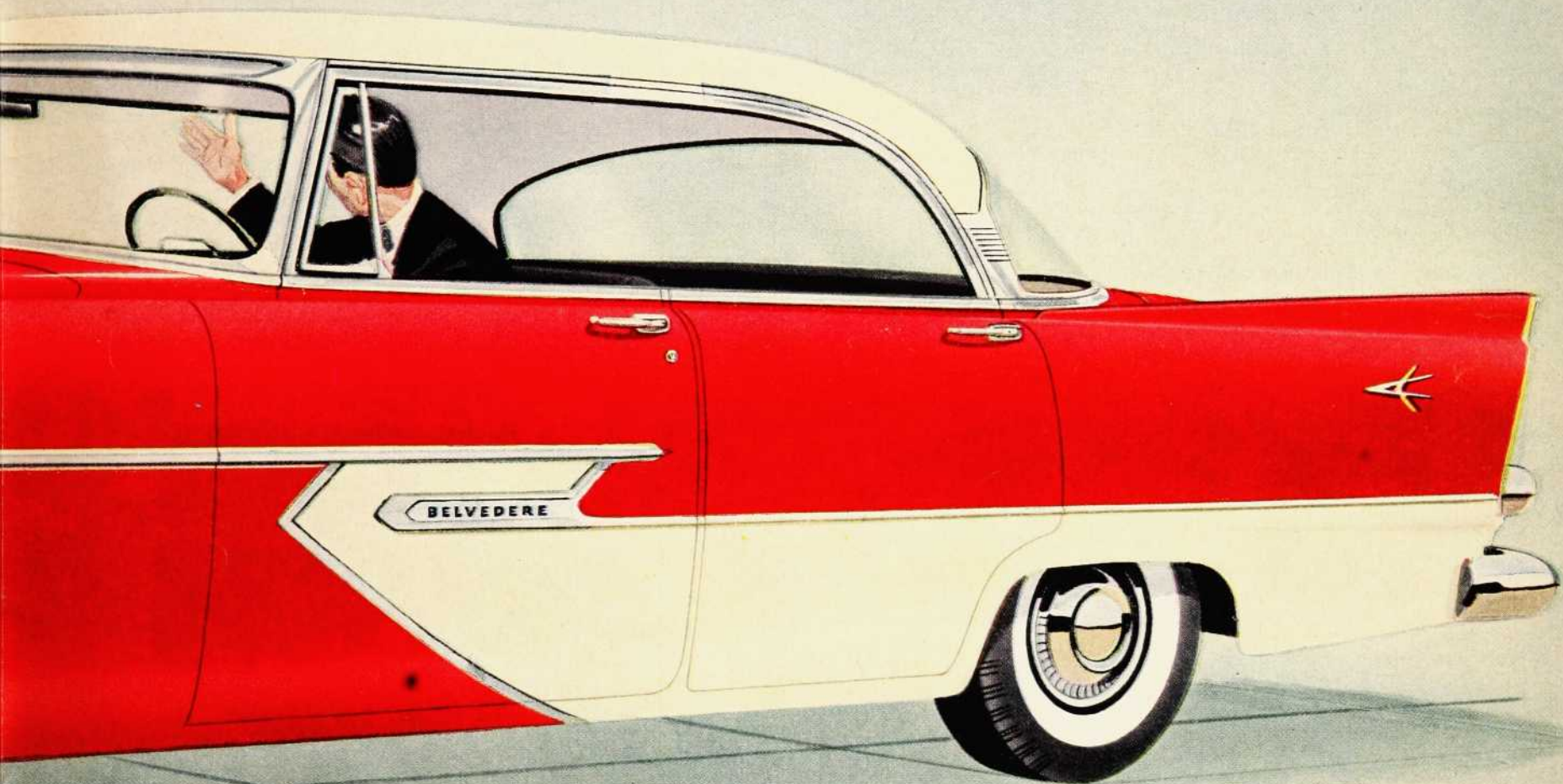
Voici un plaisir nouveau! Désormais la transmission automatique PowerFlite se commande à l'aide de boutons-poussoir situés sur le tableau de bord. Plus de levier de changement de vitesse! Poussez un bouton, appuyez sur l'accélérateur... et ROULEZ! Transmission PowerFlite à bouton-poussoir contre léger supplément.

Nouvelle puissance d'accélération dans la Plymouth 6 cylindres. Les moteurs Hy-Fire V-8 sont désormais disponibles dans toutes les séries Plymouth. Vous avez également un couple plus élevé permettant des accélérations plus rapides aux heures de vitesses.



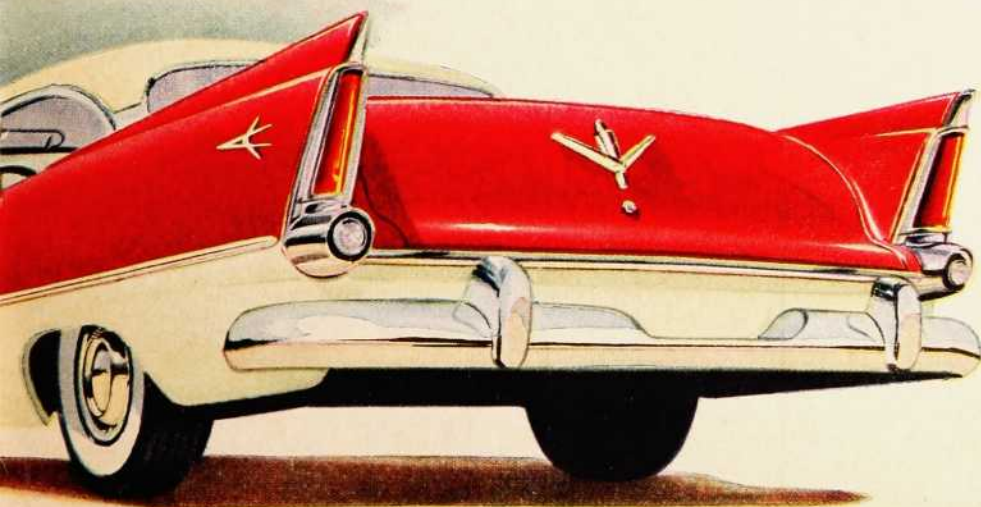
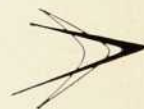
CONSTRUITE AU CANADA PAR LA CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED

PLYMOUTH 1956



Belvédère Plymouth V-8, quatre portes, à toit rigide

Une beauté nouvelle donne des ailes à son style élané



Aujourd'hui la Plymouth, la plus belle voiture à prix populaire, vous offre une nouvelle et merveilleuse beauté aérodynamique, plus de puissance, et un changement de vitesse sensationnel à bouton-poussoir automatique.

L'inclinaison hardie des ailes avant et un capot bas et en pente, soulignent le brio de sa silhouette élancée, tout en dégagant davantage votre champ visuel. Le plus récent perfectionnement de l'élégance est la ligne relevée des panneaux arrière, dont la ligne rappelle la queue d'un avion à réaction.

Oui, c'est bien vrai: la Plymouth 1956 est nouvelle et étourdissante, à l'intérieur comme à l'extérieur. Son élégance vous ravira—Sa puissance incomparable vous fera apprécier une performance fougueuse.

UN MARIAGE SANS IMPORTANCE [Suite de la page 19]

plus somptueux palaces, vous aimez cette maison ! Mais voyons, ma pauvre enfant, ne vous y êtes-vous pas ennuyée à mourir ?

Elle ne répondit que par un geste qui traduisait sa volonté de ne pas discuter, et, avec effort, reprit :

— Quoi qu'il en soit, Patrice, je vais partir ; je vais la quitter et vous quitter, probablement pour toujours. Oui, je sais, au moment où s'est conclu notre mariage, et vous avais dit : « Je resterai, je partirai, je reviendrai pour repartir encore, et ainsi, au hasard de mes voyages, nous nous rejoindrons parfois pour rester libres et séparés la plupart du temps. » Mais les circonstances ont rendu cette sorte d'accord irréalisable. Si je perds tout, Patrice, ma fortune et mon yacht, je n'aurai plus les moyens de revenir.

Debout, les bras croisés, le visage impassible, Gramont écoutait sans un tressaillement. Ah ! qu'elle lui semblait ridicule et lointaine, la joie qui, ce même jour, après la visite de José, l'avait soulevé. Gilda, pauvre, n'était pas, ne serait jamais plus accessible que l'héritière aux bijoux étincelants, aux somptueuses fourrures, qui lui avait tendu sa main orgueilleuse. Le geste de recul, presque d'effroi, de la jeune femme, quelques heures auparavant, était assez éloquent.

Un silence avait suivi les dernières paroles prononcées. Peut-être Gilda attendait-elle une protestation ? Devant le persistant mutisme de Gramont, elle reprit :

— C'est la pensée de cette séparation définitive qui me pousse, ce soir, à vous faire un aveu, Patrice. Si nous ne devons jamais nous revoir, je ne veux pas que votre souvenir soit empoisonné. Surtout je ne veux pas vous laisser la certitude que ce mariage me fut imposé par des mobiles invouables et bas. Je le sais, vous avez pu tout supposer, tout croire, tout redouter, aussi. Eh bien ! j'ai décidé que ce soir vous connaîtrez la vérité.

Sans doute Gramont eût-il pu répondre que, l'après-midi de ce même jour, Gilda, en termes secs, lui avait dénié tout droit à pénétrer dans ce domaine, dont elle ouvrait, maintenant, les portes toutes grandes devant lui. Mais il ne fit aucune réflexion semblable. La versatilité d'esprit était, lui semblait-il, le moindre défaut de sa femme. Et il voyait, dans ce changement d'intention, non point un caprice, mais, comme Gilda le disait elle-même, une décision que la pensée de la séparation prochaine avait subitement fait mûrir.

Néanmoins, au mot de « vérité » prononcé par la jeune femme, son visage revêtit une expression d'impitoyable ironie.

— Ah ! voici donc détruite la légende de ce besoin si grand de liberté...

— Non, répondit Gilda. Je désirais être libre, c'est vrai. Et je désirais aussi que cessent, d'un bout du monde à l'autre, les odieuses poursuites de ceux dont la chasse à l'héritière est l'unique et vile occupation. Mais ces buts n'étaient que des buts secondaires.

— Et quel était donc le principal ?

La voix du docteur résonnait, dure, cinglante, et Gilda sut à l'avance que sa confession trouverait le jeune homme prévenu.

Elle se tenait debout, devant le grand lit qui avait été celui de la mère de Patrice, tandis que le jeune homme ne la quittait pas des yeux. La veilleuse allumée ne répandait qu'une faible lueur, et Gilda puisait quelque courage dans cette demi-obscurité.

— Je vous ai déjà dit qu'elle place

avait tenu José dans ma vie, n'est-ce pas ?

Ainsi c'était réellement de Montresa qu'il s'agissait ! Bien qu'il attendit ce nom, le docteur serra les dents.

— Vous m'avez dit, en effet, que votre cousin et vous-même aviez été fiancés.

— Il n'était pas mon cousin, alors, mais un voisin de plantation, un ami d'enfance, élevé avec Véronique et moi.

Elle se tut durant quelques secondes, puis :

— J'eus quinze ans, lui, un peu plus, et l'on ne vit pas impunément dans la fête perpétuelle d'un pays céleste, dans ses matins lumineux, dans ses journées pavoisées de joie, dans ses soirs d'or, de musiques, et de parfums... Nous nous promîmes l'un à l'autre. Fiançailles secrètes, devinées seulement par nos proches, mais, pour moi du moins, solennelles. J'aimais José.

La voix de Gilda faiblissait. Mais la jeune femme n'avait-elle pas décidé d'aller jusqu'au bout ?

— Oui, je l'aimais, répéta-t-elle sourdement, et toute ma vie fut désormais tournée vers lui, ardente et recueillie, dans l'attente du jour où je deviendrais sa femme.

« Et les mois passèrent. José se transforma, devint un homme, avec tout ce que cela comporte d'esprit, de réflexion, de calcul. Auprès de moi, je vous l'ai dit, sous le toit d'Edouard Heybrand, vivait ma cousine Véronique. Mais, alors que j'avais tout perdu le jour de la mort de nos parents, elle possédait, elle, une jolie fortune.

« Certes, je devais aussi être riche, plus tard, et beaucoup, le partage entre Véronique et moi des biens d'Edouard Heybrand, dont nous étions la seule famille, paraissant ne faire aucun doute. Cependant, lorsqu'il fut en âge de peser les inconvénients et les avantages d'une affaire, d'envisager calmement ses suites, de supputer son rapport, José se rangea à une prudente décision. La fortune du colon pouvait tarder à venir, le vieillard était de santé robuste. En l'attendant, épouser une femme déjà nantie de biens semblait infiniment préférable. C'est à quoi il se décida. Ma cousine Véronique,

sollicitée, accepta avec bonheur — elle aussi l'aimait — et leurs fiançailles furent rendues officielles. J'y assistai, avant d'assister à leur union.

« Peut-être n'imaginez-vous pas, Patrice, ce que, dans une jeune âme, la première déception peut apporter de trouble, de désespoir, de rancœur... Je fus ulcérée, récrée, révoltée ; mon orgueil saigna.

— Votre amour « surtout », Gilda.

— Mon amour « aussi », sans doute, répondit-elle après une hésitation. Néanmoins, nul ne s'en aperçut.

« Et la vie continua, puis la mort vint. Elle emporta d'abord mon oncle, et, un an plus tard, ma cousine. José était veuf et presque ruiné par une mauvaise gestion de la fortune de sa femme ; moi, immensément riche, et libre de mener l'existence de mon goût. Le destin se vengeait au-delà de mes espoirs. Je quittai l'île et je commençai à voyager.

Sans doute la fin de sa confession était-elle à Gilda particulièrement pénible, car, à partir de cet instant, sa parole se fit moins assurée, moins nette. On pouvait deviner ce que chacun des mots prononcés lui coûtait.

— Alors, Patrice, poursuivit-elle, alors commença à travers le monde la plus étrange poursuite que vous puissiez imaginer. Tant que j'étais restée à la Martinique, José avait essayé de me revoir, de me parler, de me reprendre. Lointaine, il chercha à me rejoindre. Ce n'était pas facile, mais il sut découvrir certains de nos itinéraires, certaines de nos escales. Plusieurs fois je le retrouvai sur mon chemin ; et cette sorte de chasse, jointe à celle que je subissais de la part d'aventuriers, empoisonnait ma vie.

« Et puis, Patrice, et puis — car je vous dois toute la vérité — j'avais peur ! Oui, j'avais peur de me laisser duper, abuser, fléchir ; peur de croire en cet homme qui avait été le rêve de ma jeunesse ; peur de l'aimer toujours en le méprisant, et de succomber.

Gilda s'arrêta, haletante, avant d'achever :

— C'était affreux, cela ; vous ne pouvez pas savoir. Connaître la duplicité d'un être, le voir avec des yeux déçus, et peut-être l'aimer encore, l'aimer sans noblesse, sans estime, sans respect !

— Continuez ! ordonna Gramont, la voix dure.

"PORTE OUVERTE" de retour sur les écrans de TV

« PORTE OUVERTE », la populaire émission animée par la fantaisie de Jacques Normand, a repris sa place sur le réseau français de la télévision canadienne depuis le 10 octobre dernier. C'est la General Motors of Canada qui commande cette émission, qui en est à sa deuxième saison. Tous les lundis, de 9 h. à 9 h. 30 du soir.

Certaines innovations ont été apportées à l'émission dont la plus intéressante pour les fidèles de la télévision sera sans doute la présence chaque semaine d'artistes invités de calibre international. On prévoit aussi l'engagement d'artistes canadiens qui viendront à l'occasion s'ajouter à l'équipe régulière.

Le réseau sur lequel « Porte Ouverte » sera vue cette année comprend les postes suivants : CBFT, Montréal ; CBOFT, Ottawa ; CFCM-TV, Québec, et CJBR-TV, Rimouski. Jonquière et Sherbrooke offriront probablement aussi ce programme de variétés à leurs auditeurs aussitôt qu'ils seront sur les ondes.

L'animateur de ce programme est de nouveau Jacques Normand, dont la verve fait depuis longtemps le succès de plusieurs émissions de radio et de télévision. Son sens de l'humour, ses blagues mordantes qui vont même jusqu'à la caricature, en ont fait le mieux connu et le plus populaire des animateurs au Canada français.

Jacques Normand est de nouveau entouré de son équipe où l'on retrouve Gilles Pellerin dans d'ineffables monologues ; Ludmilla Chiriaeff, chorégraphe et maître de ballet ; Michel Brouillette pour les arrangements musicaux et la direction de l'orchestre ; Colette Bonheur, diseuse, dans des chansons pleines de fraîcheur et de charme. L'émission est réalisée et mise en ondes par Roger Barbeau.

Elle le regarda, avec une sorte d'égarment.

— Continuer ? Mais vous savez tout, maintenant. Ah ! vous exigez... Eh bien !...

« Enfin, la *Désirade* mouilla à Cannes. Je retrouvai, installé au Martinez, un ami d'autrefois, Georges Mériel. Il me parla de vous. D'autres voix, par le plus grand des hasards, me portèrent votre nom, vos louanges. Et je sus aussi que, pour construire cette clinique, le but de votre vie, vous vous étiez, malgré de gros apports, endetté.

« J'étais à ce moment dans le plus grand désarroi. Certes, je n'avais pas, depuis plusieurs mois, revu José (j'ai eu depuis qu'il était retenu dans l'île par la maladie), mais sa pensée ne me quittait pas. Et une véritable panique me saisissait à la pensée que je pourrais, malgré tout mon orgueil, tomber dans ses bras. C'est alors, Patrice, que l'idée folle me vint. Je songai qu'une seule chose me garderait de capituler, de céder à ses supplications, d'être jamais sa femme, c'est de devenir celle d'un autre. Et je me jetai vers cet autre, vers vous, Patrice, comme, dans un péril mortel, on se jette vers le salut, avec désespoir !

Gilda fit encore une pause. Puis, la belle voix grave, si brisée, si frémissante, qu'on la reconnaissait à peine, acheva :

— Rien de ce que je vous avais dit alors ne fut un mensonge. Seulement...

— Seulement, interrompit-il, la véritable raison qui vous faisait agir, vous me l'avez tue.

— Vous n'auriez pas consenti.

— Et pourquoi donc ? Pourquoi n'aurais-je pas été assez lâche, pour accepter cela : de l'argent contre mon nom donné à une femme qui aimait un autre homme !

L'impitoyable ironie de son accent avait sombré dans les derniers mots. Et soudain, il emprisonna son front dans ses mains.

— Et c'est moi que vous avez choisi ! Justement moi ! gémit-il douloureusement.

— Oui, vous ! vous, parce qu'il m'eût tout de même été impossible de lier ma vie à celle d'un aventurier. Vous ! parce que je connaissais déjà la noblesse de votre caractère, l'élévation de votre âme, l'ardeur généreuse de votre labeur quotidien, et, par là, l'emploi utile et fécond qui serait fait de ma fortune. Vous, sans doute aussi, parce que je sentais alors inconsciemment que je pourrais vous... estimer, Patrice, vous...

Il n'avait pas écouté. Ses mains couvraient toujours son visage. Avant qu'elle eût achevé sa phrase, il les laissa retomber.

— Allons, murmura-t-il, est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?

Gilda hésita. Mais bientôt, d'un geste découragé, la jeune femme inclina la tête :

— Oui. Et je n'aurais pu vous quitter sans l'avoir fait.

Il eut un sourire amer.

— Votre conscience est en paix, n'est-ce pas ? Tant mieux. Vous poursuivrez donc votre route, l'esprit libre et le cœur léger. Tout le monde ne peut en dire autant.

Il s'éloigna d'elle, et Gilda devina qu'il se retirait. Ainsi, tout était dit, et cette confession dont elle attendait follement, elle ne savait quoi n'avait fait qu'élargir le fossé creusé entre eux. Désormais, elle en était sûre, Gramont s'arrangerait pour que nulle occasion de se trouver seuls ne se présentât plus.

La main sur la poignée de la porte, il se retourna. Son visage était sombre, et, sous la contraction des sourcils, les rides du front s'accusaient profondément.

— Bonsoir, Gilda. Sans doute de-

vrais-je vous remercier pour votre franchise. Excusez-moi si je ne le fais pas, mais cela me serait momentanément impossible.

Puis il sortit, et la jeune femme entendit ses pas s'étouffer dans le silence de la maison endormie. Tout au bout du couloir, la porte de la chambre du docteur s'ouvrit et se referma.

X

Le dernier jour que Gilda dû passer à Cannes et dans la maison de son mari était venu. Le lendemain, vendredi dix-huit décembre, à midi, la Désirade leverait l'ancre. Tous les préparatifs de départ terminés, la jeune femme n'avait plus maintenant qu'à attendre l'heure de quitter sa chambre, dépouillée de tous ses objets personnels, le salon où la corbeille à ouvrage restait vide, le jardin, dont les agaves bleus se dressaient vers un ciel gris.

Car il pleuvait; une pluie lente et monotone, inhabituelle au pays et qui opprimait l'âme de sa tristesse.

Le repas de midi parut interminable à Gilda. Gramont n'avait pu se dispenser d'y assister, et la jeune femme se demandait si elle n'aurait pas préféré que le docteur passât ces ultimes moments à la clinique, plutôt que de montrer cette parfaite indifférence, ce visage impassible et froid.

Ainsi qu'elle s'y attendait, Patrice avait fait en sorte que jamais, depuis leur dernière conversation, ils ne se trouvent seuls. Et Inès avait pu, tout à loisir, garder sa place au salon sans que le docteur renouvelle la prière, ou plutôt l'ordre donné à la demoiselle de compagnie un certain soir.

Il arrivait pourtant que celle-ci quittât son amie, passât de longs moments en ville. Mais c'était — par hasard — pendant les heures où Patrice, absorbé par ses opérations, ne risquait pas de rentrer chez lui. Gilda, en effet, avait laissé à Mlle Arnaud tout le soin d'organiser leur départ. Elle-même, dans la semaine écoulée, ne s'était rendue qu'une fois sur la Désirade. Elle ne comptait plus franchir la petite passerelle que le lendemain, et ce serait alors pour ne pas revenir sur ses pas.

Inès, elle, irait encore dans l'après-midi de ce même jour s'assurer que tout était en ordre. Et Gilda lui savait un gré infini de s'être dépensée avec une telle insouciance de sa propre fatigue, pour rendre ce court espace de temps suffisant à l'organisation du voyage.

Quelques instants après le départ de Patrice, Inès, une fois encore, quitta donc Gilda pour se rendre au port.

— Puis-je prendre la Chrysler?... Vous ne comptez pas sortir? interrogea-t-elle.

— Non, répondit la jeune femme, je ne bougerai pas.

Et comme la voiture, dont elle n'avait plus que faire, était vendue depuis plusieurs jours à un garagiste, qui devait en prendre possession au moment de leur départ, elle ajouta:

— N'est-ce pas ce soir qu'on vient chercher l'auto?

— Non, demain seulement, de bonne heure.

— Bien, tu peux donc en profiter encore.

Elle resta debout, devant la porte-fenêtre du salon, pour voir passer Inès au volant, et répondit au geste affectueux de la main gantée passant au-dessus de la vitre.

Il avait cessé de pleuvoir, mais le jardin transi, aux arbres saturés d'eau, était morne. Les hauts cyprès semblaient de noirs piquets, destinés à soutenir le dais sombre du ciel; des flaques boueuses noyaient le gravier des allées.

Gilda avait laissé retomber le rideau

et demeurait pourtant immobile, les yeux à terre, lorsque Madiana la rejoignit. La Martiniquaise tenait à la main une enveloppe à l'adresse de Mme Gramont et, sur une question étonnée de celle-ci, elle expliqua que cette lettre venait d'être apportée par un chasseur du Martinez.

La jeune femme décacheta l'enveloppe et lut un billet assez long, dans lequel Clarisse Mériel lui annonçait son arrivée et celle de son mari à Cannes, où tous deux comptaient passer les fêtes de fin d'année. Elle s'excusait d'employer ce moyen de communication pour demander à Gilda la permission de venir la voir, au lieu de recourir au téléphone. Mais, disait-elle, on m'assure ne pouvoir me donner votre numéro.

C'était vrai. Le branchement d'une ligne spéciale allant de la maison à la clinique nécessitait certains travaux auxquels des ouvriers s'occupaient depuis la veille.

Après une brève hésitation, Gilda se fit apporter de quoi écrire et traça rapidement la réponse qu'attendait le commissionnaire. Après quoi elle monta rapidement à sa chambre, revêtit un manteau de fourrure préparé pour le lendemain, prit son sac à main, ses gants, et quitta la maison pour le garage où elle mit en marche l'auto du docteur. Ainsi, parfois, les actes les plus simples de notre vie, les gestes les plus insignifiants, les décisions les plus banales, mettent-elles en marche le mystérieux mécanisme du destin, avec ses réactions imprévisibles et bouleversantes.

Gilda atteignit rapidement le grand hôtel où, avertis de sa venue, les Mériel l'attendaient. Bien qu'elle n'en convint pas avec elle-même, la jeune femme avait saisi le prétexte de cette visite pour ne point subir, livrée à son cœur, la fuite des heures avec tout ce qu'elle comportait de déchirant. Et ce fut seulement à l'instant où elle pénétrait dans le petit salon clair d'un appartement particulier, que Gilda se demanda comment elle expliquerait son prochain départ pour la Martinique à ses amis.

Elle le fit, cependant, et de la façon la plus satisfaisante du monde. De sorte que Georges Mériel lui-même ne trouva point étrange qu'après quatre mois de mariage, la jeune femme songeât à jeter le regard du maître sur ses plantations.

— Le docteur, naturellement, ne peut vous accompagner? interrogea-t-il. Hélas! cela ne m'étonne point. Il se donne avec un tel cœur à ses malades! Mais croyez-vous que, de temps à autre, quelques semaines de repos ne lui soient pas nécessaires? Ah! ces hommes de devoir et de silence!... Je compte lui dire ce que j'en pense, lorsque nous le verrons, après votre départ.

Il plaisantait, heureux et flatté que Gilda, apprenant sa présence et celle de Mme Mériel à Cannes, n'eût point consenti à différer sa visite et surtout à quitter la France sans les avoir revus.

La jeune femme était assise dans un fauteuil de cuir, auprès d'une large fenêtre, en face de ses hôtes. Les bords du manteau de fourrure, écartés, livraient sa silhouette plus svelte, et le jour qui frappait directement son visage en accusait la pâleur.

— C'est un fatigant voyage que vous allez accomplir, malgré tout le confort de votre bateau, dit Mériel. Ne le redoutez-vous pas?

— Non, sourit Gilda, j'ai l'habitude. Et puis, il faut bien que je m'occupe de temps à autre de mes intérêts.

— Certainement, et ceux-ci sont assez importants pour valoir le voyage. Entre nous, Gilda, pourquoi songer à augmenter encore vos domaines et vos

Page 1
Form 5554
Rev. 5-55

Read the instructions
on page 2 of this form.

STATEMENT REQUIRED BY THE ACT OF AUGUST 24, 1912, AS AMENDED BY THE ACTS OF MARCH 3, 1933, AND JULY 2, 1946 (Title 39, United States Code, Section 233) SHOWING THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, AND CIRCULATION OF

at **Le Samedi** published **weekly**
(Insert exact title of publication) (State exact frequency of issue)
at **St. Albans, Vt.** for **weekly shipments** 19**55**
(Name of post office and State where publication has second-class entry)

1. The names and addresses of the publisher, editor, managing editor, and business managers are:

Publisher	Poirier Bessette & Cie Limitée	Address	Montreal, Que.
Editor	Jean Chauvin		
Managing editor	O. Riendeau		
Business manager			

2. The owner is: (If owned by a corporation, its name and address must be stated and also immediately thereunder the names and addresses of stockholders owning or holding 1 percent or more of total amount of stock. If not owned by a corporation, the names and addresses of the individual owners must be given. If owned by a partnership or other unincorporated firm, its name and address, as well as that of each individual member, must be given.)

Name	Address
Poirier Bessette & Cie Limitée	100% of total shares

3. The known bondholders, mortgagees, and other security holders owning or holding 1 percent or more of total amount of bonds, mortgages, or other securities are: (If there are none, so state.)

Name	Address
None	

4. Paragraphs 2 and 3 include, in cases where the stockholder or security holder appears upon the books of the company as trustee or in any other fiduciary relation, the name of the person or corporation for whom such trustee is acting; also the statements in the two paragraphs show the affiant's full knowledge and belief as to the circumstances and conditions under which stockholders and security holders who do not appear upon the books of the company as trustees, hold stock and securities in a capacity other than that of a bona fide owner.

5. The average number of copies of each issue of this publication sold or distributed, through the mails or otherwise, to paid subscribers during the 12 months preceding the date shown above was: (This information is required from daily, weekly, semiweekly, and triweekly newspapers only.) **77,340 copies**

Sworn to and subscribed before me this

26th day of **September**, 19**55**



16-18720-5

O. Riendeau
business manager.
Alfred Berube A.P.A.
(My commission is for life)



Vous vous sentirez MIEUX! VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:
Les jours de bureau sont:
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

soucis ? Etes-vous possédée par le même démon qu'Edouard Heybrand, qui eût acheté la Martinique tout entière pour peu qu'on la lui ait offerte ?

Elle le regarda sans comprendre. Il se mit à rire.

— Je suis indiscret, sans doute. Excusez-moi.

— Pas du tout. Dites-moi seulement ce que j'achète en ce moment ? Je vous affirme que je ne le sais pas moi-même.

— Le secret, en effet, est bien gardé. Cependant l'agent que je possède là-bas, venu à Paris le mois dernier, disait que le nom de Mlle Arnaud était prononcé comme celui de l'acquéreur des terrains dont M. Montresca cherche à... se séparer. Comme je suppose que ce nom de Mlle Arnaud en cache un autre, mon esprit a, tout naturellement, battu la campagne, et vous voyez le résultat.

Pendant que Mériel parlait, Gilda avait conservé son air étonné. Lorsqu'il se tut, elle dit seulement :

— Eh bien ! soyez en paix, mon ami. Ces plantations-là ne me donneront jamais grand souci ! Rien de ce qu'on vous a dit n'est exact, du moins en ce qui concerne Inès et moi.

L'importateur inclina poliment la tête comme pour assurer sa visiteuse de tout son crédit, et il ne fut plus question entre eux que du prochain retour de Gilda.

Du reste, celle-ci se leva bientôt. Et, aux regrets que ses amis exprimaient d'une aussi brève visite, elle opposa l'obligation de faire ses derniers préparatifs. Quelques minutes plus tard, reconduite par Mériel, la jeune femme montait en voiture et revenait vers la maison du docteur.

Elle hésita à passer par le port, et, au dernier moment, y renonça. Inès avait dû rester longtemps sur la *Désirade*, et prendre les dernières dispositions nécessaires. Sa propre visite n'avait aucune utilité.

Cette évocation de son amie lui causa un certain trouble. Les paroles de Mériel lui revenaient en mémoire. Mais Gilda haussa légèrement les épaules. Stupides rumeurs sans fondements que celles-là ! Que José vendit ses derniers biens pour payer ses dettes les plus criardes, et couvrir les frais du procès qu'il allait lui intenter, cela était possible. Mais qu'Inès songeât à acquérir des terrains sans même lui en référer, à elle, Gilda ? Non, la jeune femme ne pouvait le croire.

Elle se blâma d'attacher une telle importance aux propos tenus quelques instants auparavant, et donna toute son attention à la conduite de la voiture. Bien lui en prit... A un carrefour, soudain, une longue auto déboucha, lui coupa la route, et elle eut juste le temps de se jeter de côté pour lui laisser le passage. Tout en faisant cette volontaire embardée, Gilda poussa une exclamation. Ce cabriolet blanc, à capote bleue, qui avait failli l'accrocher, c'était la Chrysler, « sa Chrysler » ! Inès la conduisait, et, près d'elle, se trouvait un homme : José.

Les jeunes gens l'avaient-ils reconnue ? La collision évitée de justesse, les véhicules s'étaient pourtant frôlés, et, même dans la rapidité des mouvements accomplis, l'un ou l'autre des occupants du cabriolet avait dû jeter les yeux sur Gilda. Ils allaient sans doute s'arrêter. Mais l'espoir de la jeune femme fut vain. La Chrysler s'éloignait, et déjà tournait le coin de la rue.

Impulsivement, avant qu'elle eût disparu, Gilda se lança à sa suite. Et ainsi, dans les rues de Cannes, sans s'occuper de savoir si elle tournait sur place, allait dans un sens opposé à celui qu'elle eût voulu suivre, ou revenait sur le chemin déjà parcouru, la jeune femme n'eut plus qu'un but :

rejoindre la voiture, et, d'abord, ne point la perdre de vue.

Quelque temps encore elle crut s'être trompée en se croyant reconnue. Non, Inès n'avait prêté aucune attention à l'auto du docteur, semblable à beaucoup d'autres, et pas davantage à sa conductrice. Mais elle n'allait pas tarder à apercevoir celle-ci dans son rétroviseur, et aussi à prendre conscience de la poursuite dont elle était l'objet. Alors elle s'arrêterait.

Mais ces illusions de Gilda durèrent peu. La Chrysler, maintenant, quittait la ville. Elle prenait la première route qui s'ouvrait devant elle, la grande route de Grasse, et filait comme une flèche. Sans hésitation, la jeune femme la suivit. Ainsi donc, Inès, cela était certain, cherchait à la distancer. Pourquoi, grand Dieu, puisque sa tactique même prouvait qu'elle se savait reconnue ?

Penchée sur le volant, toutes les forces de son esprit et de son corps tendues vers un même but : laisser prendre au cabriolet le moins d'avance possible, Gilda, cependant, réfléchissait. Inès était accompagnée de José, ou plutôt Montresca se trouvait assis à son côté, dans la voiture même de Gilda, alors que la jeune fille avait assuré à son amie ne jamais rencontrer le colon. Était-ce la contrariété de se voir prise en faute, qui avait poussé Mlle Arnaud à une immédiate et stupide réaction de fuite ? Et espérait-elle, dans la seconde même où elle prenait cette décision, ne pas avoir été remarquée ?

Cet espoir était puéril, et ne pouvait subsister bien longtemps. Que le temps matériel ait manqué à la jeune femme pour identifier la conductrice et son compagnon, cela, à la rigueur, pouvait sembler vraisemblable, tout s'était déroulé si rapidement ! Mais que Gilda n'eût point reconnu sa propre voiture, cette longue Chrysler blanche et bleue, spécialement carrossée pour elle, et dont il n'existait point le semblable sur toute la côte, on ne pouvait absolument pas le croire. Alors ?...

Alors — Gilda dont l'esprit demeurait d'une lucidité parfaite crut soudain avoir pénétré les intentions d'Inès — Mlle Arnaud, certaine que son amie n'avait pas remarqué la présence de José, voulait probablement prendre assez d'avance pour s'arrêter, et, dans un endroit dérobé, faire descendre le jeune homme. Ensuite, elle continuerait sa route, se laisserait rejoindre, et, calme et souriante, persuaderait Gilda qu'il s'agissait d'un jeu.

La jeune femme serra les dents. Elle rejoindrait Inès et José avant qu'ils eussent la possibilité de se séparer, et exigerait une explication.

A quoi tient le destin ! Si, quelques instants plus tôt, Mériel n'avait pas rapproché les noms de Montresca et de Mlle Arnaud, Gilda, rencontrant les jeunes gens, fût sans doute passée outre. En tout cas, elle n'eût pas ressenti cet impérieux désir de les tenir sous son regard, de les confronter, de savoir s'ils étaient complices.

La ville de Grasse apparut. Inès poursuivait-elle droit devant elle ? Non. La jeune fille avait dû comprendre qu'un chemin plus tortueux, plus difficile, lui assurerait, grâce aux reprises immédiates de son moteur, une incontestable supériorité. Elle s'engagea sur la route du Pont-du-Loup, puis sur celle de Vence. Cette fois, une poursuite vraiment folle commençait.

Inès, d'ailleurs, avait fait un mauvais calcul en escomptant un grand avantage. Certes, la Chrysler était une voiture autrement puissante que la « traction avant » du docteur. Mais son encombrement lui rendait certaines manœuvres difficiles. Lorsque, devant elle, se trouvait un véhicule : auto

moins rapide, char à boeufs, autocar, il lui fallait klaxonner longuement pour se faire livrer un suffisant passage. Et elle perdait ainsi quelques secondes, alors que Gilda, arrivant immédiatement après, doublait sans peine le véhicule déjà rangé.

Ainsi, les deux voitures marchaient à tombeau ouvert. Parfois une embardée, sur la route que la pluie récente rendait glissante, les jetait l'une ou l'autre de côté. Mais toujours l'habileté des conductrices redressait, et l'étrange chasse continuait.

Gilda, pourtant, perdait du terrain. Plus fréquemment les brusques tourments de la route lui dérobaient le bolide blanc, qui, là-bas, continuait à mener son train d'enfer. Les mains crispées au volant, les tempes battantes, la jeune femme s'efforçait, non point d'aller plus vite, c'eût été impossible, mais de maintenir son allure. Pourvu qu'il lui reste assez d'essence... Un regard au compteur la rassura. Puis, plusieurs virages lui firent perdre la Chrysler de vue. Elle mordit avec violence ses lèvres. Les fugitifs allaient-ils mettre à profit ces quelques secondes pour se séparer ? Et, dès lors, comment convaincre Inès, une fois rejointe, de mensonge ? Avec quelles preuves lui affirmer que José se trouvait un instant plus tôt à son côté ?

Cette pensée fouetta la résolution de la jeune femme. Elle se savait, des deux, la meilleure conductrice. Pourquoi ne pas compter sur son habileté pour gagner la partie !

Une ligne droite lui permit d'apercevoir de nouveau le cabriolet. Il était arrêté derrière un autocar en train de prendre des clients sur le bord de la route, tandis qu'un groupe de cyclistes, venant en sens inverse, le contraignait à attendre qu'ils eussent, sans hâte, défilé.

En quelques secondes Gilda fut auprès de la Chrysler, si près que l'extrémité de son capot touchait presque l'arrière de l'autre voiture. Elle avançait encore, essaya de venir se ranger contre la portière et d'apercevoir les jeunes gens, presque sûre, maintenant, de les « tenir ». Mais l'autobus, ayant fermé ses portières, repartait. Inès n'attendait pas. Follement imprudente, elle le doublait sans aucune visibilité. Puis le cabriolet bondit, et reprit aussitôt son avance, tandis que la jeune femme, de nouveau, s'élançait dans son sillage. Le jour baissait. La campagne, cultures, oliviers, avec, parfois, quelque beau cyprès dressé, perdait peu à peu sa couleur, pâlissait. Bientôt elle sombrerait dans la nuit. Pourtant, l'heure n'était pas encore venue d'allumer les phares. D'ici un moment, pensa Gilda, il faudra bien...

Il faudrait qu'elle « les » eût rejoint ! Mais cela serait-il possible ? La jeune femme commençait à en douter. Pour l'instant, en tout cas, « ils » la distançaient.

La route montait, toute en lacets. La Chrysler, lourde et longue, virait plus difficilement, mais ce désavantage était toujours compensé par la supériorité de sa puissance. Puis ce fut encore une ligne droite, dans laquelle, à trois cents mètres l'une de l'autre, les autos, leur moteur poussé et grondant, dévorèrent l'espace. Un tournant ! En l'abordant, le klaxon du cabriolet hurla. Trop tard, sans doute. Gilda ne vit point, car déjà Inès et José se trouvaient de l'autre côté, elle entendit... Elle entendit un choc sourd, précédant un bruit d'écrasement qui lui sembla long, interminable. Enfin, ce fut le silence.

Accrochée à ses freins, la jeune femme s'arrêta net, dans le virage même. Mais elle demeura plusieurs secondes incapable de faire tout autre mouvement, tant l'effroi la paralysait.

Devant elle une charette de paysan,

entraînée par un cheval, tenait le milieu de la route ; et ses occupants, deux hommes, étaient tellement épouvantés qu'ils restaient sans bouger, pétrifiés. Un peu plus loin, contre le tronc d'un platane, la Chrysler gisait, renversée, écrasée. L'empreinte des roues, profondément gravée sur la route, racontait avec éloquence l'accident. La voiture, lancée à fond de train, s'était trouvée, dans le virage, face à l'obstacle, cette lente charrette ; et, pour l'éviter, Inès avait donné un si brutal coup de volant, qu'elle n'avait pu redresser le véhicule.

Gilda se rangea au bord du talus. Puis elle sauta à terre et s'élança vers les débris de l'auto. D'abord elle ne vit point Inès. Mais bientôt elle aperçut une forme gisant dans le fossé, en contre-bas. Sous la violence du choc, la jeune fille avait été projetée, et peut-être, grâce à cela, s'en tirerait-elle sans trop de mal. Quant à José, à demi renversé sur les coussins, livide, une blessure grande ouverte au milieu du front, rien n'indiquait qu'il vécût.

Gilda, se retournant, appela les paysans qui semblaient ne pas encore réaliser l'accident. Maîtresse d'elle-même, calme et lucide, elle leur donna des ordres. José, d'abord, fut avec peine amené à l'extérieur, avant d'être emporté jusqu'à l'auto du docteur et couché sur la banquette. Puis ce fut le tour d'Inès. Celle-ci, tandis que Gilda se penchait sur elle, reprit connaissance.

— Peux-tu bouger ? interrogea la jeune femme.

Réelle impossibilité ou simulation, Inès ne répondit pas et ses yeux se refermèrent. Alors Gilda ordonna aux paysans de la transporter aussi jusqu'à l'auto et de l'étendre à demi à la place libre à côté de celle qu'elle allait occuper elle-même.

Lorsque ce fut fait, sans adresser un mot de plus aux hommes, sans un regard pour sa belle voiture disloquée, elle s'assit au volant, fit tourner l'auto vers Cannes, et recommença, en sens inverse, le chemin si follement parcouru.

Il sembla tragiquement long à la jeune femme, ce chemin. Elle allait, pourtant, à la même allure qu'un instant plus tôt, mais avec une affreuse impression d'impuissance. Car ce n'était plus, désormais, de confondre Inès qu'il s'agissait, mais de sauver deux vies.

Deux ou trois fois, ralentissant un peu, elle se retourna. José, étendu sur la banquette arrière, perdait son sang en abondance. Peut-être n'arriverait-elle pas à temps...

La nuit, maintenant, tombait. Gilda dut allumer les phares qui jetèrent leur faisceau lumineux devant la voiture. Grasse dépassée, l'intense circulation, avec tout ce qu'elle comportait de gêne pour la conductrice, obligea celle-ci à redoubler d'attention.

Enfin, la jeune femme distingua les lumières de la clinique, et cette vue la reconforta. Le bâtiment se reconnaissait de loin à sa longue façade régulièrement percée d'ouvertures dont la clarté trouait l'ombre.

Quelques tours de roues encore, et elle rejoindrait Patrice, c'est-à-dire, pour ceux qu'elle conduisait sans une hésitation vers lui, le salut. Gilda poursuivit sa route, longea le mur du jardin exubérant, et, tournant à droite, emprunta la route provisoire qui traversait le terrain point encore tout à fait aplani. Puis elle stoppa, sauta de voiture et gravit rapidement le plan incliné qui conduisait à la porte d'entrée.

Lorsqu'elle pénétra dans la clinique, la brillante clarté répandue dans le hall lui fit un instant fermer les yeux. Mais très vite elle se reprit, avança.

— Le docteur Gramont est-il encore là ? interrogea-t-elle.

L'infirmière qu'elle venait d'arrêter, une toute jeune fille, répondit affirmativement :

— Voulez-vous le prévenir qu'on lui amène des blessés.

— Combien, madame ?

— Deux.

— Sont-ils déjà arrivés ?

— Oui, ils se trouvent dans ma voiture.

L'infirmière revint en arrière, appuya sur une sonnerie. Alors, avec une rapidité que Gilda ne soupçonnait pas, tout s'organisa pour un prompt secours. Et, un instant plus tard, la jeune femme vit passer, étendus sur des civières, Inès et José.

Tandis que les blessés étaient placés dans l'ascenseur qui desservait les étages, et dirigés vers les salles d'examen, Gilda interrogea :

— Puis-je monter aussi ?

On lui en donna la permission. Alors elle gravit l'escalier. Et, comme elle marchait dans le couloir du premier étage, soudain, l'une des portes qui jalonnaient ce couloir s'ouvrit, et, sur le seuil, Patrice parut.

Il s'immobilisa, stupéfait. Puis son regard parcourut la jeune femme avec effroi, s'arrêtant au visage pâle, à la robe froissée, sur laquelle du sang avait coulé. Gilda n'avait pas de manteau, le sien ayant servi d'oreiller à Inès dans la voiture, et son aspect n'en était que plus étrange.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, que vous est-il arrivé ?

Elle trouva la force de sourire.

— A moi, rien. Mais Inès et José ont eu un accident. On vous les apporte.

Et elle ajouta d'une voix soudain défaillante :

— Il faut les sauver.

Sans répondre, il s'effaça et dit :

— Entrez ici.

C'était le petit bureau proche de la salle d'opération. Le docteur y laissa sa femme seule et s'éloigna.

A l'étage, l'alerte était donnée. Grâce à l'insonorisation, on n'entendait pas. On devinait, pourtant, des préparatifs, cette sorte d'activité qui précède les interventions, et rassemble autour du patient tout ce dont la science humaine dispose pour sauver les vies.

Gilda attendit ainsi, debout, et les yeux à terre, un temps qui lui sembla interminable. Puis quelqu'un pénétra dans la pièce. C'était Monique Dorger. La jeune femme redressa le front.

— Sont-ils en danger ? interrogea-t-elle.

— Pas Mlle Arnaud, madame. Je venais justement vous rassurer à son sujet. Le docteur n'a rien relevé chez elle que des contusions sans gravité. Un peu commotionnée, peut-être... Mais elle a repris connaissance et va pouvoir d'elle-même venir vous rejoindre.

— Et M. Montresa ?

— Pour José, c'est plus grave, Gilda, répondit Gramont.

Le docteur s'avancait. Il avait déjà passé sa blouse blanche, dont il relevait les manches tout en parlant. Il donna quelques instructions à son infirmière, et, après son départ, se tourna de nouveau vers la jeune femme.

— Votre cousin souffre probablement de graves lésions internes. Il a, en tout cas, plusieurs côtes brisées et une fracture du crâne. Désirez-vous que ce soit le docteur Pascal qui pratique l'opération ?

Elle parut profondément étonnée.

— Pourquoi le docteur Pascal et pas vous ?

Un étrange sourire infléchit les lèvres de Patrice.

— Pourquoi, Gilda ? Parce que je hais cet homme, simplement.

Il parlait tranquillement, comme s'il

Après vingt ans de collaboration ininterrompue, Madame Rose Lacroix, ancienne directrice des Ecoles Ménagères Provinciales, se voit forcée, au grand regret de la direction et de toutes les lectrices du SAMEDI, de renoncer à sa rubrique culinaire. Avant son départ pour l'Europe, en septembre dernier, Mme Lacroix nous recommanda, pour occuper son poste, une de ses amies et collaboratrices, Mme Armelle Brault-Massicotte dont voici la biographie et la première chronique culinaire composée, comme celles de Mme Lacroix, d'un courrier et d'un choix de recettes :

Madame Armelle Brault-Massicotte est technicienne en sciences ménagères, diplômée de l'Ecole Ménagère Provinciale de Montréal. Elle a, de plus, fait un stage d'études à l'Ecole du Cordon Bleu, à New-York. Mme Brault-Massicotte a été professeur d'art culinaire et d'alimentation à l'Ecole Ménagère Provinciale, pendant neuf ans. Au cours de ces années, elle a donné des cours publics et des cours de perfectionnement aux professeurs et aux élèves finissantes des écoles ménagères de la Province.

A l'occasion d'une grande exposition avicole tenue à Montréal, le Gouvernement fédéral a eu recours aux talents et à la renommée de Mme Massicotte pour préparer un buffet à l'hôtel Mont-Royal. Des professeurs de communautés religieuses ont aussi bénéficié de son enseignement à l'occasion des cours d'été. Il y a quelque temps, une compagnie de produits laitiers a confié à Mme Massicotte la rédaction et la préparation d'un livre de recettes.

Mme Massicotte est maintenant à l'emploi d'une grande société canadienne de meuniers de la farine, pour des démonstrations d'art culinaire à travers la province.



Mes Recettes de Cuisine

par Mme BRAULT-MASSICOTTE

Nouvelle chroniqueuse du SAMEDI et de la REVUE POPULAIRE

CHOWDER AU BLE D'INDE

- 2 tranches de lard salé coupé en dés
- 1 petit oignon émincé finement
- 1 chopine de lait
- 2 tasses d'eau bouillante
- 4 tasses de pommes de terre coupées en dés
- 1 boîte de blé d'Inde en crème
- 2 c. à tb. de persil haché
- Sel et poivre

Chauffer une casserole et y faire fondre le lard salé ; ajouter les oignons et continuer la cuisson durant 10 minutes environ. Ajouter l'eau bouillante et les pommes de terre, cuire à feu doux durant 20 minutes ou jusqu'à ce que les légumes soient tendres. Ajouter le lait et le blé d'Inde, assaisonner et chauffer. Servir ce potage parsemé de persil.

FLETAN A LA MODE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

- 1½ livre de flétan en tranches
- 1 boîte de tomates de 20 onces
- ¼ de tasse d'huile
- 2 c. à tb. de sauce Worcestershire
- 1 gousse d'ail
- ½ tasse d'oignons émincés
- 1 c. à thé de sucre
- 1 tasse de champignons tranchés
- ¼ de c. à thé de thym
- 2 c. à tb. de farine
- 1 boîte de fèves de Lima
- Sel et poivre

Chauffer l'huile, y faire revenir durant 5 minutes l'ail, l'oignon et les champignons. Ajouter la farine et bien mélanger.

Mouiller le tout avec le mélange des autres ingrédients. Assaisonner. Amener au point d'ébullition.

Ajouter les fèves de Lima et cuire durant 5 minutes. Verser cette sauce sur les tranches de flétan dans un plat allant au four. Couvrir. Cuire à 400° F. durant 30 minutes environ.

POMMES DE TERRE SOUFFLEES

Peler de grosses pommes de terre et les couper en tranches de ½ pouce d'épaisseur.

Déposer ces tranches sur le treillis du four. Cuire à 400° F. jusqu'à ce que bien doré et bien gonflé.

SALADE D'AUTOMNE

- 2 tasses de pommes non pelées
- Melons en cubes
- 1 tasse de céleri coupé finement
- Laitue
- 1 tasse de carotte râpée
- Vinaigrette

Mêler tous les ingrédients. Renverser sur de belles coques de laitue. Garnir avec les cubes de melon. Servir avec la vinaigrette.

Vinaigrette

- ½ tasse d'huile à salade
- ¼ de c. à thé de poivre
- ¼ de tasse de vinaigre
- 1 c. à thé de sel

Bien mêler, agiter avant d'utiliser.

POUDING A L'ERABLE

- 1½ tasse de farine tout usage
- ⅓ de tasse de cassonade
- ½ c. à thé de sel
- 1 oeuf
- 3 c. à thé de poudre à pâte
- ¼ de tasse de lait
- ½ tasse de noix de Grenoble hachées
- ½ tasse de sirop d'érable
- ¼ de tasse de graisse

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sel et la poudre à pâte.

Crémer la graisse avec la cassonade. Ajouter l'oeuf bien battu. Incorporer la farine en alternant avec le lait et le sirop. Ajouter les noix enfarinées. Verser la pâte dans un moule graissé et cuire à la vapeur durant 1½ heure environ.

Démouler et servir avec la sauce suivante :

Sauce

- ½ tasse de cassonade
- ½ tasse d'eau
- 2 c. à thé d'amidon de maïs
- 2 c. à tb. de beurre
- 1 tasse de sirop d'érable

Dans une casserole, mélanger les ingrédients secs. Mouiller avec le mélange sirop et eau. Cuire jusqu'à épaississement en brassant continuellement.

Retirer la casserole du feu et ajouter le beurre.

eût exprimé une vérité banale et indiscutable.

Elle releva la tête, regarda son mari. Il offrait ce visage sérieux et grave, cette attitude résolue, qu'elle avait, autrefois, cru immuables, mais dont elle savait, depuis peu, qu'ils pouvaient aussi exprimer la violence.

— Ce n'est pas ce qui importe maintenant, Patrice, dit-elle.

Elle le regardait avec une sorte de fixité, et, dans ce regard, il croyait lire quelque chose des sentiments qui l'avaient agité lui-même, devant le corps immobile de Montresa. Néanmoins, il murmura d'une voix dure :

— Ce qui importe, c'est de le sauver, n'est-ce pas ?

— Oui. Et je sais que vous tenterez l'impossible.

— Vous avez raison. Cependant, je devais vous prévenir, afin que vous choisissiez, en toute connaissance de cause, les mains auxquelles vous confiez son sort.

— J'ai choisi, Patrice.

— Bien.

Il allait s'éloigner. Quelques coups furent frappés, et, de nouveau, l'infirmière passa la porte.

— Docteur, les piqûres sont faites. Le blessé a repris connaissance.

— Ah ! je viens.

Puis, se tournant vers sa femme :

— Voulez-vous venir aussi ?

Elle hésita avant de s'avancer derrière Gramont et la jeune fille, qui, sans attendre sa réponse, traversaient la pièce contiguë au bureau et s'arrêtaient dans l'antichambre de la salle d'opération.

Sur un chariot roulant, José était étendu. Une couverture dissimulait son corps, ne laissant voir que le visage, un visage exsangue, couleur de cendre, sous les épaisseurs de gaze dont on avait déjà enveloppé son front. Lorsque Patrice s'approcha, il le reconnut, et ses lèvres, péniblement, remuèrent.

— Docteur, je veux vivre...

Toute la bonté, toute l'ardeur qui animaient Gramont devant ses malades, avaient, d'un seul coup, repris possession du jeune homme. Il posa doucement sa main sur l'épaule du blessé.

— Votre vie n'est pas en péril, Montresa, soyez tranquille.

Ces paroles, simples et rassurantes, José les guettait avec angoisse. Mais elles ne durèrent pas calmer ses appréhensions. Peut-être même, dans son esprit vacillant, une sorte d'effroi demeurerait : celui de se voir à la merci de l'homme qu'il se proposait de ruiner. Il murmura encore d'une voix hachée, faible, mais parfaitement intelligible :

— Toute la fortune de Gilda, docteur, contre ma vie. Oui, toute sa fortune, puisque je vais vous dire...

Il se tut, respira péniblement, et, durant quelques secondes, ce souffle inégal troubla seul le silence. Par la porte de la salle d'opération, entrouverte, on apercevait une infirmière vêtue de blanc et gantée de caoutchouc, qui disposait les instruments sur la grande table et sur les plateaux stérilisés, à portée de la main. Mais elle accomplissait tous ces gestes avec précision et ne faisait aucun bruit.

— Je n'ai droit à rien, reprit José. Il faut que vous, le mari de Gilda, vous le sachiez. Le deuxième testament est... est un faux. Il fut bien rédigé par Edouard Heybrand... mais non pas signé par lui.

« C'est un faux, répéta-t-il. Jamais je ne le ferai valoir. Sauvez-moi. Je disparaîtrai... »

Il se tut, épuisé, et Gramont se tourna vers Gilda. Elle était là, à quelques pas, très pâle. Elle avait entendu. Et ceux qui entouraient le blessé, Monique Dorger, le docteur Pascal, avaient

entendu aussi. Gramont s'inclina vers la forme immobile sous la couverture.

— Votre révélation a eu des témoins, Montresa, dit-il. La maintenez-vous ?

— Oui, murmura le jeune homme faiblement, mais avec assurance. Oui... sur le salut de mon âme, je jure que je dis vrai.

Il se tut et sembla perdre de nouveau connaissance. Alors, Patrice se redressa. Ses traits avaient pris une expression nouvelle. Il paraissait un autre homme, un homme pour lequel rien n'existait plus, désormais, que ce blessé qu'il fallait sauver. Il n'adressa pas un seul regard à Gilda. Se souvenait-il même en ce moment qu'elle existât ? Il se tourna vers l'infirmière :

— Tout est-il prêt, Monique ?

— Oui, docteur.

— Bien, allons-y.

Et comme si ces mots étaient des mots magiques, les portes de la salle d'opération s'ouvrirent toutes grandes pour laisser passer le chariot et se refermèrent sur lui.

XI

GILDA revint lentement sur ses pas. Elle hésita un moment, prête à quitter la clinique. Mais ne devait-elle pas attendre Inès et la ramener ? Elle regagna donc le petit bureau et s'assit dans l'un de ses fauteuils de cuir.

Elle se sentait soudain lasse et sans forces. On eût dit que tout ce qui, en elle, s'était tendu dans l'effort de la poursuite d'abord, dans la volonté de sauver Inès et José ensuite, fléchissait maintenant, se dénouait, la laissant brisée d'âme et de corps.

Elle eût voulu sonner, demander en quel lieu de la clinique était soignée Inès, et s'il lui était possible de la rejoindre. Mais elle n'en trouva pas le courage. L'aveu même de José, cette certitude de conserver sa fortune, ne la remplissait, momentanément, d'aucune joie, et pas davantage d'indigna-

tion pour l'odieuse manœuvre dont elle avait failli être la victime.

Et puis, tout de même, avec la fuite du temps, Gilda ressentit une sorte de bien-être. L'atmosphère de ce bureau, dans lequel Gramont passait de longs instants, était calme, bonne. On y respirait la force tranquille et sûre, la conscience, la passion du travail, et on ne savait quoi de supérieur qui pacifiait le cœur et l'esprit.

Patrice ! Quels pouvaient être, ici même, ses pensées, ses tristesses et ses joies, ses regrets, ses espoirs, ses désirs ? Évoquait-il parfois l'image de sa femme ? Et alors, qu'éprouvait-il : indifférence ou rancœur ? ou encore juste colère, depuis qu'il connaissait les raisons de la folle aventure dans laquelle elle l'avait entraîné ! Ah ! ces raisons, cette peur de succomber, cet amour ! était-il possible qu'ils eussent, un jour, existé ?

Gilda se leva brusquement, et se mit à marcher dans la chambre. En cet instant, où peut-être José cessait de vivre, ce n'était pas vers lui qu'allaient ses pensées, ses alarmes, toute la tendresse éperdue de son cœur, mais vers « l'autre » ; vers celui qui, d'un scalpel tranquille et sûr, essayait de sauver l'homme qu'il haïssait.

Dieu, qu'elle l'aimait ! qu'elle aimait son mari ! Et combien pâles et lointains lui semblaient les éons de son adolescence, à la lumière éblouissante de ce qu'elle connaissait maintenant, souffrances et joies. Pauvres joies, en vérité, joies bien rares, et que seule lui donnait la présence du docteur. Mais, par contre, de quelles lourdes peines, de quels chagrins secrets, de quels désespoirs ne payait-elle point ces brefs instants. Et n'allait-elle pas, du reste, les payer du renoncement total, puisque demain elle serait partie !

Dans un geste de détresse, Gilda serra son visage dans ses deux mains. Partir ! Pourquoi partir ? C'était surtout la crainte de perdre sa fortune,

qui l'avait poussée à cette résolution ; le désir de ne pas encombrer la vie de Patrice, puisqu'elle ne pouvait plus, en échange, rien lui donner.

— Lui dire que je l'aimais alors que la pauvreté me guettait était impossible, murmura-t-elle. Mais maintenant...

Maintenant ? C'était maintenant qu'elle devait se taire. Ne connaissait-elle point assez Gramont, son ombrageuse fierté, pour prévoir avec certitude qu'il la repousserait ?

Et pourtant, s'il l'écoutait, s'il la croyait, s'il essayait de l'aimer, comme tout serait simple et facile ! Avec quelle joie elle fixerait sa vie près de lui ! Sa maison de la Martinique, ses intérêts dans l'île, ses plantations, rien de tout cela ne nécessitait sa présence. Elle possédait un homme d'affaires honnête, et pourrait s'en remettre à lui pour les gérer. Désormais, elle serait, elle, l'errante, attachée à un rivage. Ah ! Dieu ! avec quelle joie elle se laisserait enchaîner !

La porte s'ouvrit, la toute jeune infirmière qui avait reçu Gilda à son arrivée s'immobilisa sur le seuil.

— Pardon, madame. Je ne savais pas que vous fussiez là.

Puis, se ravissant :

— Mais c'est préférable. Je venais ranger ici, sur l'ordre du docteur Gramont, les vêtements de votre blessé.

Elle portait dans ses bras, en effet, le costume de José, qu'elle déposa sur un siège avant de se retirer.

Gilda s'arracha péniblement à ses pensées.

— Est-ce terminé ? interrogea-t-elle.

— Pas encore, madame. Mais il ne faut pas vous en inquiéter. Il n'y a guère plus d'une demi-heure que les docteurs ont commencé, et ces fractures du crâne nécessitent parfois des interventions très longues, sans que cela signifie qu'elles soient d'une particulière gravité.

La jeune femme eut un geste vague. Encore une fois, elle venait d'évoquer le chirurgien, et non point l'opéré.

La porte refermée, elle allait reprendre sa fiévreuse promenade, quand la veste hâtivement posée par l'infirmière glissa. Gilda vint la relever, et, tandis qu'elle la saisissait, le portefeuille de José tomba à terre. Elle allait le replacer dans la poche d'où il s'était échappé. Mais, comme elle se penchait, son geste demeura inachevé. Le portefeuille s'était ouvert dans sa chute, et plusieurs feuillets s'éparpillaient sur le sol.

Un long instant la jeune femme demeura la main tendue, immobile. Sur les feuillets s'épandait une écriture qu'elle connaissait bien, celle d'Inès, et cette vue lui causait un trouble étrange.

Et soudain elle se mit à rire, soulagée. Durant sa maladie, Mlle Arnaud avait écrit au colon pour lui donner des nouvelles de Gilda, elle ne s'en était pas cachée. Il s'agissait de ces lettres, probablement.

Probablement... mais pas sûrement. Très vite, pour ne point céder à la tentation, Gilda se pencha, ramassa les papiers dispersés, les rassembla dans sa main avant de les glisser dans le portefeuille. Mais elle ne put en même temps empêcher ses yeux d'effleurer les lignes, ni certains mots de flamber, comme s'ils eussent été écrits en lettres de feu. C'en était assez pour emporter son indécision, sa répugnance, ses scrupules. Elle sut aussitôt que non seulement elle pouvait, mais devait se plonger dans l'infamie d'Inès.

D'une main tremblante, la jeune femme éleva jusqu'à son regard l'un des feuillets. Elle s'était rapprochée du bureau de Patrice sur lequel une haute lampe était allumée, et s'y appuyait,

QUE répondriez-vous ?

Q. — Combien une montre bat-elle de fois par jour ?

R. — 432,000 fois.

Q. — Combien de milles par jour la roue du balancier d'une montre parcourt-elle ?

R. — 3,600 milles.

Q. — Que signifie : être comme l'âne de Buridan ?

R. — Être incapable de se décider, comme cet âne qui, ayant également faim et soif, placé entre de l'eau et de l'avoine, se laissa mourir de faim et de soif.

Q. — Qu'est-ce que la baguette de Circé ?

R. — La magicienne Circé possédait une baguette qui lui permettait de changer les hommes en animaux.

Q. — Que signifie : la femme de César ne doit pas être soupçonnée ?

R. — Les personnes haut placées ne doivent pas donner soupçon à la moindre médisance.

Q. — Qu'est-ce qu'un fil d'Ariane ?

R. — C'est un moyen qui permet de sortir de difficulté. Ariane donna un peloton de fil à Thésée pour l'aider à s'échapper d'un labyrinthe.

Q. — Qui a dit : « Je m'en lave les mains » ?

R. — Ces paroles qui signifient : « je n'y suis pour rien, je ne veux pas m'en mêler », ont été prononcées par Ponce Pilate, trop lâche pour libérer Jésus, bien que le sachant innocent.

Q. — Qu'est-ce qu'une maritorne ?

R. — C'est une servante d'auberge, laide, sale, déguenillée, désagréable, dépeinte dans « Don Quichotte », de Cervantes.

de l'autre main, cherchant ainsi inconsciemment un soutien.

Avec une sorte d'effroi, elle parcourut les billets. Il y en avait plusieurs. José aimait conserver ce qu'il aurait dû tout de suite détruire. Mais peut-être sa prudence tenait-elle à s'assurer quelque preuve de l'appui, ou plutôt de la complicité d'Inès.

Ces billets étaient brefs. Et, s'ils parlaient de la santé de Gilda, c'était pour fixer les dates et les heures auxquelles Inès, libérée de ses obligations de garde-malade, pourrait rejoindre le jeune homme et lui rapporter tous les incidents nouveaux, propices ou défavorables à leurs projets. Mais bien d'autres sujets semblaient occuper José et Inès, que la jeune femme pouvait difficilement prendre pour des marques d'intérêt, de sollicitude, d'affection. La conduite de Patrice et de Gilda vis-à-vis l'un de l'autre, la diligence avec laquelle Mlle Arnaud s'employait à précipiter le départ, les possibilités de rapprochement qu'il y aurait — ou qu'on espérait — une fois dans l'île, entre la jeune femme et son cousin en vue d'un « arrangement amiable », avant d'entamer certaine procédure, faisaient, bien qu'en style concis et presque télégraphique, l'objet principal de ces lettres. Et ce fut ainsi que Gilda connut le hideux visage de la trahison.

Elle parcourut la dernière ligne du dernier feuillet et laissa retomber son bras. Alors, un bruit léger lui fit tourner la tête. Sur le seuil de la porte ouverte, Inès, conduite par la jeune infirmière, se tenait.

Mlle Arnaud avait dû frapper et, ne recevant aucune réponse, était entrée. Du premier regard elle aperçut ses lettres entre les mains de Gilda; et, l'espace de quelques secondes, elle dut, chancelante, s'appuyer au mur. Son visage était devenu livide. Mais, presque aussitôt, une soudaine décision la redressa, ses yeux jaunes brillèrent. Elle se détournait et, s'adressant à l'infirmière d'une voix presque naturelle : — Je suis très bien, mademoiselle. Vous pouvez me laisser avec Mme Gramont. Je vous remercie.

La porte refermée, les jeunes femmes demeurèrent un long instant immobiles, leurs regards accrochés l'un à l'autre. Inès n'était pas blessée, et la commotion même qu'elle avait subie ne semblait point la laisser trop ébranlée. En somme, une grande chance que le choc l'eût précipitée hors de l'auto. Ainsi, à part des contusions sans gravité, elle se tirait indemne de l'accident. Deux bandages seulement, l'un au-dessous du coude, l'autre au poignet gauche, dissimulaient des éraflures sans importance. Lentement, Mlle Arnaud s'avança. Le silence devenait intolérable. Ce fut Gilda qui le rompit. Comme si cette question eût été, entre toutes, importante, elle interrogea :

— Pourquoi cette fuite, Inès ?

— Et pourquoi cette poursuite, Gilda ?

Les mots avaient jailli, calmes et froids. Quel empire sur elle-même, quelle puissance de dissimulation devait posséder cette fille, pour avoir si rapidement pris son parti de l'inévitable, et surtout pour s'y adapter sans la moindre confusion.

Elle s'était de nouveau adossée au mur, mais non plus pour y chercher un appui. Elle haussa les épaules et désigna, du geste, les papiers rassemblés entre les mains de son amie.

— Je vous suppose assez instruite par ceci pour éviter certains sujets.

Ainsi elle ne cherchait pas à nier, ou, du moins, à interpréter les faits d'une manière qui les lui eût rendus plus favorables. Elle ne se livrait à aucune protestation, et pas même à la classique comédie du repentir qui eût peut-être attendri Gilda. Fallait-il

qu'elle crût son amie vaincue et proche de la ruine, pour ne point tenter de la reconquérir ou même de la ménager !

— Ceci m'a instruite, en effet, répondit Gilda. Mais pas de ton geste de ce soir.

Inès sourit.

— Il est sans aucune importance. Simple et ridicule réflexe de quelqu'un qui se voit pris en faute. Je pensais que vous n'aviez pas remarqué la présence de José et que je pourrais, à un moment ou à un autre, me séparer de lui ; voilà tout.

C'était bien ainsi que l'avait compris Gilda. En effet, cet épisode, le dernier d'une tragédie qu'elle savait, maintenant seulement, avoir vécue, n'offrait guère d'importance. Ou, du moins, il n'en offrait qu'une : celle d'être justement le dernier.

Cette constatation ne frappa guère l'esprit de la jeune femme. Ce qui, en ce moment, la bouleversait, avant et plus que tout, c'était le calme, le sang-froid d'Inès, l'indifférence qu'elle montrait d'être découverte, et son manque absolu d'émotion.

— Ainsi, reprit Gilda à voix basse, tu me mentais, tu me trompais depuis longtemps ; sans doute depuis toujours. Tu voyais José en dehors de moi. Mais que pouvais-tu bien lui dire ? Ma vie est sans mystère.

— Peut-être simplement que vous n'aimiez pas votre mari, et qu'il devait espérer.

Gilda tressaillit. Ses yeux étincelèrent.

— Tu as fait cela ?

Encore une fois Inès haussa les épaules.

— Que vous importe ?

— Que m'importe !

La jeune femme éleva ses mains croisées, en poussant un éclat de rire.

— Que m'importe ? dis-tu. Mais ces poursuites que j'ai subies depuis mon arrivée à Cannes, c'est donc toi qui en es responsable, c'est à toi que je le dois... Cette rencontre dans le cabaret où tu m'avais conduite « par hasard », c'est toi qui l'avais préparée ! Ah ! bien des souvenirs me reviennent, maintenant, en particulier celui de t'avoir, un matin, rencontrée alors que tu sortais de la poste. Tu venais de téléphoner à José, n'est-ce pas ? — tu hésitais tout de même à le faire de la maison — pour lui fixer un rendez-vous... Et avant, bien avant, pendant nos voyages... Je m'explique la facilité avec laquelle il nous rejoignait, et le nombre de fois qu'il s'est trouvé sur notre chemin ! Aveugle ! aveugle ai-je été de ne pas soupçonner que quelqu'un, quelqu'un très proche de moi, très bien informé, le prévenait !

Elle s'interrompit. Le visage immobile, les yeux à terre, la demoiselle de compagnie n'avait pas eu un geste de protestation.

— Ainsi, c'est vrai ! c'est bien vrai ! reprit bientôt Gilda d'une voix frémissante, et comme si elle avait, malgré toutes les apparences, attendu une justification. Tu m'as trahie, toi que j'aimais, toi qui partageais ma vie...

Pour la première fois, l'impassibilité d'Inès s'anima. Ce ne fut pas, pourtant, un cri du cœur, tendresse ou regret, que jeta sa voix, mais une exclamation d'amertume.

— Partager votre vie ! Vous plaisantez, Gilda. Je vous servais.

La stupeur, un long instant, paralysa la jeune femme. Voilà donc ce que des années d'affection, d'égards, d'une amitié délicate et fidèle avaient inspiré à l'orgueil d'Inès ! Ces trois mots : « Je vous servais » ! Et sans doute ne fallait-il point chercher en-dehors d'eux l'explication de sa conduite.

— Et José, interrogea-t-elle, ne le servais-tu pas ?

— C'était différent. Nous avons toujours traité d'égal à égale, et il dépen-

dait bien plus de moi, de mon bon vouloir, que moi de lui. Et puis, il reconnaissait mes services.

— Tandis que je ne les reconnaissais pas, murmura Gilda avec amertume.

« Inès, s'écria-t-elle, incapable soudain de contenir sa douleur, souviens-toi. Je t'ai comblée. Non pour reconnaître des services, comme tu dis, il ne pouvait exister rien de semblable entre nous, mais parce que c'était ma joie, parce que je te voulais heureuse, parce que je t'aimais !

Elle s'interrompit, la voix brisée. Le visage de Mlle Arnaud n'avait pas bougé ; et la jeune femme dut, brutalement, réaliser tout ce que cette indifférence à sa propre émotion représentait.

Après une pause, elle poursuivit sur un autre ton :

— Comment José pouvait-il se montrer généreux ? Il ne possède plus rien.

— Il y a peu de temps, répondit laconiquement Inès, il possédait encore. Et même maintenant, certaines de ses terres...

— Que tu achètes, n'est-ce pas ?

— Que j'achète, oui.

Mériel avait donc raison. Les premiers mots qui eussent, au sujet d'Inès, jeté le trouble dans l'âme de Gilda, ces premiers mots, entendus il y avait quelques heures à peine, représentaient la plus exacte vérité.

— Les sommes que José te versait en récompense de tes renseignements, de ton aide, de l'influence que tu exerçais pour me décider à revenir à lui, ne te suffisaient donc pas ? Il te fallait plus, puisque tu songeais à te constituer un domaine. Et comment m'aurais-tu, plus tard, expliqué ces achats, toi qui prétendais ne me rien cacher ?

Mlle Arnaud ne répondit pas aussitôt. Elle eut, d'abord, une sorte de sourire.

— Il y avait deux solutions, Gilda. Ou bien vous épousiez José après vous être rendue libre, et ne pouviez vraiment pas me tenir rigueur de l'avoir aidé en des moments difficiles, ou bien le procès qu'il va vous intenter vous ruinait, et alors, je ne vous devais plus d'explications.

— Parce que, pauvre, tu m'aurais abandonnée à mon sort, sans un regret ? articula Gilda d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine.

Elle ne reçut aucune réponse. Alors, avec une sorte d'épouvante, celle que l'on éprouve devant un monstre, brusquement, elle couvrit son visage de ses deux mains.

— Il y a une troisième solution, mademoiselle, à laquelle vous ne vous êtes pas arrêtée, et qu'il me plaît de vous soumettre.

Les jeunes femmes, en même temps, tressaillirent. Inès, brusquement, s'était retournée, et Gilda avait relevé la tête. Patrice, encore en tenue opératoire, venait d'entrer ; et, cette fois encore, l'insonorisation parfaite du bâtiment n'avait pas permis de l'entendre approcher. Il se tenait, et probablement depuis quelques secondes déjà, debout sur le seuil de la porte. Il ferma celle-ci avec soin, traversa la pièce et vint à son bureau. Gilda interrogea :

— Est-ce terminé, Patrice ?

— Oui.

— Cela a été long, n'est-ce pas ?

— Près de deux heures. Mais tout s'est aussi bien passé que je pouvais le souhaiter. Pas de complications, momentanément du moins ; pas d'hémorragie. Nous saurons, dès demain, si le blessé est hors de danger.

Ayant donné ces précisions à la jeune femme, il se tourna du côté d'Inès.

— Donc, mademoiselle, cette troisième solution que vous n'avez pas envisagée, la voici : Gilda, contre vos prévisions, n'épouse pas José, et même elle ne se trouve aucunement ruinée,

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE ? NERVEUSE ? LYMPHATIQUE ? DÉLAISSÉE ?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.

Ci-joint 5¢ pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....



C'EST LE TEMPS DE PLANTER VOS BULBES

La fin-octobre est la saison idéale pour la mise en terre des arbustes et des bulbes et tubercules de fleurs vivaces qui fleuriront soit au printemps, comme la tulipe, la

jacinthe, le narcisse, soit tout au long de l'été jusqu'à l'automne, tels les glaïeuls. Faites votre provision de bulbes chez les grainetiers de la province; nous recommandons en particulier les bulbes de Hollande, célèbres dans le monde entier, dont maints parcs de notre pays ont été décorés grâce à la générosité du gouvernement hollandais en reconnaissance de l'action militaire de nos troupes en son pays. On recommande de planter les bulbes à une profondeur de 6 pouces pour les tulipes, les jonquilles et les jacinthes; de 3 pouces pour de petits bulbes comme le crocus, le perce-neige; de 4 pouces pour certaines variétés de tulipes. Le bulbe se pose la pointe en l'air. On doit l'assujettir fermement en terre. La distance entre les bulbes doit être de 6 pouces au moins pour les tulipes et les jonquilles. Beaucoup d'amateurs recouvrent la terre de feuilles ou de paille dès les premières gelées. On découvrira la terre aux premiers soleils chauds du printemps.

(Photos Malak, Ottawa).



car votre compatriote renonce au procès. Que devenez-vous dans tout ceci, vous qui aviez misé sur la mauvaise carte?

Il parlait tranquillement, et sans doute ce calme parfait ne fut point étranger au trouble immédiat d'Inès.

— Que M. Montresa ne fasse pas valoir ses droits me semble assez improbable, dit-elle. On n'abandonne pas, de gaieté de coeur, une colossale fortune.

— C'est pourtant ce qui vient de se produire, sachez-le.

— Comment... balbutia-t-elle, comment José blessé, inconscient, a-t-il pu...? Allons, c'est impossible. Il vous a dit cela parce qu'il se trouvait à votre merci.

— Peut-être. (La voix de Patrice était toujours extraordinairement paisible.) En tout cas, rien ne l'obligeait à me déclarer, devant témoins, que le testament en sa possession était un faux.

Pour la seconde fois depuis l'arrivée de Gramont dans la pièce, Inès tressaillit violemment. Elle avait abaissé ses paupières, mais pas assez vite pour que le docteur n'aperçût point l'éclair fauve qui traversait ses yeux. Son visage, de seconde en seconde, se défaisait, et ses lèvres tremblaient convulsivement.

Elle voulut, par contenance, appuyer ses mains au dossier d'un siège proche. Mais, elles aussi, tremblaient, et si fort, si visiblement, que la jeune fille les laissa retomber.

— Votre conte est invraisemblable, dit-elle enfin avec effort. Permettez-moi de n'y pas croire.

— Libre à vous, mademoiselle. Seulement, comme j'y crois, moi, je ne puis désormais accepter que ma maison abrite la complice d'un faussaire.

Tout en prononçant les derniers mots, Gramont s'était tourné vers sa femme comme pour solliciter une approbation; et le regard qu'il rencontra la lui donna pleinement.

Inès était demeurée frappée de stupeur. Puis elle eut un rire insolent et bref.

— Votre maison! Mais je n'y séjournerais davantage pour un empire, monsieur. Soyez sans crainte. Demain, nous partirons.

— Nous?... Tu n'imagines pas que je pourrai souffrir ta présence sur la Désirade?

C'était, cette fois, Gilda qui parlait. Et malgré la douleur qui résonnait dans sa voix, celle-ci était ferme et assurée.

D'un sauvage mouvement, Mlle Arnaud tourna la tête vers son amie. Fallait-il croire que le récent accident l'avait ébranlée au point de lui faire perdre la juste notion des choses? Ou plutôt, pouvait-on imaginer qu'aveuglée par la colère de se voir découverte elle n'avait pas prévu les conséquences de sa conduite, de ses paroles, de son attitude envers Gilda, de la sorte d'impudeur, enfin, avec laquelle ses véritables sentiments s'étaient exprimés!

On eût dit, en tout cas, que la sanction qui la frappait, cette exclusion définitive de la vie de la jeune femme et des avantages qu'elle y trouvait, la laissait désespérée et pleine de rage.

— Ah! balbutia-t-elle, vous me congédiez! Et tout cela parce que le délire d'un blessé...

« Mais, pour lui, j'en appellerai à la justice, reprit-elle, je révélerai comment on profite, ici, de la maladie, comment on s'aide sans doute de la mort... »

Le sursaut du jeune homme eût effrayé toute autre qu'Inès. Mais elle ne bougea pas, tandis qu'il faisait quelques pas et se dressait devant elle.

— Taisez-vous! articula-t-il d'une voix terrible.

— Ah! ceci vous gêne, docteur Gramont, jeta-t-elle avec un mauvais rire.

Mais il vous gênera probablement bien davantage que je prenne moi-même les intérêts de José. Et de cela, vous pouvez être certain. Cet aveu arraché à sa fièvre, à ses appréhensions, à sa souffrance, ne compte pas. Mais le testament, lui, compte. Or, sachez-le, j'irai jusqu'au bout de la terre pour le faire valoir et vous dépouiller.

— Il faudrait, pour cela, que ce testament existât encore, objecta tranquillement Patrice. Sans doute votre esprit entreprenant se calmera-t-il un peu, lorsque je vous aurai appris que Montresa ne se contenta pas de proclamer, il y a deux heures environ, sa non-valeur. Il fit mieux. Il exigea son immédiate destruction.

Le stratagème de cette peu vraisemblable version dont Patrice usait, bien qu'avec répugnance, dans l'espoir qu'Inès se trahirait, réussit pleinement. La jeune fille allait quitter le bureau, et déjà elle s'éloignait. Mais elle s'arrêta court, comme Gramont prononçait les dernières phrases.

Une folle colère la submergeait, l'emportait, qui rendait soudain toute dissimulation impossible.

— L'imbécile! jeta-t-elle, l'imbécile! Alors que nous allions réussir!

Puis elle fit face aux jeunes gens et, le visage convulsé, la voix rauque:

— Eh bien! oui, c'était un faux! Et José n'en est pas seul responsable. Complice d'un faussaire, avez-vous dit... Vous ne pouvez savoir à quel point! Ce testament, Gilda, fait au nom de votre cousine, Edouard Heybrand le laissa échapper, dans un de ses moments d'inconscience. Il tomba auprès de son lit et c'est moi qui le ramassai. Puis, comme la mort approchait, votre oncle n'y pensa plus; et je pus le garder, pour le remettre un jour à José. Il ne restait que la date à apposer, et la signature. Mais nous possédions assez d'exemplaires de l'écriture d'Edouard Heybrand, et aussi l'encre même dont il se servait, pour que ces... légalisations soient choses faciles. Et je défie même les experts auxquels vous eussiez pu soumettre ce document, d'avoir découvert la supercherie. Ah! pourquoi José fut-il si pusillanime, hésita-t-il, attendit-il si longtemps!

Elle se tut, mais ses accents, vibrant tout à la fois de violence et d'amertume, parurent résonner encore longtemps dans la pièce.

Prête à défaillir, Gilda domina pourtant sa faiblesse, interrogea:

— Pourquoi as-tu fait cela? pour de l'argent?

— Je voulais, moi aussi, la fortune. Je la voulais! répéta-t-elle àprement.

— Tu ne m'as donc jamais aimée? Ton dévouement, tes attentions... tes soins...?

Inès haussa les épaules.

— Non, je ne vous aimais pas.

— Peut-être... peut-être me haïssais-tu?

— Oui.

Le mot tomba, glacial, suivi d'un silence plus affreusement pénible encore que celui dont l'entrée de la demoiselle de compagnie dans le bureau s'était accompagnée.

— Et que croyiez-vous donc? reprit Inès avec une exaspération, un ressentiment croissant au fur et à mesure qu'elle réalisait la situation. Croyiez-vous que je pouvais éprouver beaucoup de tendresse à votre égard? Aucune, Gilda, aucune, sachez-le. Qu'étais-je pour vous! Il me fallait accepter vos décisions, suivre vos caprices, sans même les discuter, et avec autant de bonne grâce que s'ils eussent été les miens. Il me fallait aller où bon vous semblait, faire ce que vous désiriez, avoir vos préférences, vos goûts, et, partout où nous nous trouvions, passer après vous, bien après, à cause de l'auréole de votre fortune!

« Pensez-vous que ces interminables voyages sur les mers m'aient toujours

charmée ! Quant aux escales, les escales qui, elles, eussent aidé à supporter cet exil, leur brièveté m'a parfois arraché des larmes de révolte et de regret que vous n'avez jamais vues. Non ; car il fallait sourire, sourire et vous complaire...

« Et ces semaines interminables, passées ici, dans un mortel ennui ! Imaginez-vous ce qu'elles furent, pour moi, et quel sacrifice elles représentèrent ! Ma jeunesse séquestrée loin de mon pays, ces jours qui fuyaient dans la banalité d'une maison grise, ce temps perdu sans retour et sans nulle compensation... Comment voudriez-vous que, d'avoir subi tout cela, je ne vous déteste pas !

Depuis un instant déjà Gilda, renouvelant son geste du début, avait enseveli son front dans ses mains. Certes, elle entendait toujours l'odieuse voix proférer les accusations injustes, multiplier les arguments égoïstes, travestir la vérité, accumuler les mensonges. Mais elle ne voyait plus Inès. Et ce spectacle qu'elle fuyait, ce spectacle du visage contracté, bouleversé par la haine, eût, elle le sentait, excédé ses forces.

Patrice s'en aperçut et il ordonna : — Allez-vous-en, mademoiselle Arnaud. Assez !

La sombre fureur de la demoiselle de compagnie se tourna vers lui.

— Je m'en irai, en effet. Mais pas avant que vous sachiez tout. Ah ! il serait vraiment trop commode de prendre et de garder le beau rôle, en accusant la terre entière de s'être ligüée contre soi. Gilda pense-t-elle vraiment que, de José et de moi, elle est la victime ? J'en doute. En tout cas, si elle fut notre victime, vous fûtes la sienne, docteur.

Comme pour retenir les paroles qu'il pressentait, Gramont éleva la main.

— Ceci me regarde seul, dit-il impérieusement. Je vous ordonne de vous taire.

Mais rien, à cette minute, n'eût pu arrêter Inès. Rien, si ce n'est la force, et Patrice hésita d'abord à l'employer.

— Ah ! reprit Mlle Arnaud, toujours tournée vers le jeune homme, votre femme est prompt à s'étonner, à se scandaliser, à condamner. Possède-t-elle donc une conscience si paisible ou... si élastique ? Est-elle tellement sûre d'elle, de sa probité ? Ne se souvient-elle plus qu'elle vous a aussi dupé, s'est jouée de vous !

« Quel que soit le mobile pour lequel elle vous a épousé, docteur, elle en aimait un autre. Je le sais pour l'avoir vue, prise de panique, fuir devant cet autre... Eh ! parbleu ! ai-je besoin de chercher davantage des mobiles qui se dénoncent d'eux-mêmes ? Elle vous a épousé parce qu'elle avait peur de succomber, de succomber à José !

« Rendez grâces au ciel, monsieur Gramont, ou maudissez-le, comme il vous plaira. Mais si Montresa, au moment où nous avons jeté l'ancre à Cannes, n'eût point été cloué dans notre île par la maladie, il fût, prévenu par moi, arrivé à temps, et peut-être votre mariage ne se serait point accompli.

Du fond de son cœur accablé, Gilda, tout en écoutant les paroles empoisonnées, remerciait Dieu. Oui, elle le remerciait d'avoir permis que Patrice « sût » déjà, par elle, qu'il eût reçu sa confession, et que la monstrueuse haine d'Inès ne l'atteignît pas sans qu'il y fût préparé.

Elle laissa lentement retomber les mains qui abritaient ses yeux et regarda son mari. Le visage de Patrice était blême et tendu par la colère. Il s'avança vers Inès, et son attitude était si résolue, si menaçante, qu'instinctivement la jeune fille recula.

— Sortez ! ordonna-t-il avec une

violence contenue. Sortez ! Et que ni Gilda ni moi ne vous retrouvions plus sur notre chemin.

Elle voulut encore faire front, laissa échapper un rire outrageant.

— Gilda... et vous ? Il faudrait d'abord que vous suiviez l'un et l'autre ce même chemin ! Et comment pourriez-vous en jurer ? Comment pourriez-vous prévoir, dans votre avenir, la moindre similitude, vous qui, jusqu'à ce jour, n'avez rien eu en commun, et même pas une chambre !

Inès eut à peine le temps d'achever. Une main de fer l'avait saisie par le bras, poussée vers la porte, celle qui s'ouvrait directement sur le couloir, et ne l'abandonna que lorsqu'elle se trouva hors du bureau.

Puis Gramont revint dans la pièce. Il respirait fortement, et ses mâchoires, pressées l'une contre l'autre, communiquaient à ses traits une expression de sombre violence.

— Je vous demande pardon, murmura Gilda à voix basse.

Presque instantanément, le visage de Patrice s'apaisa.

— Pardon ? Et de quoi, ma pauvre enfant ? Vous êtes bien plus déchirée que je ne le suis moi-même.

— Je suis seule, surtout. Oh ! tellement seule !

Un sanglot convulsif se brisa dans sa gorge. Et Patrice, à cet instant, ne sut pas s'il pourrait résister au désir de la prendre dans ses bras. Il se rapprocha seulement d'elle et, avec une infinie bonté :

— Je vais vous faire reconduire à la maison, Gilda. Vous ne pouvez rester ici. Vous avez besoin de repos, de tranquillité, de sommeil.

— De sommeil ! répéta-t-elle. Oui... si c'était possible.

Il interrogea encore :

— Cet accident, c'est votre Chrysler qui l'a subi, n'est-ce pas ?

— Oui. Inès s'en était servie une dernière fois. Pour rencontrer José.

— Mais avez-vous fait effectuer, sur place, les constatations ?

— Je n'en avais pas le temps. Il importait avant tout de vous amener les blessés.

Et, douloureusement, Gilda acheva : — Quelle que soit la perte dont il s'agit, elle n'a, pour moi, aucune importance. Je perds, ce soir, infiniment plus.

Elle s'écarta du bureau auquel elle s'appuyait, tituba ; et Patrice dut la saisir par le bras. La jeune femme remercia son mari d'un pâle sourire.

— Quelle heure peut-il être ? Je ne sais plus.

— Neuf heures, dit Gramont. Mais Madiana ne s'inquiète pas. Je l'ai fait prévenir par téléphone.

Ainsi, au milieu des plus profonds bouleversements, il avait songé à cela : éviter que la fidèle Martiniquaise ne s'alarme !

Le docteur parut réfléchir, hésita un instant, et reprit :

— C'est moi qui vais vous accompagner, Gilda. Je ne puis, ce soir, vous abandonner à vos pensées. Demain nous...

Elle l'interrompit :

— Demain est le jour de mon départ.

— Ah ! vos projets ne sont pas changés ? Je pensais que... que vous attendriez d'être définitivement fixée sur le sort de José.

Gilda secoua la tête.

— Le sort de José m'est indifférent. J'ai fait ce que je pouvais, ce que je devais, pour le sauver ; le reste est l'affaire de son chirurgien et de Dieu. Cependant, s'il guérit, je compte lui offrir une aide... matérielle, celle dont il s'est montré digne par son aveu. Lorsque, sorti, il se trouvera de nouveau aux prises avec la vie, il ne doit pas être une épave. Je lui donnerai ses chances. Il est jeune, il peut remonter

le courant, travailler. Peut-être même vous chargerai-je, Patrice, d'être à ce moment, entre nous, l'intermédiaire.

Elle s'interrompit avant d'ajouter à voix basse :

— Je vous en donne ma parole, cette résolution n'est pas inspirée par la moindre pensée d'amour.

Gramont inclina la tête.

— Je le crois, dit-il gravement.

Dans la pièce voisine, le docteur ôta son tablier de caoutchouc, son calot, sa blouse, et, un instant plus tard, il reparaisait, prêt au départ. Il ouvrit son placard personnel, y rangea lui-même soigneusement les vêtements de José avant de prendre son propre pardessus. Ensuite, il fit apporter le manteau de la jeune femme, qu'on avait retiré de la voiture avant de conduire celle-ci au garage, et aida Gilda à le passer. Alors, sans plus attendre, les jeunes gens quittèrent le bureau et la clinique.

Puis, à pied, en silence, ils revinrent vers la maison de Patrice pour y passer ensemble, mais aussi séparés qu'il soit possible de l'être, la dernière et la plus morne soirée de leur vie d'époux.

XII

La matinée s'achevait. Le soleil, un doux soleil d'hiver, entrainait à flots par les grandes ouvertures de la clinique, et inondait les carrelages et les murs blancs du couloir que parcourait Patrice.

L'une après l'autre, le docteur poussait les portes des dernières chambres à visiter, celles du deuxième étage. Il s'arrêtait auprès des lits, échangeait quelques mots avec ses malades, et faisait, de chacun, un examen rapide ; puis il se retirait, et passait à un autre.

Monique Dorger l'accompagnait, vérifiait les feuilles de température, renseignait Gramont, s'il y avait lieu, sur l'évolution de tel ou tel cas durant les dernières heures écoulées.

Lorsqu'il ne resta plus personne à visiter, les jeunes gens revinrent vers le bureau du docteur. Dans la grande galerie claire le soleil avivait la blancheur de la coiffe de l'infirmière, celle de la blouse de Patrice. Allant ainsi, côte à côte, ils semblaient pareils. Et cependant, à les mieux regarder, quelle profonde différence dans leur aspect !

La jeune fille, sans attirer l'attention de son compagnon, jeta les yeux sur sa montre de poignet.

— Nous avons terminé de bonne heure aujourd'hui, docteur.

Patrice, qui marchait, les yeux à terre, tressaillit.

— Oui, dit-il, grâce à vous. Tout était si parfaitement en ordre, et mon travail si bien préparé, ce matin.

L'infirmière se mit à rire.

— Pas plus que d'habitude. Je pense ?

— Mais si. Mieux encore que d'habitude.

Il hésita et, à son tour, regarda sa montre.

— Onze heures, murmura-t-il comme malgré lui.

Ils continuèrent à avancer. Le visage de Gramont, pâle et défait, se figea dans une volontaire impassibilité. Les rides du front, qu'accentuait la contraction des sourcils, étaient profondes. Chaque coin de la bouche se marquait d'un pli douloureux. Lorsqu'il passait en pleine lumière, et recevait directement le soleil de l'une des fenêtres, grandes et nues, qui ajoutaient le couloir, quelques fils d'argent, inaperçus d'ordinaire, brillaient sur ses tempes.

— Votre opéré d'hier est en aussi bon état que les prévisions les plus optimistes pouvaient le laisser croire, n'est-ce pas, docteur ? reprit la jeune fille.



FOURNISSEURS BREVETÉS

DE SA MAJESTÉ LA REINE

DISTILLATEURS DE SCOTCH WHISKY

EXTRA SPECIAL
GOLD LABEL

Bulloch Lade

SCOTCH WHISKY

Embouteillé
en Ecosse

S.M. 17

LA DERNIERE...

[Suite de la page 6]

« J'étais réellement désespéré et presque à bout de ma petite « fortune », lorsque je fis la connaissance d'un individu qui connaissait des tas de gens de théâtre et qui pouvait, peut-être, m'aider à y entrer. Ce fut lui qui me fit obtenir mon premier rôle dans la pièce « See The Jaguar ». Par chance, on me trouva assez bien, et je décrochai par la suite, grâce à ce bon début, d'autres rôles à la télévision. »

Celle-ci est sûrement le moyen le plus pratique de se faire connaître du monde entier. Des rôles de plus en plus importants suivirent à la TV. Ensuite ce fut une seconde pièce à Broadway, « The Immoralist ». Ce qui lui fit décrocher la David Blum Award, décernée au meilleur acteur de l'année.

Hollywood ne tarda pas à faire signe à un talent aussi prometteur. Ce fut Warner Brothers qui se l'approprièrent. Un bout d'essai lui obtint le rôle où vous l'avez vu dans « East of Eden ». Il était lancé déjà comme étoile de cinéma.

Il me disait : « Le cinéma est du théâtre qui vous force à sortir de vous-même pour entrer dans le personnage que vous interprétez : sa pensée, ses ambitions, sa bonté ou sa méchanceté. Il est nécessaire d'observer, d'analyser et de s'oublier, si l'on veut devenir vraiment un acteur dans le vrai sens du mot. C'est ce que je veux devenir. »

Il y était déjà parvenu. Avec une mentalité aussi intelligemment arrêtée, il ne pouvait manquer son but.

James Dean possédait une personnalité aux multiples facettes. Il était fort actif. Il aimait à bien faire ce qu'il entreprenait. Le yachting, les combats de taureaux, l'escrime, les courses d'auto le tentaient également. Il aimait la musique, surtout la musique classique, et la jouait avec succès.

Le jeune acteur venait de terminer son deuxième film important, « Giant ». Michael Wilding, le mari d'Elizabeth Taylor, a exprimé une opinion courante en disant : « Dean aurait été le plus grand acteur de sa génération. Il avait un talent extraordinaire. »

LE GLOUTON OU CARCAJOU

Texte et dessins de JEAN ST-DENIS DUCHESNAY,
du Ministère de la Chasse et des Pêcheries, de Québec.

POURQUOI les Montagnais l'ont-ils appelé « quâ-quâ-sut », le diable des bois ? Ses méfaits sont moindres pourtant, dans le domaine de la nature, que ceux du vison, du renard, de l'hermine, et de tant d'autres. Et cependant, les trappeurs et chasseurs tiennent ce redoutable adversaire en haute estime. En effet, le glouton (*Gulo luscus*) s'en prend au trappeur lui-même dont il fait jouer les pièges amorcés, quand ce dernier est retourné à son abri, et prend un malin plaisir à visiter les provisions, quand le chasseur a repris la route. Il semble avoir trouvé le secret de toujours être là où le chasseur n'est plus. On en a vu éventrer un baril de farine pour s'en nourrir à satiété et ensuite arroser copieusement ce qu'il ne peut plus consommer sur place, pour le rendre inutilisable. Son plaisir est de faire enrager les humains. Les Indiens ont depuis longtemps compris qu'il est inutile de lui tenir tête et trouvent sage

de quitter un territoire visité par un « Kar-ka-joo ».

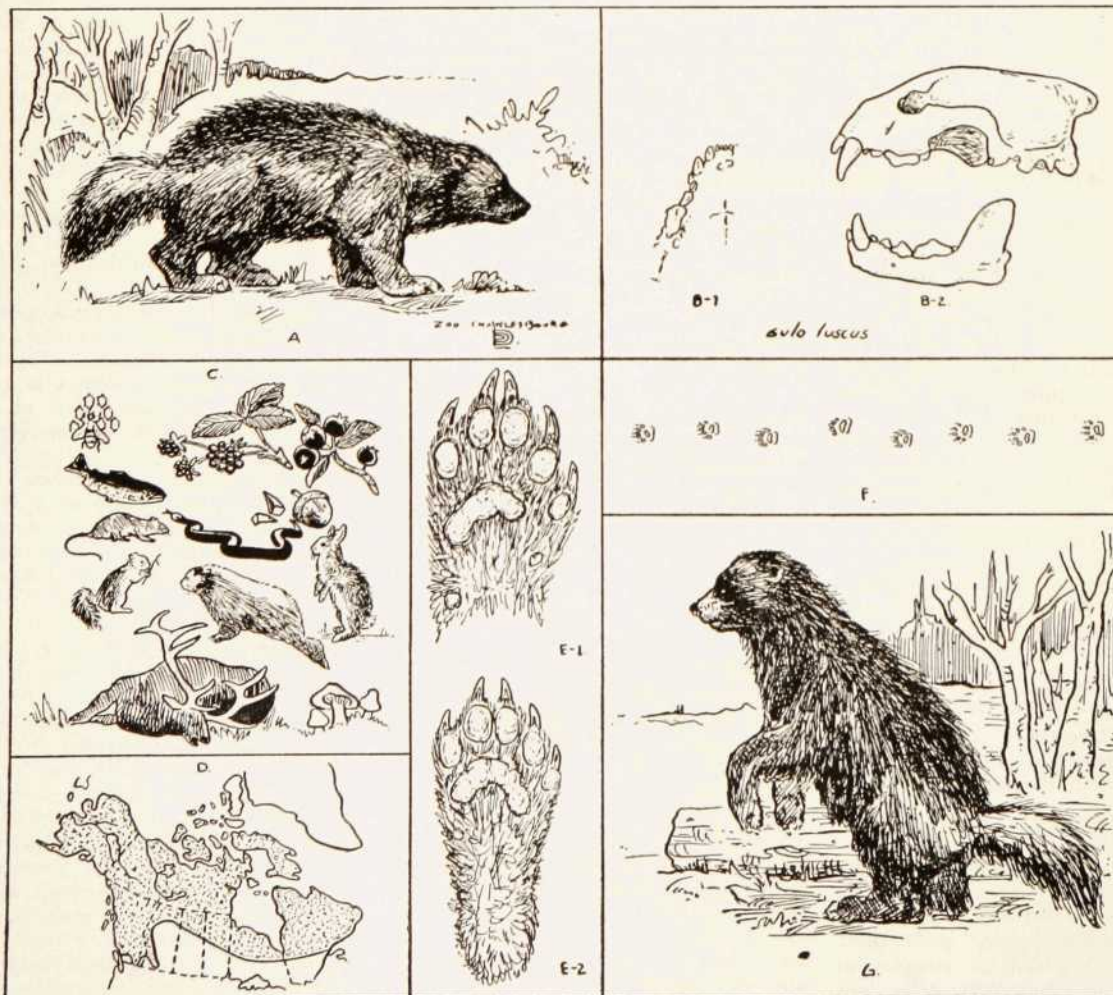
Le glouton peut atteindre 50 pouces de longueur et peser jusqu'à 36 livres. Sa couleur est marron foncé avec une large bande blanche, jaune ou jaunâtre de chaque côté. Sa fourrure ne givre pas, aussi est-elle avidement recherchée des policiers et trappeurs du Grand Nord canadien, qui se dédommagent ainsi des ennuis que leur cause cette grande belette rusée et sagace. Le glouton (anglais : Wolverine) abondait autrefois dans le sud de notre province, mais il recule devant la civilisation. On le trouve encore dans tout le nord du pays. On a cru longtemps que le carcajou était menacé d'extinction dans un avenir rapproché, mais les mammalogistes n'ont plus cette crainte.

Armé d'une puissante mâchoire et servi par une vigueur peu ordinaire, il peut transporter à distance des proies considérables. Les estomacs de carca-

jou qu'on a examinés démontrent qu'il est omnivore et ne manque pas de nourriture. En effet, il chasse les petits rongeurs, écureuils, souris des bois, lièvres, marmottes, etc. Il est aussi friand de petits fruits et champignons et ne craint pas de s'attaquer aux cerfs eux-mêmes, s'il peut chasser de compagnie avec un comparse.

Il est remarquable par son flair à repérer et déclencher les pièges. Si, par hasard, il avale une boulette empoisonnée, il la restitue sur-le-champ, et prend la fuite, dit-on, pour se trouver un autre terrain de chasse.

Le chasseur finit par s'en emparer en provoquant sa curiosité. Il n'a qu'à suspendre à un arbre une pièce de vêtement et à dissimuler des pièges partout aux alentours. Attiré par cette nouveauté, le compère carcajou fait jouer quelques pièges avec adresse, puis, débarrassé de ces joujoux, il va bêtement se prendre dans une dernière mâchoire d'acier qu'il a oubliée.



— Il s'en tirera. J'avais craint, un moment, un éclatement du foie, ce qui eût été une autre affaire. Des côtes brisées, même une fracture du crâne, cela n'offre rien de bien particulier.

— En somme, aucun cas grave à la clinique pour l'instant ? Rien qui vous donne de l'inquiétude ?

Il la regarda, étonné. Ces paroles étaient de celles qu'ils ne prononçaient jamais entre eux, parce que l'un et l'autre les jugeaient parfaitement inutiles.

— En effet, se contenta-t-il de répondre.

Ils descendirent l'escalier et poursuivirent leur marche dans le couloir du premier étage, vers le bureau de Patrice. Le jeune homme allait, d'un pas raide, les yeux fixés droit devant lui, l'esprit si préoccupé qu'il ne s'apercevait même point avec quelle attention son infirmière l'observait.

Plongé dans ses occupations matinales, il avait pu échapper à la cruelle obsession, ou, du moins, la rejeter loin de lui. Mais maintenant, durant cette heure presque creuse, en tout cas allégée, plus calme, la douleur tenace, violente, inexorable, revenait l'assaillir, encore exaspérée par les regrets.

Gilda était partie. Elle avait, ce matin, quitté la chère maison que sa présence avait brièvement illuminée ; et, dans quelques instants, elle quitterait Cannes, la France, probablement pour toujours. Oui, quelques instants seulement, quelques minutes, cinquante peut-être, et les amarres de la Désirade seraient détachées, sa passerelle amenée... Le yacht, libre, s'élancerait vers le bout du monde.

Comme c'était simple ! Et comme tout, d'ailleurs, avait été simple, même les adieux. Il revoyait Gilda lorsque, ce matin, elle était entrée dans le salon où il l'attendait. Ils s'étaient, la veille au soir, quittés de bonne heure, recrus de fatigue l'un et l'autre, bouleversés par les émotions subies. Et leur conversation pendant et après le repas — le dernier qu'ils dussent prendre ensemble — n'avait guère eu d'autre sujet que l'accident d'auto et ses circonstances.

Et puis, ce matin, comme ils en avaient convenu, ils s'étaient retrouvés. Gilda était déjà prête. Elle portait un simple tailleur de drap foncé sans nul ornement, sans nul bijou. Ses cheveux rassemblés en une épaisse torsade, sur la nuque, laissaient son visage plus nu, plus mince, plus pâle, semblait-il, qu'à l'ordinaire. Et Patrice n'avait eu aucune peine à y relever les traces d'une nuit d'insomnie.

— Vous avez peu dormi, n'est-ce pas ? avait-il interrogé avec un faible sourire.

— Très peu, en effet.

« Appréhension ridicule, s'empresst-elle de poursuivre. Je savais bien qu'Inès ne reviendrait pas. Elle était passée, au sortir de la clinique, et avait emporté, sans un mot d'explication à Madiana, le peu d'affaires qui demeuraient ici, dans sa chambre. Tout étant embarqué, je suppose qu'elle a dû faire de même sur la Désirade. Cependant, vous l'imaginez, je ne pouvais partager l'allégresse de Na, qui, elle, n'a jamais aimé Inès et exultait de joie.

Elle s'était tue, et Patrice, sans reconnaître le son de sa propre voix, avait dit :

— Cette nuit, vous dormirez probablement mieux en mer. Vous n'aurez plus à craindre aucun retour, aucune rencontre. Vous serez libre.

Elle n'avait pas répondu, mais son regard s'était posé sur Gramont avec une telle expression de détresse que, dût-il vivre plus de cent ans, le jeune homme était certain de ne jamais l'oublier.

Et puis, ils s'étaient séparés, simple-

ment, banalement. La main de sa femme, à peine prise, avait quitté la sienne. Très vite, il était sorti de la pièce, avait marché comme un automate vers le portail, sans se retourner.

Et c'était fini...

Devant lui Monique Dorger ouvrit la porte du bureau. Patrice y pénétra, s'approcha de la fenêtre, laissant son regard errer au loin.

— Quelle heure est-il, Monique ?

— Onze heures dix, docteur.

Il prit un fin mouchoir dans sa poche et le passa à plusieurs reprises sur son front couvert de sueur.

Et puis, il demeura à la même place, sans faire un geste ni prononcer un mot.

Avait-il oublié que l'infirmière était là ? Probablement, car les fonctions de la jeune fille ne l'obligeaient plus à demeurer près de lui. D'ailleurs, pour son esprit, occupé d'une seule pensée, unique et torturante, rien de ce qui l'entourait ne comptait plus, n'avait plus aucune importance.

— La *Désirade* lève l'ancre à midi, n'est-ce pas, docteur ?

Gramont tressaillit avec violence.

— Comment ?... oui, en effet, à midi.

Il s'était retourné.

— Si vous voulez arriver au port pour faire vos adieux à Mme Gramont, repart-elle, vous en avez le temps.

Il secoua la tête. Son visage était sombre.

— Non, Monique, non, je n'irai pas au port. Ma femme s'éloigne pour... plusieurs mois. C'est un ordre médical, destiné à remettre sa santé, mais dont l'exécution nous coûte pareillement à tous deux. Je crois que renouveler une scène de séparation est inutile.

Il y avait, dans cette réponse, une part de vérité que Patrice ne soupçonnait pas lui-même. Sans paraître attacher aux paroles du docteur une grande importance, la jeune fille reprit :

— Je crains que vous ne vous trompiez, docteur, et que Mme Gramont, elle, ne vous attende. Je ne sais quels sont les usages de son pays, mais, dans le nôtre, on ne saurait voir partir un être cher sans « agiter son mouchoir » jusqu'à la dernière minute.

« Ah ! j'oubliais... toujours pour sacrifier aux usages, j'ai fait apporter, ce matin, sur le bateau, une brassée d'oeillets, naturellement, sans ma carte, qui n'eût rien ajouté au plaisir de Mme Gramont.

La jeune fille se tut, et Patrice la considéra avec stupeur. Un instant ils restèrent ainsi, face à face, le regard de Gramont attaché au regard droit et lumineux de Monique Dorger. Puis le docteur dit à mi-voix :

— Vous êtes une étrange fille, Monique ; toute bonté, toute pénétration, toute autorité, aussi...

— Merci, docteur. Mais ne tardons plus, voulez-vous ?

Elle ouvrait déjà le placard, aidait Patrice à se vêtir. Elle-même sortit un instant et revint, ayant passé un manteau sur sa blouse.

— Ma petite voiture est en bas, docteur. Je vais vous conduire.

Il ne protesta pas. Toute force le quittait soudain, pour refuser l'ultime et douloureuse joie qui s'offrait.

Avant de quitter la pièce, Monique Dorger s'approcha du bureau, et, retirant divers papiers d'un sous-main de cuir :

— Voulez-vous me donner ces quelques signatures ? Votre secrétaire les demande, pour verser ces papiers aux dossiers de certains malades.

Il fit ce qu'elle désirait, surpris seulement qu'elle retardât leur départ pour l'accomplissement de formalités qui eussent pu attendre.

— Très bien, docteur. Merci. Cela vous concernait. Quant aux autres, le docteur Pascal s'en occupera.

Il ne répondit pas. Rapidement, ils

quittèrent la clinique. La voiture, bien peu récente, de l'infirmière se trouvait, en effet, devant la porte. Au moment d'y prendre place, Patrice jeta par hasard un regard sur la banquette arrière et sursauta.

— Qu'est-ce que cela ?

— Montez, docteur.

Elle-même était déjà installée au volant, un peu nerveuse, mais souriante. Machinalement Gramont obéit. Et, tandis que l'auto démarrait et filait aussitôt, à une bonne allure, il répéta son interrogation :

— Que fait là cette valise qui m'appartient ? qui l'a apportée ? qui l'a préparée, et pourquoi ?

Sa voix, à chaque question, se faisait plus impérieuse, plus frémissante, et la jeune fille eut peur, peur que son plan échouât lamentablement.

— C'est Miette, naturellement, qui a préparé votre valise, répondit-elle avec une fausse assurance, et c'est Prudent qui l'a apportée. Mais je prends toute la responsabilité de sa présence dans ma voiture. Il « faut » que vous partiez, docteur. Si peu de temps que ce soit, du repos vous est nécessaire. Ne revenons pas là-dessus ; vous savez tout cela aussi bien que moi. J'étais certaine que vous iriez au port saluer Mme Gramont. J'ai voulu vous donner la possibilité d'une décision rapide. Si j'ai eu tort, pardonnez-moi. Pardonnez-moi, mais partez. Oui, partez ! Que ce soit pour huit jours ou pour un mois, la clinique ne souffrira pas de votre absence, je vous le jure. Et, lorsque vous serez de retour, vous aurez repris toutes vos forces, toute votre endurance, toute votre « efficacité » !

L'auto venait de déboucher sur le port, et il parut à Patrice que son cœur s'arrêtait de battre au moment où ses yeux découvrirent la *Désirade*. Ah ! que Gilda eût devancé l'heure de son départ, que la place du beau yacht étincelant eût été vide, et Gramont se demandait si l'effroyable déception n'eût point excédé son courage.

Ils prirent le quai. La mer, d'un bleu très doux, était calme, égale, presque silencieuse. Au loin, les îles s'entou-

raient d'une légère vapeur blanche, évaporation de la pluie tombée la veille, qui les faisait ressembler à un mirage posé sur les flots. Dans le ciel, des nuages rares et légers restaient immobiles, comme engourdis. Et partout, sur la terre, la côte, la ville, la mer, un soleil à peine pâli par l'hiver jetait sa lumière pure, dorée, ineffable.

Devant la *Désirade*, Monique Dorger s'était arrêtée. Très vite elle descendit, fit signe à l'un des matelots qui, sur le pont, s'occupait à fixer la cage où s'ébattaient les perruches, de venir chercher la valise. Seulement après qu'il l'eut emportée, un peu surpris, mais docile, elle se tourna vers le docteur. Et Patrice se souvint alors qu'aux dernières paroles de la jeune fille, à son explication, il n'avait pas répondu.

— Monique, murmura-t-il, Monique, que vous dire...

Elle l'arrêta, sourit.

— J'opère une restitution, docteur. Un soir, je suis venue vous chercher à bord... Ce matin, je vous y ramène. La *Désirade* et moi sommes quittes.

« Allons, je crois que vous devriez monter, maintenant.

Il n'hésita plus. Une longue poignée de main, et puis il se détournait, fit les quelques pas qui le séparaient du yacht, s'engagea sur la passerelle.

C'était, sur le pont, le branle-bas du départ. Des matelots s'affairaient. Celui qu'avait appelé l'infirmière attendait, debout, et Patrice lui fit déposer sa valise à la coupée. Lui-même franchit l'ouverture, pénétra dans le couloir, et se dirigea vers le salon.

Dans l'espace de temps bien court qu'il mit pour l'atteindre, un chaos de folles pensées bouleversa son esprit, mais nulle d'elles ne put ébranler sa résolution. Qu'importaient, à cette heure, José, la fortune de Gilda, cette aventure insensée dans laquelle la jeune fille les avait tous deux jetés ! Qu'importait le passé ! Il n'y avait plus qu'un homme dont le désespoir de perdre la femme qu'il aime compte seul ! Un homme résolu à ne point se laisser arracher le bonheur.

Il poussa la porte. Gilda se trouvait là, en effet. Non point debout, devant l'une des fenêtres aux petits rideaux de chintz blanc et rouge, afin de voir s'estomper les côtes et venir à elle la mer scintillante, mais assise dans un fauteuil, les mains croisées sur ses genoux, la tête appuyée au dossier, les yeux clos.

Autour d'elle, tout était pareil au premier soir. Les murs revêtus de bois satiné brillaient, les sièges se groupaient autour de la table ronde à dessus de verre ; et il y avait, sur celle-ci, un vase d'oeillets pourpres, — les oeillets de Monique, — énormes, lumineux, exubérants.

Au bruit léger de la porte s'ouvrant, les paupières de Gilda s'étaient relevées.

Alors, le visage bouleversé, la voix frémissante, le jeune homme murmura :

— Je ne pouvais pas vous laisser partir seule, Gilda. Je ne le pouvais pas. Me permettez-vous de rester ?

Elle le regarda avec une sorte d'effroi, celui qu'elle éprouvait de se méprendre. Elle était debout, maintenant, immobile et raidie.

— Rester ? répéta-t-elle, ses yeux dilatés, accrochés à ceux de Gramont, rester dans cette indifférence, dans cet éloignement, dans cette froideur, qui sont toute notre existence ?... Rester quelque temps, pour repartir ensuite ?... Non ! non !

Et, à voix basse, elle acheva :

— Je n'en peux plus, moi, Patrice. Je vous aime.

Le jeune homme s'était redressé. Que, la première, elle ait dit ces mots, le bouleversait d'émotion. Il s'avança, lui tendit les bras.

— C'est pour rester toujours que je suis venu, Gilda. Ou plutôt pour que vous restiez toujours près de moi. Comment pourrai-je vivre sans vous maintenant ! O mon amour, moi, c'est depuis le premier jour que je vous aime !

Il ouvrit les bras, et le cri de joie qu'elle poussa, avant de s'abattre sur sa poitrine, abolit en une seconde, détruisit, effaça à jamais tout le passé.

Gracieux et lent, brillant sous le soleil, le yacht était sorti du port et cinglait vers la haute mer. Sans doute, un peu plus tard, lui serait-il assigné une autre route que celle prévue d'abord, car Gramont ne pourrait consacrer à cette croisière nuptiale le temps qui eût été nécessaire pour accomplir le long voyage prévu. Mais qu'importait ! En rentrant à Cannes il ramènerait Gilda, et la grande maison somptueuse de l'île pourrait encore longuement attendre avant de voir — et seulement pour de brefs passages — revenir sa propriétaire. Désormais, celle-ci avait fixé ailleurs son destin.

Sur le môle, une silhouette menue demeura longtemps immobile. Monique Dorger « n'agitait pas son mouchoir », car ceux qui s'éloignaient ne l'eussent pas remarqué ; elle suivait pourtant des yeux la *Désirade*, et son visage offrait une inhabituelle expression de mélancolie.

Mais bientôt la jeune fille s'arracha à sa contemplation, abandonna sa place. La clinique attendait. Elle attendait le supplément de soins, de besognes, de responsabilités, de fatigues, qu'allait lui valoir, à elle, l'infirmière en chef, l'absence momentanée du docteur.

Allons, elle l'avait voulu. Loué soit Dieu qu'elle n'ait pas aimé cet homme ! Ou plutôt, qu'elle n'ait aimé en lui que la noblesse et la grandeur de sa tâche, car cela, au moins, lui restait.

Et, simplement, elle monta en voiture et reprit le chemin de la clinique.

La clinique qu'il fallait préserver.

Alix André.

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 15 octobre 1955 (Problème No 1242)

Mme G. A. Baillargeon,
Petite Caroline, Rougemont, P. Q.

Jeanne Beaubien,
5382, Jeanne d'Arc, Montréal, P. Q.

Mme Alfred Caron,
89, Montée St-Jean, Pointe Claire, P. Q.

Mme John Champagne,
643, rue Frigon, Shawinigan Falls, P. Q.

Mlle Claire Couillard,
3527, Papineau, Montréal, P. Q.

Mme Léopold Duguay,
164, Laval, B. P. 105, Baie Comeau, P. Q.

Mlle Marie Jeanne Dupuis,
2146, rue Visitation, Montréal, P. Q.

Paul Hébert,
7802, De Marillac, Montréal 5, P. Q.

Françoise Hurteau,
3762, avenue Laval, Montréal, P. Q.

Mlle Germaine Jean,
3830, Parc Lafontaine, Montréal, P. Q.

Billy Kindree,
55, Lillian St., Toronto 7, Ont.

Thérèse Lagacé,
67, Fraserville, Rivière-du-Loup, P. Q.

Simone Lavoie,
4725, Pontiac, Montréal, P. Q.

Mrs. Adrienne Lefebvre,
394, Middleton, C. P. 563, Timmins, Ont.

Madeleine Legault,
1847, rue Leclaire, Montréal 4, P. Q.

Mlle Juliette Legendre,
C. P. 425, Lac Mégantic, P. Q.

Mlle Laura LeSage,
8200, rue Drolet, Montréal 10, P. Q.

Mme Lucien Martin,
Rivière-Quelle, Co. Kamouraska, P. Q.

Mr. Bernard Nantel,
403, rue Rideau, Ottawa, Ont.

Mme André Naud,
698 Champfleu, Trois-Rivières, P. Q.

Mme R. Pépin,
1721, Providence, Montréal 24, P. Q.

P. E. Plamondon,
21, rue St-Patrice, Québec, P. Q.

Suzanne Savard, i.l.,
4175, Ridgeval, apt. 2, Montréal 26, P. Q.

Mme Yvon Turcotte,
160, Chemin Ste-Anne, Sorel, P. Q.

Madame Richard Valois,
3, rue Notre-Dame, Lévis, P. Q.

Voyez le problème de cette
semaine en page 33

Solution du problème No 1242

R	I	V	A	L	P	H	I	R	E	C	O	L	E	R	E	U	S	E	F
L	I	N	K	O	U	T	E	F	A	S	A	L	E	R	A	N	E	F	A
M	F	A	L	E	R	N	E	E	L	A	C	E	S	S	E	C	O	V	
A	R	S	A	N	T	E	E	P	O	U	N	E	T	E	C	O	I	N	
L	E	S	C	O	S	U	N	I	T	E	R	A	H	C	K	C	U	E	
I	B	I	S	M	E	S	T	S	A	L	U	T	A	I	K	E			
C	O	N	T	E	M	P	T	E	U	R	C	O	D	E	R	L	E	T	
I	R	U	N	E	U	R	E	T	A	I	E	A	N	K	I	E	N		
E	D	E	M	E	R	E	E	T	R	A	N	I	S	L	U	C			
U	S	R	S	O	A	T	S	O	L	A	R	T	O	I	S	F	A		
X	S	E	M	T	R	E	S	N	P	U	R	S	M	I	L	N			
R	E	P	I	T	E	R	I	E	R	O	S	I	M	O	T	I	F		
C	L	I	N	S	U	R	S	O	U	S	E	S	N	O	S	D			
E	T	C	O	L	E	R	E	A	S	A	I	R	A	S	T	K	E		
S	A	M	S	E	N	S	A	G	E	R	E	E	L	E	F	M	A	S	
A	B	A	T	U	T	A	S	T	R	A	L	E	A	N	I	S	E		
R	A	L	E	S	I	O	N	I	E	S	A	N	C	T	I	O	N	N	
C	A	N	T	O	N	N	E	R	C	N	E	E	N	S	E	R	T		
T	D	U	E	E	S	S	A	U	C	E	M	A	T	E	N	E			
A	M	I	E	F	L	A	C	O	R	N	E	N	O	I	R	S			
R	U	E	M	E	L	I	A	I	N	E	L	A	U	A	I	E	R		
I	R	C	I	T	E	R	N	E	F	V	O	I	L	E	V	O	L		
F	P	A	R	E	S	S	E	C	U	N	H	A	I	N	E	F	E	T	

MYSTÈRE AU GRAND LARGE

[Suite de la page 17]

l'équipage devaient dormir, à part l'homme de quart.

Trois minutes plus tard le détective aspirait avec volupté, quoique discrètement, l'air vif et frais de la Méditerranée.

— Ouf! J'en avais assez de cette boîte infecte!

Il se glissa vers la dunette. Le barreur somnolait et ne le vit pas. Sous la passerelle s'ouvrait la cabine de radio. Teddy Verano eut la double chance de la trouver ouverte et déserte.

— Allons! tout va bien! songea-t-il. La chance tourne!

Penché sur les appareils il livra à l'éther le secret de Mériwan. Un message partit, demandant à tout navire de guerre français croisant en Méditerranée de chercher un cargo battant pavillon français sur la ligne Tanger-Marseille. De la drogue était à bord.

Ceci fait, le détective se glissa hors du poste de radio.

— Il me reste à espérer deux choses, songea-t-il. Premièrement que Mériwan n'ait pas dévié de sa route et que nous cinglons toujours vers Marseille, sinon nous resterons introuvables. Secundo il faut que j'aie trouvé la drogue avant l'arrivée du ou des navires de guerre, sinon impossible de démasquer Mériwan. Mon témoignage et celui de Mme Romier ne prévaudront pas, s'il a des papiers en règle. Il faut trouver la drogue, c'est le seul moyen de le démasquer. Où est-elle? Où est-elle?

Le détective passa la nuit à fouiller la cale de l'Abeille sans aucun résultat. Vers le matin, il se glissa dans la coursive et gratta à la porte de Claudine.

Avant que la jeune femme ne lui ait ouvert, un hurlement prolongé éclata soudain dans les profondeurs du petit navire.

— Au secours... on me tue... à moi... àââh!!

Teddy Verano tressaillit.

— Le fou... encore!

Une pensée traversait son cerveau: — Les matelots ne savent pas... évidemment. Mais lui, lui, il sait peut-être aussi bien que Mériwan où la drogue est cachée...

Cette réflexion lui fut fatale. Le dément hurlait désespérément. Ces cris eurent le don de déranger Mériwan qui, rageur, sortit dans le but de descendre corriger le malheureux qui ne se taisait pas. Mettant le pied dans la coursive, le capitaine de l'Abeille se trouva devant Teddy Verano.

Il resta stupide. Promptement le détective s'engouffrait dans l'escalier conduisant au pont et disparaissait. Mériwan poussa un cri de rage auquel répondit une exclamation d'épouvante de Claudine, qui ouvrait sa porte à ce moment.

Le forban s'élança sur les traces du détective tandis que la jeune femme, le cœur battant à coups précipités, s'enfermait à double tour. Un vacarme infernal emplissait l'Abeille. Mériwan hurlait comme un possédé appelant ses matelots qui, les uns et les autres, apparaissaient en se frottant les yeux, arrachés brutalement au sommeil. L'homme de quart, apercevant le détective, se ruait vers lui, et dégringolait sur le pont, atteint d'un vigoureux direct au menton. Le capitaine de l'Abeille et les quatre autres marins arrivaient et tentaient d'encercler Teddy.

En bas, à fond de cale, l'insensé emplissait l'air de ses cris déchirants.

Léger comme un chat Teddy escadait la dunette et, debout sur la passerelle de commandement, il tenait en respect sous son revolver l'équipage des forbans.

— Tenez-vous tranquille, Mériwan, et donnez l'ordre à vos hommes d'en faire autant, sinon...

— Descends de là! Descends! hurlait le pirate, hors de lui.

— Gardez votre sang-froid! On dirait que vous avez prisé de la cocaïne, vous aussi, ironisa le détective.

— Il n'y a pas de drogue à bord! répéta sottement le bandit.

— Non? Alors pourquoi tout ce tapage.

— Je n'ai pas de comptes à rendre! Descends de là!

— Il suffit, Mériwan. Nous nous expliquerons à Marseille. Devant les autorités.

— A Marseille! Nous n'y sommes pas encore.

— Tout est perdu! songea Teddy. Nous ne marchons pas vers Marseille. Si la flotte a reçu mon message on nous cherchera inutilement.

— Un tour de barre! ordonnait Mériwan. Et au lieu d'aller en France nous lui tournerons le dos.

Il fit un signe au barreur, qui reprenait ses sens. Celui-ci, en titubant, alla changer la direction du navire.

Déjà le détective respirait. Jusque-là l'Abeille avait suivi la bonne direction. S'il y avait un navire français dans les parages tout n'était pas perdu.

— Ne changez pas l'itinéraire! ordonna le détective.

Sans l'écouter, le barreur faisait exécuter un tour complet à la roue du gouvernail. L'Abeille exécuta un grand tour sur les flots. Teddy fit feu. Le barreur tomba, une balle dans l'épaule. Une idée jaillit comme une fusée dans l'esprit de Teddy Verano. Mieux valait immobiliser le cargo. Le meilleur moyen était de démolir la barre. Quatre balles restaient dans le chargeur. Trois fois il fit feu. Une balle brisa la boussole, les deux autres fracassèrent l'arbre du gouvernail.

Mériwan et ses forbans hurlaient de rage. Le cargo dérivait sur les flots, incapable de se diriger.

— Ne crois pas que tout soit gagné encore! glapissait le capitaine de l'Abeille. Prenons-le, hardi les gars!

Le premier il s'élança vers l'escalier menant à la passerelle. Les quatre forbans suivirent. Teddy Verano froidement leur montra le revolver.

— Je vous préviens, Mériwan et consorts. Il y a encore une balle dans le chargeur. Une seule! Mais elle fera mouche, je m'en porte garant. Qui veut profiter de ce dernier pruneau?

Les paroles énergiques du détective arrêtaient l'élan des forbans. Certes, le courageux Teddy eut infailliblement succombé sous le nombre. Mais il était hors de doute que Mériwan ou un de ses hommes tomberait auparavant. Nul ne voulut tenter l'aventure. Ils reculèrent.

Appuyé à la rambarde de la dunette, crispé sur son revolver contenant la suprême cartouche, Teddy sentait une sueur glacée couler sur son front. Son message avait-il touché un navire? Si oui, on chercherait le cargo. Un navire de guerre arriverait et le grappin serait mis sur le bateau de Mériwan. Teddy tiendrait-il jusque-là? Si les forbans s'étaient écartés, ils ne se tenaient pas moins sur le pont et, groupés autour de leur chef, semblaient se concerter.

D'autre part, en admettant même que la flotte vienne délivrer le détective, la situation changerait de face, sans cesser de demeurer critique. Il faudrait prouver la culpabilité de Mériwan. Découvrir et montrer la cachette de la drogue! Si on ne la trouvait pas? Si Mériwan apercevant un navire suspect jetait la cocaïne à la mer.

— Décidément, cela va mal... songeait Teddy.

Les dernières étoiles devenaient indistinctes dans le ciel blanchissant. Une brume froide errait sur la Méditerranée.

— Le jour, songea Teddy. M'amènera-t-il la délivrance? Je succomberai sous les coups de ces pirates... ou je ne pourrai démontrer leur culpabilité...

Cependant Mériwan ne se tenait pas pour battu. Ignorant l'envoi du message il ne se pressait pas et ne songeait qu'à s'emparer du détective. Débarassé de lui, on réparerait tant bien que mal le gouvernail de l'Abeille pour mettre ensuite le cap sur quelque port de la Grèce ou de l'Égypte, nations beaucoup plus accueillantes que la France pour Mériwan et sa bande.

En dépit de sa fatigue et des meurtrissures de ses chevilles, le détective se tenait très droit sur la passerelle, le revolver à la main, jetant de fréquents regards autour de lui pour éviter d'être surpris.

Mériwan se dirigea vers l'écouille, un mauvais sourire aux lèvres. Un de ses hommes l'accompagnait. Les autres restaient sur le pont, sans perdre de vue Teddy Verano.

— Que complotent-ils? songea ce dernier.

Un cri monta du navire. Cette fois, ce n'était plus le fou qui hurlait sans raison, dans ses terreurs fictives. Le détective avait reconnu la voix de sa compagne d'infortune. Il pâlit.

— Il a été chercher Claudine. Que veut-il tenter?

Mériwan et son complice remontèrent sur le pont, entraînant la jeune femme qui se débattait désespérément. Teddy fit un mouvement pour se lancer à son secours mais les matelots le guettaient. Il n'osa pas, craignant d'être aussitôt surpris.

Claudine à demi évanouie fut amenée par Mériwan jusqu'à l'escalier de la passerelle.

— Misérable! hurla Teddy Verano, fou de rage. Laissez cette femme. N'avez-vous pas honte!

De gros rires insultants lui répondirent. Déjà Mériwan saisissait Claudine et se faisait un bouclier du corps de la malheureuse.

— Il te reste une balle, ricana-t-il. Eh bien, ce sera pour elle! Tire! si tu l'oses!

Et, poussant devant lui la jeune femme sans connaissance, il commença l'escalade de l'escalier.

Teddy vit la partie perdue. Mériwan savait bien que le détective ne tirerait pas, pour ne pas risquer de blesser Claudine. Un coup d'oeil circulaire permit à Teddy de constater que les quatre forbans encerclaient la passerelle et le cernaient. Il chercha des yeux le plus proche afin de lui réserver la dernière balle lorsqu'un des marins jeta un cri:

— Navire!

Teddy tressaillit tandis qu'une lueur d'espoir jaillissait à nouveau dans son cœur. Était-ce le hasard? Ou son message avait-il été capté par la marine?

— Capitaine! un navire! répéta le matelot.

— Je m'en f... hurla Mériwan, cherchant toujours à atteindre le détective au moyen de son bouclier vivant.

— C'est un navire de guerre!

— Il vient vers nous!

Rien n'est moins agréable que l'approche de la force armée pour des consciences chargées. La vision d'un petit aviso cinglant à toute vitesse vers l'Abeille créa un commencement de panique parmi les forbans. Mériwan, lui-même, tourna un regard vers le large.

— Enfin! rugit Teddy Verano, apercevant l'avisio à son tour.

Mériwan était tout près. Le détective se rua et, d'une poigne irrésistible,

arracha Claudine des mains du pirate. Puis, serrant la jeune femme contre lui, il braqua le revolver sous le nez du capitaine de l'Abeille.

— Haut les mains! Mériwan. Et ne bougez plus jusqu'à ce que le commandant de cet aviso ne soit ici.

— Comment peuvent-ils savoir, commença le forban.

— Je me suis servi de votre T.S.F., ricana le détective.

Un frisson de peur passa sur l'équipage du cargo. Mériwan haussa les épaules.

— Vous êtes très fort! Mais les preuves?

— Il y a de la drogue!

— Trouvez-la!

— Je la trouverai!

De l'avisio, on mettait un canot à la mer. Un officier de marine y prenait place avec douze marins. En quelques coups d'aviron le canot aborda l'Abeille. L'officier prit pied sur le pont, exécuta un salut d'une correction impeccable.

— Enseigne de vaisseau Dermand! de l'avisio Eperon. Nous avons reçu un message par radio. Qui l'a envoyé?

— Moi, cria le détective. Vous arrivez à temps, lieutenant. Je n'avais qu'un projectile dans mon revolver. Mériwan voulut protester. L'officier lui intima le silence. En quelques mots, Teddy se nomma et mit l'enseigne de vaisseau au courant de la situation.

Mériwan et sa bande furent mis en état d'arrestation et Claudine conduite rapidement à bord de l'avisio, pour y trouver les soins que nécessitait son état.

— Il n'y a pas de drogue à mon bord. Je vous défie d'en trouver, criait le capitaine de l'Abeille, au paroxysme de la rage.

L'officier et le détective, suivis d'une demi-douzaine de matelots, fouillèrent le cargo de fond en comble. La visite dura deux heures. On ne trouva pas un seul sachet de drogue.

Ils arrivèrent enfin à la cellule capitonnée. Un malheureux, jeune encore, mais totalement ravagé par la drogue, râlait entre les quatre murs.

Interrogé au sujet de l'inconnu, Mériwan avoua avoir tenté de ramener en France, pour le faire interner, un de ses amis qui avait abusé des boissons alcooliques. Mais le médecin de l'avisio refusa de croire à ce cas de *delirium tremens*. Son diagnostic fut formel. L'homme était devenu fou par suite d'absorptions répétées de cocaïne à doses massives.

On voulut emmener le dément à bord de l'avisio. Il hurla d'épouvante quand les matelots le saisirent et se cramponna au capitonnage des murs; ses mains se crispaient si fort que la cloison d'étoffe se déchira.

Les matelots emmenèrent le malheureux fou. L'officier de marine suivit, après avoir dit à Teddy:

— C'est ennuyeux. Pas un grain de drogue à bord. Il sera difficile de prouver l'infamie de Mériwan.

Teddy, seul, dans la cellule, restait perplexe.

— Voyons! Voyons! Nous avons exploré tout le cargo... sauf cette pièce.

Il jeta un regard autour de lui. Ses yeux tombèrent sur la déchirure produite par les ongles du fou. Le capitonnage arraché laissait entrevoir le bois de la cloison qui se trouvait derrière. Et sur cette cloison Teddy apercevait un petit triangle blanc.

Il se précipita. Le triangle était fait de toile fine. Le détective sortit un couteau de sa poche, déchira le capitonnage. Un sachet apparut, fixé à la cloison par une simple punaise.

— La drogue! hurla Teddy.

Il continua de lacérer le capitonnage de la cloison. Celui-ci était assez rudimentaire. Tout un côté de la cellule fut mis à nu. La paroi était couverte

(Lire la fin au bas de la page 35)

LE SURVENANT

[Suite de la page 9]

fait. Excepté les fois... que vous savez.

Fort habile, il venait de contourner le danger à temps, au moment où il allait faire allusion à la protection que le docteur l'avait prié d'accorder à certains amis du parti.

— Remarquez bien, monsieur Provençal, dit le docteur, moins agressif, que je ne veux pas insinuer que vous avez fermé les yeux à mauvais escient, mais simplement que vous avez manqué de vigilance.

— Y a toujours moyen de l'savoir. Pour commencer, où c'est qu'il s'trouve cet endroit public-là que vous disiez tantôt ?

Le sourire énigmatique du docteur Desgroseillers n'eut rien de rassurant pour le maire du Chenal du Moine.

— Si je vous disais que c'est à la pension des navigateurs, au marché-à-foin, sur la Petite-Rue !

Pierre-Côme ne broncha pas.

— Sur la Petite-Rue !

Il ne broncha pas, mais quelque chose changea en sa personne, se rapetissa, se retira comme l'eau sur le sable, qui fit croire au docteur qu'il avait visé juste.

— Sur la Petite-Rue ?

— Ceci serait-il de nature à vous éclairer... dans une certaine mesure ?

Pierre-Côme se donna un ordre. Il se commanda de paraître calme afin de ne pas trahir son désarroi. Calme et poli.

— Non, monsieur le docteur. J'avais faisais répéter pour être sûr de comprendre comme il faut.

— J'aime mieux vous... prévenir, monsieur Provençal.

— Me prévenir... de quoi ? Vous avez toujours pas envie de dire...

Il n'acheva pas, sachant qu'il est mauvais de courir au-devant des coups. Le docteur comprit tout de même.

— Non, mais, un homme averti en vaut deux, dit le docteur, qui, on s'en est rendu compte, affectionnait les proverbes, vrais ou faux, dont on faisait alors un usage immodéré dans la prétendue bonne société soreloise.

« Désormais ayez l'oeil ouvert, monsieur Provençal.

— Ça toujours été mon dicton depuis que j'suis garde-chasse. Il me semble, docteur, que j'mérite pas ça.

— Ah ! vous savez, monsieur Provençal, il y a des jeunes qui poussent. Des fiers-à-bras qui n'ont peur de rien. Et qui, ne l'oubliez pas, sont bien vus du parti. L'ambition ne leur manque pas. Je ne vous en dirai pas plus long.

— Comment, docteur Desgroseillers, dit Pierre-Côme qui perdait son sang-froid, après tous les services que j'ai rendus au parti !

— Un fin renard comme vous, monsieur Provençal, vous devriez savoir que ce ne sont pas tant les services qu'on a rendus au parti, qui comptent comme les services qu'on peut lui rendre dans le futur.

— Docteur !

A la voix de madame Desgroseillers, Pierre-Côme se leva. Le docteur l'imita.

— Oui, ma chère Lucrèce !

Pierre-Côme crut bon, pour s'attirer les bonnes grâces du docteur, de demander :

— Votre dame, elle est ben ?

— Cette chère Lucrèce ! Un peu fragile. Mais elle se dépense bien trop. C'est elle qui m'a brodé cet écrivain. Puis, montrant son bonnet grec : cette coiffure. Sans parler de ses oeuvres de charité. Elle n'arrête jamais.

— J'ai ma Catherine à la maison, qui est pareille. Y a pas moyen de la dompter. Si je vous disais que...

Le docteur donna des signes d'impatience. Rien ne vaut comme de parler de soi ou des siens pour se délivrer d'une présence importune. Pierre-Côme l'ignorait. Le docteur l'interrompit.

— Je regrette, monsieur Provençal, mais je dois vous quitter subito presto. Ma chère Lucrèce m'attend.

Tout en allant reconduire à la porte le visiteur du Chenal du Moine, il lui dit :

— J'aurai à vous entretenir avant longtemps d'un personnage fort intéressant.

Il appuya :

— Fort intéressant !

— Sévère, tu n'es pas raisonnable, lui cria sa femme.

Pierre-Côme prit congé brusquement. Rien ne lui restait à dire. Une fois seul, il put s'interroger à loisir. Tout le long du trajet en retournant au Chenal du Moine, il ne cessa de se poser des questions. « Qui c'est qui peut ben avoir donné du chevreu à la Grosse Madame ? » Car il ne pouvait douter qu'elle fût en cause. « Puis, ce personnage de la plus haute importance, comme disait le docteur, ça serait pas... ? » Il pensa à divers adversaires mais il n'osa point en nommer un. De crainte d'attirer sur lui-même le malheur.

Comme il soulevait sa casquette, en signe de respect, devant l'église de Sainte-Anne-de-Sorel, l'idée lui vint d'arrêter au presbytère et de s'en ouvrir au curé Lebrun. Mais il ne céda point à la tentation de faire partager ses inquiétudes.

— A quoi bon, se dit-il, donner l'éveil ? Il sera toujours temps d'en parler.

C'est, le coeur serré, qu'il poursuivit son chemin jusqu'à la maison où l'attendait Odilon.

— Puis, quelle sorte de voyage, le père ?

— Un voyage passable, répondit Pierre-Côme.

— Le docteur vous a pas trop magagné ?

— Magagné ? J'voudrais ben voir l'homme qui chercherait à me maganner.

Malgré l'entrain apparent de Pierre-Côme, Odilon ne s'y trompa pas.

— J'avais-t'y raison oui ou non, le père ?

— Ça, l'avenir nous le dira.

Pierre-Côme jeta les guides et descendit avec difficulté de la voiture.

— J'avais raison, se dit Odilon, en prenant les rênes à l'abandon.

La semaine prochaine :

QUARANTE-HUITIEME EPISODE

*** ANECDOTES ET PENSEES ***

L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui, surtout, de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait, que de bien nous aurions pu nous faire !...

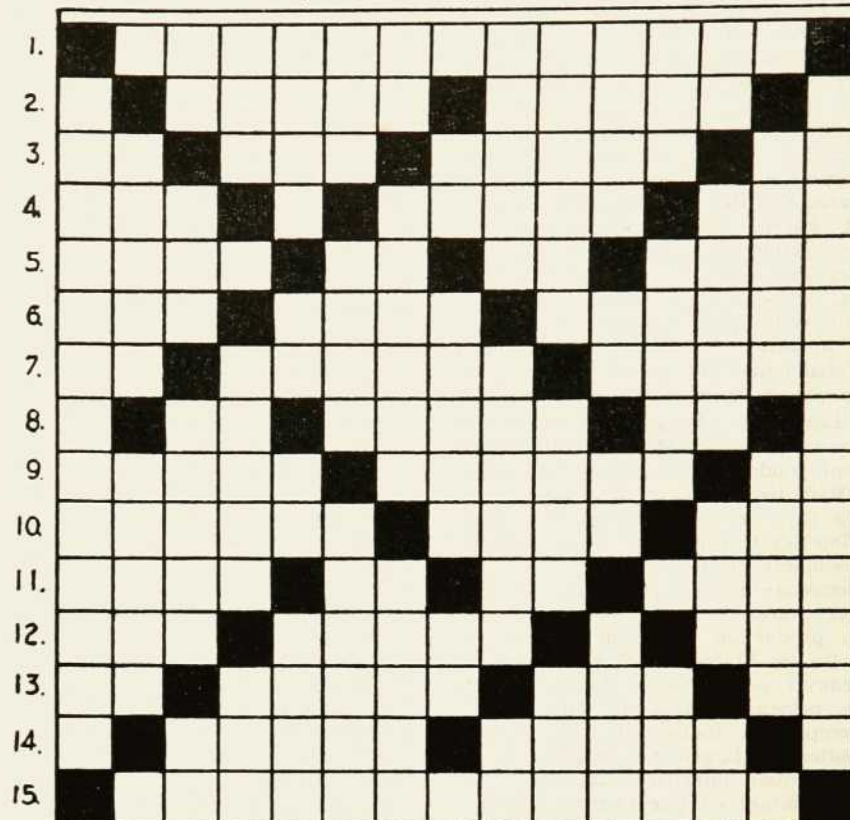
NAPOLÉON.

Les scrupuleux font rarement de grandes choses.

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Les réponses doivent nous parvenir avant le 5 novembre 1955.

Problème No 1245

Nom

Adresse

Ville

Province

Adresser : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL 18, P.Q.

----- DECOUPEZ ICI -----

HORIZONTALEMENT

- 1—Art de reproduire par l'impression les dessins tracés avec un corps gras sur une pierre calcaire (pl.).
- 2—Ancienne loi espagnole garantissant les privilèges d'une ville. — Organes filamenteux et duveteux.
- 3—Interjection qui sert à marquer la joie. — Point où l'on vise. — Consumé par le feu. — En cet endroit.
- 4—Homme avare. — Fragile. — Titre anglais.
- 5—Ce qui est conforme au devoir. — De l'alphabet grec. — Pronom des deux genres. — Condition, manière d'être.
- 6—Possèdent. — Période musicale vive et brillante qui termine un morceau. — Bruit tumultueux.
- 7—Négation. — Sulfure naturel de plomb. — Plis du front.
- 8—Lui. — Ce qu'il y a de meilleur. — Négation.
- 9—Grande étendue de terrain plantée d'arbres. — Très maigre. — Symbole chimique du sodium.
- 10—Bois noir très dur (pl.). — Orfèvre et trésorier de Clotaire II. — Conforme à la morale.
- 11—Guide. — Altesse Royale. — Conjonction copulative. — Epoux.
- 12—Espace de terre. — Tours d'un câble enroulé sur lui-même. — Situé.
- 13—Voyelles jumelles. — Endroit qu'occupe une chose. — Bateau plat. — Avant-midi.
- 14—Essentiellement pur. — Métayer.
- 15—Qui a rapport à la partie de l'histoire naturelle qui traite des monstres.

VERTICALEMENT

- 1—Terrain de l'ère primaire.
- 2—Passion qui nous porte à désirer du mal à quelqu'un. — Signe en forme de barre employé dans les anciens manuscrits pour indiquer des passages douteux.
- 3—Conifère. — Tesson. — Impératrice de Byzance. — Pronom des deux genres.
- 4—Large cuvette. — Cavité d'un os dans laquelle s'emboîte un autre os. — A travers.
- 5—Événement heureux. — Cela. — Règle double. — Courba.
- 6—Brut. — Chacune des deux extrémités de l'axe imaginaire. — Eten due de sol près de la mer où apparaissent de légères efflorescences salines.
- 7—Librement, tout de... — Constant, persévérant. — Première page d'un feuillet.
- 8—Symbole chimique du brome. — Plein d'animation. — Equerre.
- 9—A la suite. — Déployés largement. — Symbole chimique du cobalt.
- 10—Billet galant. — Quote-part de chaque convive. — Jeu de cartes, sorte de nain jaune.
- 11—Organe de la graine par laquelle pénètrent les sucs nourriciers. — Altesse Royale. — Deux ou onze. — Langue sacrée de l'île de Ceylan.
- 12—Espace de terre. — Excroissance dure et pointue. — Cuisinier du bord.
- 13—En les. — Lieu destiné à des manifestations sportives. — Inférieur. — Sans déguisement.
- 14—Action de lier. — Machine hydraulique formée de godets.
- 15—Philosophie de Descartes.

Voyez la solution et les noms des 25 gagnants en page 31

CONNAISSEZ-VOUS BIEN... [Suite de la page 5]

Des hommes de tous pays, parlant toutes les langues comme sur une moderne tour de Babel, mais qui en général préfèrent se taire pour enterrer des tragédies dont ils furent les acteurs en Europe ou ailleurs, se sont rassemblés en ce coin perdu, pris par la frénésie du travail et du gain. Les salaires, qui atteignirent jusqu'à 8 dollars l'heure pour certains travaux dangereux et délicats, et pour les heures supplémentaires, dépassèrent même le traitement des fonctionnaires. Ce qui fit réfléchir Miles Gladwyn Jebb, fils de l'actuel ambassadeur de Grande-Bretagne en France, et Adrian Allenby, petit-fils du maréchal britannique qui, venus pour assumer des charges administratives, décidèrent bientôt d'abandonner la plume pour gagner davantage en empoignant une pelle.

Les 1,650 chevaux-vapeur fournis par la chaîne des Montagnes Rocheuses font produire aux usines de Kitimat 500,000 tonnes d'aluminium par an, soit les 65% de la production des USA. Mais les travaux non encore achevés, les montagnes où l'on creuse encore de nouveaux tunnels pour faire rebondir des chutes de kw/h., pourront porter la production au même niveau que celle des Etats-Unis. A ce moment-là, trouver de nouveaux débouchés sera le principal écueil de cette grande compétition industrielle. Les besoins nationaux largement dépassés, la gigantesque industrie risquera de se transformer en une énorme faillite.

Si le Canada est maintenant à la tête des grosses industries avec ses papeteries, ses usines aéronautiques, métallurgiques et chimiques, si sa production industrielle s'est élevée de 2 fois 1/2 depuis 1939, la plaçant au 3ème rang après les USA et la Grande-

Bretagne, cela est dû à un gouvernement stable, à une monnaie solide, à une politique financière et commerciale d'un libéralisme plus accentué que celui de la plupart des autres nations. La clairvoyance de deux hommes faisant partie des cabinets successifs de Mackenzie King et de Saint-Laurent, MM. C. D. Howe, ministre de l'Industrie et du Commerce, et Douglas Abbott, ministre des Finances (aujourd'hui juge à la Cour suprême), qui se garda de charger de lourds impôts les industriels en plein essor, y contribua.

Les indispensables "cousins".

Mais dans cette expansion, un rôle de premier plan revient aussi à la technique et aux capitaux américains. Ces derniers étaient indispensables, car les fortunes canadiennes, faites avec les flottes, les chemins de fer ou les mines du siècle dernier, sont aujourd'hui dépensées ou thésaurisées par les familles des pionniers. Les Canadiens, peuple prudent de nature, qui a créé un système de Sécurité Sociale bien plus étendu que celui des Etats-Unis, absorbant 28% du budget fédéral, préservent leurs économies. Aussi, si les garriks continuant à s'élever dans la province d'Alberta incitent des gens à investir dans le pétrole chaque cent épargné, le Canadien moyen ne prend pas en général de tels risques.

Par contre les Etats-Unis sont intéressés à la mise en valeur de l'économie canadienne, car ils entrevoient l'épuisement de certaines de leurs ressources. A la fin de 1953 les USA détenaient 70% des 12,300,000,000 de dollars de capitaux étrangers placés au Canada, et leurs investissements di-

rects, de l'ordre de 5 milliards de dollars, avaient presque doublé depuis 1945. C'est ainsi que les ressources minières prospectées par les Canadiens sont ensuite exploitées avec des fonds américains.

«La terre que Dieu a donnée à Caïn», comme l'explorateur Jacques Cartier a défini le Labrador lorsqu'il aborda cette terre aride au climat humide, glaciale en hiver, sa mousse de caribous peuplée de moustiques en été, est devenue l'une des provinces les plus riches, grâce aux investissements américains dans les mines de fer qui y ont été découvertes.

En 1947, une première avant-garde de travailleurs vint s'établir sur les bords du lac Knab, au cœur du Labrador. Un terrain d'atterrissage fut bâti, afin que les avions approvisionnent en matériel, en nourriture, en tout ce groupe de chercheurs isolés. Quatre années durant ils fouillèrent, jusqu'à connaître à fond tout le terrain: le fer était là, il affleurait partout. Il y en avait tellement que la boussole d'un avion de transport perdu dans le brouillard et qui cherchait à atterrir s'affola soudain. Le pilote, effectuant alors des vols circulaires à basse altitude, vit une colline dénudée et en marqua la position. Quelque temps après, il revint à pied, accompagné de spécialistes qui constatèrent que la cause de la folie soudaine de la boussole n'était autre qu'un gisement de 400,000 tonnes du meilleur fer.

Mais si le minerai existait, si plus au nord il y avait aussi du cuivre, du plomb et du zinc, il fallait des capitaux américains pour le faire descendre jusqu'au St-Laurent, plusieurs centaines de milles au sud. Et ce sont les Américains qui dressent les plans pour le chemin de fer qui doit relier le lac Knab au St-Laurent, pour une grande exploitation à Sept-Iles, pour enfin édifier deux barrages destinés à fournir la force hydraulique. 15 avions se relayèrent alors sans cesse pour apporter le matériel et amener la main-d'œuvre. Dans cette région où l'homme n'avait jamais séjourné, s'est ainsi constituée une population de 5,000 personnes, en vue d'une extension toujours accrue.

Le Canada rejette ses complexes.

Les Canadiens sont aujourd'hui si fiers d'eux-mêmes et de la réussite de leur boom, qu'ils n'éprouvent pas le besoin d'un parti d'opposition. Pas plus que le besoin de trancher leurs liens avec l'Angleterre. Mais gare à qui pense qu'ils dépendent encore de la Grande-Bretagne, et leur demande:

— Combien payez-vous d'impôts pour aider la reine?

Ils piquèrent une véritable crise d'hystérie lorsque le membre du Congrès Sheekan, de l'Illinois, proposa le plus sérieusement du monde de demander à l'Angleterre de vendre le Canada aux USA.

Grâce à cette prospérité vite acquise les Canadiens ont balayé tous leurs complexes, et avec une politique plus indépendante ils se sont éloignés de l'orbite de l'Angleterre. Mais en même temps les moyens financiers de parvenir à cette aisance les ont liés si étroitement à l'économie américaine, qu'ils sont en grande partie sujets aux fléchissements et aux crises de leurs puissants voisins. Cela les pousse à se libérer de cette attache économique, et à leur nationalisme politique s'ajoute désormais un nationalisme économique.

Avec l'accroissement d'une richesse proprement canadienne, et avec l'accroissement des facultés d'épargne, le Canada reprend chaque jour davantage en main les rênes de son développement économique. Alors qu'en 1939, 40% de l'industrie se trouvait sous le

contrôle de capitaux étrangers, cette proportion est descendue aujourd'hui à 30%. Si en 1939 les diverses administrations d'Etat, tant fédérales, que provinciales ou municipales, étaient endettées envers l'étranger à 34%, elles sont parvenues à abaisser leur dette à 15%. En 1954, sur des investissements globaux de 6 milliards de dollars, les Etats-Unis n'avaient contribué que pour 600 millions environ, soit un peu plus que 10%.

Ce raidissement économique est fort redouté des USA, qui jusqu'à ce jour ont pourvu aux 3/4 des importations canadiennes. Bien que les frontières de ces deux pays soient dépourvues de fortifications, et que leurs relations soient très cordiales, les industriels canadiens et nord-américains se livrent désormais, sourire aux lèvres, une guerre sans répit.

Jusqu'en octobre 1950, le dollar canadien ne valait que 90 cents du dollar US. Près d'un billion de capitaux américains affluèrent alors au Canada, les spéculateurs considérant la monnaie canadienne comme dévaluée. Mais le ministre des Finances, Douglas Abbott, au lieu de faire monter le dollar à un nouveau taux déterminé, le rendit libre. Cela empêcha les joueurs de jouer contre le Canada, les obligeant à jouer les uns contre les autres. Ils se trouvaient ainsi devant cette alternative: ou abandonner tous à la fois et perdre leur argent, ou rester tous, afin que le dollar les rendit bénéficiaires en montant. La plupart choisirent de rester pour maintenir la monnaie canadienne autour de 95 cents US tandis que les spéculations continuaient, tant et si bien que finalement la demande en dollars canadiens dépassa celle en dollars américains.

A la suite de cette victoire, une agence canadienne faisait publier dans le «Citizen» d'Ottawa: «Ayez la bonté d'aider nos pauvres cousins américains en allant sans tarder aux USA. Souvenez-vous que leur dollar est moins bon que le nôtre. Vos achats en dollars américains les aideront». Ce fut une réplique pleine d'humour aux boutiquiers américains qui refusaient l'argent canadien en réclamant de la «monnaie véritable».

Même sur le plan du pétrole, le Canada cherche à se libérer du lourd fardeau de l'importation, qui s'élève à 54%. Les 88 millions de barils fournis par la province pétrolière d'Alberta sont pour l'instant insuffisants, et le pétrole importé revient moins cher aux provinces de l'Est que le pétrole transporté de cette lointaine région. La construction d'un pipe-line qui devra atteindre Toronto en 1956 et Montréal au printemps 1957 permettra de subvenir même aux besoins des provinces les plus éloignées des puits de pétrole.

Devant l'éclosion de ce pays plein de sève, il est permis de se demander combien de temps encore pourra durer cette nouvelle ère de prospérité, sans que survienne une crise.

Certaines industries qui se sont développées pendant la guerre, à l'abri de la concurrence, comme par exemple les textiles, ont déjà quelque difficulté à s'adapter, tant sur les marchés intérieurs qu'extérieurs. Pour l'instant le gouvernement refuse l'ajustement d'entrer dans la voie du protectionnisme. Mais le déséquilibre fondamental entre le volume de la production et celui de la consommation domestique ne cesse de s'accroître, impliquant de nouveaux débouchés étrangers. Ce qui explique la politique de rapprochement actuellement entreprise par le Canada à l'égard de l'Angleterre. Mais le premier se trouvant dans la zone dollar, aussi longtemps que la convertibilité du sterling ne sera pas une réalité, les chances d'un accroissement sérieux des

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
----- OU A VOTRE CHOIX -----		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT: — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité

Prov

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

échanges anglo-canadiens demeurent précaires.

Ce qui préservera le Canada du danger d'une crise, ce sont ses exportations de matières premières, tandis qu'il importe des marchandises manufacturées, qui du même coup lui reviennent ainsi moins cher. Des contrats à longue échéance pour ses mi-

nerais, comme par exemple celui, valide jusqu'en 1963, que lui ont procuré ses vastes gisements d'uranium avec la Commission d'Énergie Atomique des États-Unis, le mettent pour le moment à l'abri de tout fléchissement économique.

MICHEL FLORENTIN.

8 MILLIARDS POUR L'AVIATION... [Suite de la page 8]

Au cours de la deuxième guerre mondiale, 48 escadrilles furent envoyées outre-mer tandis que 40 autres avaient leur base au pays. Ces dernières assuraient la défense territoriale et servaient d'escorte aux transports de troupes ainsi qu'aux patrouilles anti-sous-marines. Des milliers de membres du CARC faisaient partie d'escadrilles de la RAF qu'on trouvait sur tous les fronts. A la fin de la guerre, l'effectif du CARC était de 215,000 hommes. L'effort militaire canadien dans le domaine de l'aviation avait été gigantesque.

Le CARC aujourd'hui.

Depuis avril 1924 jusqu'aux dernières prévisions budgétaires de l'exercice financier 1955-1956, le CARC a coûté au pays près de 8 milliards de dollars.

Les experts d'Ottawa expliquent la montée en flèche des crédits budgétaires au titre de l'aviation militaire par le coût élevé de la fabrication et de la mise en place des appareils de vol, des appareils techniques et des réseaux de détection radar. Il faut des mois et des années pour concevoir et fabriquer les appareils requis. L'aviation militaire canadienne ne constitue pas moins, grâce à ses 41 escadrilles de combat, une des plus importantes contributions aériennes à la défense du monde occidental.

Deux des avions à réaction les plus réputés au monde, le CF-100 Canuck et le F-8 Sabre, fabriqués tous deux au Canada, sont affectés au service en campagne. Le Canuck (CF-100) est une création entièrement canadienne, depuis sa conception jusqu'à sa fabrication par la Compagnie A.V. Roe Limitée. Le Sabre, fabriqué également au Canada par la Compagnie Canadair Limitée, à Ville Saint-Laurent, a été conçu aux États-Unis et fut mis à l'essai, dans les pires conditions possibles, sur les champs de bataille de

Corée. Les 12 escadrilles affectées à l'OTAN utilisent le Sabre et le Canuck. Le coût de construction d'un Sabre s'élève à 300,000 dollars, celui d'un Canuck à 700,000 dollars. L'on comprendra mieux les chiffres astronomiques du budget de l'Aviation quand on saura qu'une escadrille comprend 50 de ces avions.

D'ailleurs, la défense aérienne exige plus que des avions de combat. Le CARC utilise le Lockheed P2V-7 pour ses envolées de reconnaissance maritime, le C-119 Packets pour le transport des troupes, l'Otter et le Beaver pour les missions de recherches et de sauvetages, le T-33 Silver Star, construit par Canadair, comme avion d'instruction, et, naturellement, l'hélicoptère qui s'avéra si utile au cours de la guerre de Corée. Le CARC utilise les hélicoptères Sikorski S-51 et S-55 et les Piasecki H-21 A.

Egalement primordiaux dans le programme de développement du CARC sont les bases aériennes, les dépôts d'approvisionnement et les entrepôts de réparation, les quartiers-généraux régionaux et locaux, les postes radar et les autres services répartis sur le territoire canadien.

Au surplus, il y a cette tâche point négligeable d'habiller, de nourrir et d'entraîner 51,000 hommes et femmes. Celles-ci sont au nombre de 3,000. Des chiffres, obtenus de source américaine, révèlent qu'il en coûte 65,000 dollars pour assurer la formation d'un seul pilote d'avion à réaction et qu'il faut 14,750 dollars en moyenne pour assurer la relève d'un homme. Tous ces chiffres étant additionnés, il n'est plus surprenant que le budget de la défense aérienne atteigne le chiffre effarant de 8 milliards de dollars. Mais en contrepartie de ces dépenses, le Canada peut se glorifier de posséder un corps d'aviation militaire parmi les meilleurs du monde.

MYSTERE AU GRAND LARGE [Suite de la page 32]

de petits sachets semblables au premier et fixés également par des punaises. En ouvrant un, le vider dans sa main, demanda un instant à Teddy. Une poudre blanche, impalpable, glissait entre ses doigts.

Il s'élança hors de la cellule, bondit derrière l'enseigne de vaisseau, arriva jusqu'à Mérvan, auquel on avait mis les menottes. Le détective mit le sachet sous le nez du forban.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Mérvan.

Le bandit devint livide. Il était pris.

On inspecta la cellule, tandis que l'avis cinglait vers Toulon, prenant le cargo en remorque.

Il y avait à bord deux cents sachets de cocaïne. Une fortune!

A Toulon, Teddy Verano faisait les cent pas devant un bureau de poste. Sous ses doigts il sentait la liasse de billets de banque, la prime offerte pour la prise des trafiquants de cocaïne. Une fois de plus, le courageux détective

avait vaincu les malfaiteurs. Il avait acquis une petite fortune.

Et pourtant il était mélancolique. Il murmurait :

« Elle est donc mariée... »

Claudine Romier sortit enfin de la poste. Elle était transfigurée. D'une voix tremblante elle avait demandé la communication avec Paris. Elle croyait entendre la voix d'un ami ou d'un docteur, et c'était Raymond lui-même qui avait répondu. Déjà convalescent, il attendait sa femme, prêt à lui ouvrir les bras.

— Merci ! dit Christine en serrant les mains du détective. Mon cauchemar est terminé. Sans vous... où serais-je à présent ?

— Sans moi, tout se serait passé normalement. J'ai mis de la perturbation à bord, pour démasquer les pirates. — M'accompagnez-vous à la gare ?

Il sortit un télégramme de sa poche. — Je pars aussi ; mais pas vers mon foyer... je n'ai pas le droit d'en avoir. Une nouvelle affaire m'appelle. Le devoir avant tout. Adieu, Claudine !

MAURICE LIMAT.

RIEN DE SÉRIEUX

— Ma femme a une mémoire détestable.

— Ah ! Elle ne retient rien ?

— Au contraire ! Elle retient tout !

Dans un grand club londonien, le calme et le silence de la salle de bridge sont troublés par la secrétaire qui s'adresse à un des joueurs :

— Sir, on vient de me téléphoner de la clinique pour dire que votre femme vient de donner le jour à un garçon.

Félicitations... et la partie reprend. Une demi-heure plus tard, la secrétaire reparait :

— Sir, la clinique me téléphone que votre femme vient de mettre au jour un deuxième garçon.

Alors, le gentleman se lève en jetant ses cartes :

— Messieurs, excusez-moi. Je vais mettre fin à cette histoire. Il est inadmissible que nous soyons ainsi toujours dérangés !

Deux amis se rencontrent :

— Dis donc, mon vieux, tu as vu cet incendie qui a désolé tout un quartier hier soir ?

— Ma foi non, je ne lis plus les journaux depuis au moins quinze jours.

— Ah ! et pourquoi ?

— Parce que j'ai trouvé une montre en or et je crains d'y lire une annonce de celui qui l'a perdue. Tu comprends, j'ai un vieux fond d'honnêteté et je serais obligé de la rendre.

On parlait de Gandhi, de la manière dont il était vêtu, et de plus, on faisait remarquer qu'il était avocat.

— A voir ses habits, il avait plutôt l'air d'un client qui vient de payer son avocat.

Un monsieur déjeune au restaurant ; il mange très vite ; évidemment il est pressé.

— Garçon ! Vite l'addition !

— Voilà, Monsieur !

— Combien ça fait ?

— Soixante sous.

— Bien ! voici \$1.00 ; vous garderez le reste.

Sans même regarder, le monsieur décroche un pardessus et sort. Une fois dans la rue, il regarde le pardessus et s'écrie :

— Zut !... Le mien !

Le père — Jean, tu expliqueras à ton maître que tu n'es pas allé en classe hier parce que tu as eu deux petits frères jumeaux.

Jean — Laisse-moi arranger cela. Je dirai que j'ai eu un petit frère hier, et je garderai l'autre pour la semaine prochaine, au cas où je voudrais prendre un autre jour de congé.

Un fermier écossais ayant été élu commissaire d'école, visita celle du village pour avoir une idée de l'intelligence des jeunes garçons.

— Maintenant, les jeunes, qui d'entre vous peut me dire ce qu'est rien ?

Après un mouvement de silence, un petit garçon assis sur le siège d'en arrière, se leva :

— C'est ce que vous m'avez donné l'autre jour pour avoir pris soin de votre cheval.

— Le dîner a été très pieux. On a récité les litanies. Les garçons passaient en disant : « Du Saint-Julien ? », « Du Saint-Estèphe ? », « Du Saint-Emilion ? », « Du Saint-Georges ? ». Pour ma part, me rappelant très bien mes réponses de messe, alors que j'étais enfant de chœur, je répondais chaque fois : « Amène, amène, amène ».

Un père veut connaître la vocation de son fils. Son voisin lui conseille d'enfermer son fils dans une chambre, de mettre sur la table un code, une bible et une pomme.

— S'il lit dans le code, ce sera un avocat ; s'il s'intéresse à la bible, ce sera un curé et s'il mange la pomme, ce sera un cultivateur.

On surveille par le trou de la serrure. Le garnement est assis sur la bible, a le code sous ses pieds et mange la pomme.

— Assis sur la religion, la loi sous ses pieds et grugeant les habitants, il n'y a pas d'erreur, ce sera un député.

Le mari entre à minuit.

— Où as-tu passé la soirée, interroge sa femme ?

— A mon bureau.

— Tu dois être en amiante. La police a téléphoné à dix heures qu'il avait été complètement incendié.

Jean, un garçon très bien, fréquente une famille où il y a quatre filles à marier. Dorothee est restée à la maison, alors que ses trois sœurs sont sorties. Devant le jeune homme, elle fait valoir son habileté à préparer un repas et à faire le ménage. Jean est très impressionné :

— Dites-moi, mademoiselle Dorothee : si j'épouse l'une de vos sœurs, voudrez-vous venir demeurer avec nous autres.

Les armes à feu sont toujours dangereuses. Henri s'amuse avec un revolver. Appelé au téléphone, il place son arme sur une chaise pour aller répondre. A son retour, son ami lui dit :

— Prends garde de t'asseoir sur ton revolver ; tu pourrais te brûler la cervelle.

LA VIE COURANTE...



— Veux-tu me brûler une autre rôti ?

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIX-SEPTIÈME EPISODE



Les dernières branches de bois sec jetées dans le foyer, une vive lueur éclaire encore la plaine et les loups, qui forment un cercle menaçant à distance respectable, puis les flammes décroissent, et il ne reste bientôt plus qu'un brasier rougeoyant, qui éclaire à peine l'intérieur de l'enceinte. Il est à ce moment quatre heures du matin, et deux bonnes heures restent avant que le jour ne se lève. Thalcave prend ses dispositions de combat, car c'est maintenant que le danger devient grave. — Quelques instants s'écoulent dans un silence angoissant troublé seulement par le piaffement nerveux des chevaux. Tous ses sens en éveil, Thalcave tend l'oreille, car il distingue une sorte de glissement feutré, dont il n'a aucune peine à comprendre le sens. Les loups, que n'effrayent plus les flammes du foyer, commencent à s'enhardir, et rampent tout doucement jusqu'aux abords immé-

diats de l'enceinte. — Embusqué près de l'entrée, et plus immobile qu'une statue, Thalcave fait signe à ses compagnons de ne pas bouger. Le silence se fait plus oppressant encore, puis, lord Edward aperçoit une masse fauve qui se glisse avec prudence entre les rondins. La bête, inquiète malgré tout, s'arrête, hésite, fait mine de se retirer, mais poussée par la horde de ses congénères, finit par pénétrer dans l'enceinte à quelques centimètres de Thalcave... — En un clin d'oeil, la main d'acier du Patagon s'abat sur la nuque du fauve, tandis que son autre main, armée d'un poignard tranchant comme un rasoir, l'éventre d'un seul coup. A l'odeur du sang, tous les autres loups poussent une épouvantable clameur, mais lord Edward et Robert déchargent leurs carabines dans leur masse hurlante, et tous reculent en désordre. Le premier assaut est repoussé...



Aucun des trois assiégés ne se fait d'illusion sur la durée de leur première victoire sur les loups de la pampa. Les fauves, sachant maintenant que l'entrée de l'enceinte est solidement défendue, vont attaquer par un autre côté. En effet, au bout de quelques instants, on entend les griffes des aguaras s'incruster dans le bois à demi pourri de la palissade. S'ils réussissent à ouvrir une brèche, il sera difficile aux voyageurs de résister sur deux fronts... — Thalcave saisit quelques brandons dans le feu, et les jette par-dessus la barricade. Des aboiements de douleur retentissent, tandis qu'une forte odeur de poil roussi parvient jusqu'aux narines des assiégés. Les grattements cessent un instant, mais reprennent de plus belle à un autre endroit. Lord Edward et Robert, passant le canon de leurs fusils à travers les interstices des planches, ouvrent un feu rou-

lant sur les bêtes sauvages. — Ce serait sans doute le meilleur moyen de tenir les loups en respect jusqu'au jour, mais hélas, les munitions ne sont pas assez abondantes, et déjà lord Edward est obligé de cesser le feu, faute de cartouches. Or, les aguaras se font de plus en plus audacieux, et, entre les poteaux ébranlés passent déjà des pattes vigoureuses, et des gueules sanglantes. Les chevaux, affolés, hennissent, et se cabrent. — Il est évident que jamais les voyageurs ne pourront éviter l'investissement jusqu'à l'aube. Thalcave, après avoir tourné comme une bête fauve dans la ramada, s'approche brusquement de son cheval qui frémit d'impatience, et, sans dire un mot, se met en devoir de le seller avec soin, n'oubliant ni une courroie, ni un ardidon. Lord Glenarvan le regarde faire, avec des yeux pleins de reproche...



Voyant Thalcave seller son cheval avec soin, alors que les loups attaquent de plus belle, lord Edward est persuadé que le Patagon va essayer de se sauver en les abandonnant à leur triste sort. Il ne peut s'empêcher d'exprimer son indignation à haute voix, mais Robert Grant s'insurge contre cette idée, car il connaît Thalcave, et il le sait incapable d'une telle action. Au contraire, Robert pense que Thalcave va tenter une manœuvre désespérée. — En effet, l'Indien va essayer, non d'abandonner ses amis, mais de les sauver en se sacrifiant pour eux. Son plan est clair : Thaouka, rapide comme l'éclair, va entraîner les loups à sa suite à travers la pampa. Ce projet généreux suppose cependant que le cavalier arrive à distancer ses poursuivants, sinon il sera lui-même victime des crocs impitoyables. Thaouka est un animal magnifique, mais les loups ne lâche-

ront pas leur proie facilement... — Lord Glenarvan se repent maintenant amèrement d'avoir prêté au généreux Thalcave de lâches intentions. Soucieux de réparer l'injustice qu'il a commise, et songeant que Robert sera beaucoup plus en sécurité en restant avec l'Indien, il saisit à son tour la bride de Thaouka, et fait mine de sauter en selle. Cependant, Thalcave résiste, et, entraînant lord Edward vers l'entrée de l'enceinte, lui montre la plaine et lui fait comprendre qu'il ne faut pas perdre une seconde. — Soudain, tandis que les deux hommes discutent, ils sont tous deux violemment repoussés en arrière, et voient bondir Thaouka, qui porte Robert Grant, cramponné à sa crinière. C'est à peine si lord Edward a le temps de pousser un cri que déjà le cheval éperonné jusqu'au sang, a disparu dans l'obscurité. (à suivre dans le prochain numéro)

Le Tour du Monde en 80 jours

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-TROISIÈME ÉPISODE



L'attaque du train par les Sioux et la capture de Passepartout ont eu comme résultat immédiat de laisser les voyageurs sans aucun moyen de locomotion, dans une station perdue au centre de l'Amérique. Avec vingt-quatre heures de retard sur son horaire, Philéas Fogg a toutes les chances d'avoir définitivement perdu son pari. — Cette perspective met Passepartout en fureur. Lui qui a risqué sa vie pour sauver ses compagnons, il s'accuserait presque maintenant d'être la cause de tout ce qui arrive. Son imagination travaille fiévreusement mais ne lui dicte aucun moyen de sortir de cette impasse. — La neige continue à tomber,

rendant plus impressionnante encore la perspective de cette immense plaine qui semble s'étendre jusqu'à l'autre bout de la terre. Aouda est silencieuse, mais elle est profondément chagrine de voir un homme aussi bon et aussi courageux que Philéas Fogg en un aussi cruel embarras. — Le détective Fix, lui, paraît tourmenté par une pensée secrète, et il tourne sur le quai de la station comme un lion en cage. En quoi le fait d'avoir raté un train peut-il affecter un homme qui n'a d'autre idée en tête que d'arrêter celui qu'il croit être le voleur de la Banque d'Angleterre.



Si Fix paraît tellement tourmenté, c'est que, seul de tous les voyageurs, il a peut-être découvert le moyen de gagner la station d'Omaha, sans attendre le prochain convoi. Malgré lui, Philéas Fogg lui inspire maintenant un certain respect, mais il se demande s'il est convenable qu'un inspecteur de Scotland Yard aide l'homme qu'il est chargé d'arrêter. — Finalement, après bien des hésitations, Fix en arrive à la conclusion qu'en hâtant l'arrivée de Fogg en Angleterre, il ne fera qu'avancer le moment de son arrestation. Il est donc de son devoir d'aider par tous les moyens à ce que la justice soit rendue le plus tôt possible. — Ce

raisonnement subtil ayant levé ses derniers scrupules, Fix s'ouvre de son idée à Philéas Fogg, auquel tous ces événements n'ont pas enlevé son calme. Pendant qu'il attendait le retour de Passepartout, le détective a remarqué, circulant dans la rue principale de Kearney, un véhicule qui, pour aussi étrange qu'il soit, n'en serait pas moins un moyen de transport. — Renseignements pris auprès du chef de la station, il s'agit d'un traîneau à voile dont le propriétaire est un certain Mudge, habitant à Kearney. Sans l'ombre d'une hésitation, Philéas Fogg décide d'aller trouver cet homme pour lui demander ses conditions.



Sans difficulté, Philéas Fogg et ses compagnons retrouvent dans Kearney la demeure de cet homme qui possède un traîneau à voile. Ce genre de véhicule, usité dans les plaines enneigées d'Amérique, est d'un maniement délicat, mais tout vaut mieux que de stagner à Kearney, en perdant un temps précieux. — Mudge, c'est le nom du propriétaire du traîneau, est un rude trappeur que l'on parvient difficilement à étonner. Pourtant, c'est bien la première fois que des voyageurs font appel à ses services pour suppléer au train, et la raison de cette démarche lui échappe totalement. — Il faut bien reconnaître que Philéas Fogg

n'est pas prodigue d'explications. Pour lui, qui n'a pas encore vu le traîneau, l'affaire est déjà réglée. Du moment qu'il existe un moyen de gagner la prochaine station, il faut l'utiliser coûte que coûte. — Cette argumentation s'appuie, d'ailleurs, sur le sac bourré de bank-notes que Passepartout tient à la main. Mudge n'y reste pas insensible, et accepte de mettre son traîneau à la disposition de Philéas Fogg. Il emmène les voyageurs dans un hangar où il range son engin.

(à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

L'INTRÉPIDE JOS PRICE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — NEUVIÈME ÉPISODE



1. Pasco se mit à couvert et ordonna à ses hommes de rechercher celui qui avait tiré. On oublia les prisonniers. Pasco seul demeura dans le patio. Se retournant soudainement, il s'approcha du cowboy.



2. Un homme sortit alors de derrière une porte et, silencieusement se glissa derrière lui pour ensuite bondir et l'assommer avec la crosse de son revolver. Le bandit s'écroula... et le nouvel arrivant s'empressa de libérer les prisonniers.



3. Tous deux croyaient avoir affaire à un des hommes du bandit qui se serait tourné contre lui. Mais, quand leur sauveur eut retiré l'immense chapeau mexicain qui le couvrait, Bob et Janet eurent la surprise de reconnaître... Jos Price.



4. "Vous avez bien fait pour une fois, camarade" lui dit-il. "Dépêchez-vous de vous chauffer, il faut vite sortir d'ici... et ce ne sera pas facile de quitter cette vallée". Après avoir maintes fois échappé aux bandits qui les recherchaient, Jos, Bob et leur compagne atteignirent les écuries où ils se choisirent trois montures.



5. Ils s'empressèrent de les seller et rapidement, les montèrent. "Tenez-vous derrière, Mlle Janet", dit Jos, "car, il serait plutôt étonnant que nous arrivions à sortir d'ici sans avoir à combattre". — "S'il faut se battre, je ferai ma part" répondit la jeune fille. Ils virent aussitôt leur route barrée par cinq bandits.



6. Vous vous rappelez comment Jos Price déguisé en mexicain réussit à s'introduire dans le refuge de Pasco où les bandits retenaient Janet prisonnière pour obtenir une rançon ainsi que son compagnon Bob Smith. Jos les libéra et trouva trois montures.



7. Jos et ses compagnons se préparaient à fuir rapidement... mais le bruit des sabots attira l'attention des bandits qui accoururent et leur barrèrent la route. Jos et Bob sortirent leurs revolvers et, l'allure bien décidée foncèrent sur les bandits au galop.



8. "Frayons-nous un chemin" cria Jos. Tirant sans arrêt, les cowboys firent avancer leurs chevaux à toute allure sur les Mexicains qui tombèrent à la renverse. Ils s'engagèrent dans la vallée, galopant et tirant sans répit. Le danger n'était pas écarté pour cela.



9. Une sentinelle gardait l'entrée étroite de la vallée... Ils l'aperçurent qui les guettait agenouillé, le fusil sur l'épaule... s'il était le moindre bon tireur, il ne pouvait manquer de descendre nos deux cowboys...



10. A moins, évidemment que Jos et Bob ne le tuent auparavant. Ils tirèrent et le bruit de la détonation se répercuta loin dans la vallée. Il y eut soudain un tremblement... bientôt suivi d'un sourd grondement... et, bientôt dans la gorge...



11. A l'embouchure de la vallée, il tomba des tonnes de pierres et de terre... du sans aucun doute, à la vibration des coups de fusil. La sentinelle s'y trouva enseveli... mais la sortie était bloquée... et, il n'en existait pas d'autre.
(à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"



AUX 4 COINS DU QUÉBEC

par CLAUDE DERY

Mme Jean Lesage, épouse du ministre canadien du Nord canadien et des ressources nationales, a été la marraine du premier d'une nouvelle classe de navires de la marine nationale, le « Bluethroat ». Le navire est sorti des chantiers de la compagnie « George T. Davie & Sons Ltd. » de Lauzon.

Ayant, un matin, découvert sur une ferme de St-Léon de Beauce un vieux cheval mort des suites d'un combat contre un ours, deux chasseurs, Wilfrid Vachon et Gérard Deslongchamps ont décidé de débarrasser la région de ce carnassier malfaisant. Ils revinrent en effet avec une grosse pièce probablement le malfaiteur, qu'ils rencontrèrent à l'orée d'un bois voisin. Il fallut trois balles pour abattre l'animal de 500 livres.

Le nouveau sénateur canadien, M. Jean-François Pouliot, a élu domicile permanent à Montmagny. Il a acquis une propriété dans cette ville afin de satisfaire aux exigences réglementaires du Sénat selon lesquelles un sénateur doit être propriétaire de biens s'élevant à au moins 4,000 dollars.

L'hebdo « La Parole », de Drummondville, affirme qu'un malaise existe à l'Hôtel-de-ville de cette cité. « Les échevins semblent trouver de plus en plus intolérable l'autorité du Dr Michaud, maire de la ville, et s'étonnent que des travaux jugés urgents et votés depuis un an n'avaient pas été accomplis, en dépit du bel été », précise La Parole.

La cinématographie attire de plus en plus d'amateurs. A Jonquière, on assista récemment à la première d'un long métrage tourné sur place par Paul Gauthier et intitulé « La sacrifiée ». Le film doit être montré durant l'automne dans les diverses salles paroissiales du Lac St-Jean et dans les salles publiques de la région du Saguenay.

Après un voyage sur mer de 35 jours, un éléphant de 1,000 livres, don du premier ministre Nehru aux enfants du Canada, est arrivé au zoo de Granby. « Elle » (puisque'il s'agit d'une femelle) porte le nom d'une déesse hindoue: Ambika.

Roberval a reçu les secrétaires des municipalités de la province, réunis en leur 17e congrès annuel. Me A. J. Bergeron, de Sainte-Geneviève de Batiscaan, a présidé ces assises. Le conférencier invité fut l'Hon. Yves Prévost, ministre des Affaires municipales.

La ville de St-Jérôme est aussi dans une impasse. On apprend la démission de M. Hubert Murray, ingénieur de la ville. M. Murray allègue qu'il lui est impossible de répondre aux demandes du Conseil municipal et que le travail est trop considérable. Le conseil a du reste accepté sa démission. M. Murray était à l'emploi de la ville depuis le premier août 1951.

Plus de 10,000 personnes ont applaudi les jeunes de l'OTJ de Victoriaville, qui ont organisé, pour clôturer leur saison estivale, une parade de 45 chars allégoriques d'une originalité sans pareille. Cette parade se terminait à l'Hôtel-de-ville où les jeunes étaient les hôtes du conseil municipal.

Des propriétaires de Sainte-Rosalie, près de St-Hyacinthe, veulent former un syndicat afin de procéder à des travaux de forage. Il appert en effet que le sous-sol de la région renferme de riches gisements de pétrole. Le gouvernement provincial a même été approché en vue de la fourniture du matériel nécessaire à ces travaux.

Les marathons de nage ont la vedette. Claude Morin, de St-Hyacinthe, a nagé de St-Pie de Bagot à St-Hyacinthe, soit un trajet de douze milles, en six heures et 40 minutes, tandis que Lise Thérberge, 19 ans, de Sorel, a réussi le trajet Contrecoeur-Pointe-aux-Pins en quatre heures et 30 minutes.

Après avoir secouru les six victimes de deux accidents d'une fin de semaine, l'Hôpital Youville de Rouyn a vu sa réserve de plasma sanguin s'épuiser. Les clubs sociaux ont lancé un appel d'urgence. Plus de 50 volontaires se sont présentés pour regarnir la banque de sang.

A Kingston, Ontario, on vient de livrer au Canadien National la plus puissante locomotive Diesel jamais construite au Canada. Mesurant 66 pieds de longueur, la locomotive pèse 380,000 livres. Fait à souligner, Ernie Kerr, qui conduisait, il y a 27 ans, la première Diesel au Canada, a reçu officiellement ce monstre du rail.

M. Jean-Marc Bonneau, de Lacolle, a été élu à la présidence de la Régionale du Jeune-Commerce, section du Richelieu. Cette région groupe maintenant les chambres de St-Jean, St-Lambert, Lacolle et Longueuil. Les deux vice-présidences sont occupées par MM. Guy Lanoue de St-Jean et Marcel Ballard de St-Lambert.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Romancier des terres, des océans et des planètes, Jules Verne, ayant vu refuser par vingt et un éditeurs son premier volume des Voyages extraordinaires: *Cinq semaines en ballon* — ceci se passait en 1863 — l'alla porter à Hetzel du *Magasin d'éducation et de récréation*. Depuis, soixante ouvrages de Jules Verne ont été traduits en quatre-vingts langues!

Depuis l'avènement de la télévision aux Etats-Unis, un tiers des Américains ont modifié le rythme de leur existence: 65% d'entre eux passent plus de temps chez eux et 61% reçoivent plus d'amis. La lecture a diminué de 18%, le cinéma de 20%, les sorties du soir de 42%. Ce qui a permis à M. Ford de dire: « L'automobile a fait sortir les gens de chez eux, la télévision les y a fait rentrer ».

Très complexes, les mouvements des marées se manifestent diversement selon les lieux. C'est ainsi qu'au Tonkin on n'observe qu'une seule pleine mer par jour, au lieu de deux sur nos plages; qu'à Tahiti les pleines et basses mers se produisent chaque jour à la même heure, au lieu de retarder avec la Lune, comme chez nous; que dans le bras de mer qui sépare l'Eubée de la Grèce, les courants engendrés par les marées présentent quotidiennement vingt-huit changements de sens lorsque la Lune est à son premier ou à son dernier quartier, alors qu'on n'en compte plus que quatre, lorsqu'elle est pleine ou nouvelle.

Mark Twain est mon auteur préféré, vient de déclarer Hemingway. Cela pour trois raisons: il écrit bien, il m'amuse et il est mort!

La Vallée des Morts a été conçue à l'échelle de la Ville impériale de Pékin. Treize bois de cèdres, disposés en ovale au flanc des collines entourent chacun le mausolée d'un empereur. Une route suit l'axe de la vallée. Quatre colonnes ailées de marbre blanc, dressées dans les broussailles, portent à leur sommet un dragon assis, dont la silhouette se découpe sur le ciel. Ce qui suit est un spectacle inoubliable: rangés sur les bords de cette voie triomphale, des lions, des chameaux, des éléphants, des monstres agenouillés ou debout, des mandarins ou des guerriers taillés dans la pierre, veillent depuis cinq siècles.

Depuis la deuxième guerre mondiale, le nombre des lois votées annuellement par le Congrès américain est passé de 500 environ à plus de 8,000. Les problèmes du monde entier ont envahi le Capitole et les problèmes de l'Amérique s'y heurtent à flots pressés. Sénateurs et députés sont écrasés par une correspondance gigantesque et souvent extravagante. Ils viennent peu aux séances, lesquelles sont le plus souvent mornes, mais le labeur qu'ils fournissent dans les comités, et d'avantage encore dans la technique de la réélection, leur gagnerait une fortune s'ils l'appliquaient à leurs affaires privées.

On sait que le grand romancier italien, Gabriele d'Annunzio recherchait volontiers la publicité et était passé maître dans l'art de la mise en scène. Ceux qui ont veillé sur sa gloire posthume immédiate ne l'ont pas oublié, puisqu'ils ont préparé trois changements de décors alors que l'écrivain était couché sur son lit de mort. Le corps était d'abord dans une salle de musique, entouré de statues michel-angesques dont l'ombre tombait sur la dépouille de d'Annunzio. Quelques heures plus tard, on avait transporté le corps dans une autre pièce, cette fois dans un décor baroque avec des draperies rouges. Un peu plus tard, on le mit dans un autre endroit, veillé par une Vénus de Milo dorée. Ainsi, jusque dans la mort, du théâtre...

On rapporte que chaque année, le 2 novembre, qui est la fête de son anniversaire, S. M. le Négus d'Ethiopie ordonne que, de toutes les prisons de son empire, on fasse sortir des condamnés et qu'on les libère.

Quand Stamford Raffles débarqua en Malaisie en février 1819, il fut aimablement reçu par le représentant du Sultan de Johore à qui l'île appartenait. Ils discutèrent longtemps en malais (Raffles, au cours d'un voyage en mer avait appris cette langue). Autour d'eux s'étendaient des marais de palétuviers et une épaisse jungle. Pour le prix modique de 5,000 livres payées au Sultan et 3,000 à l'intermédiaire, Raffles devint acquéreur de l'île. Ainsi furent jetées les bases de la colonie de Singapour. Quatre mois après de nouveaux accords en 1824, la population était passée de 150 à 4,000 âmes. Un an plus tard, le chiffre avait doublé. En 1911, Singapour comptait 303,000 habitants et 1,100,000 en décembre 1952.

Un soir, dans son atelier des Collettes, le peintre Auguste Renoir vit arriver une vieille dame américaine porteuse sur son épaule d'une perruche: — Elle va bientôt mourir, expliqua-t-elle, et je n'ai pas voulu, maître, qu'elle s'en aille sans vous avoir vu...

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50.
AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Voyez ce que peut faire pour vous le **FER À VAPEUR G-E...**



"presser" — habits, pantalons
"presser" — coutures et plis
"presser" — velours unis et côtelés



repasser — rayonnes, cotons,
lainages, toiles . . .
la lingerie délicate

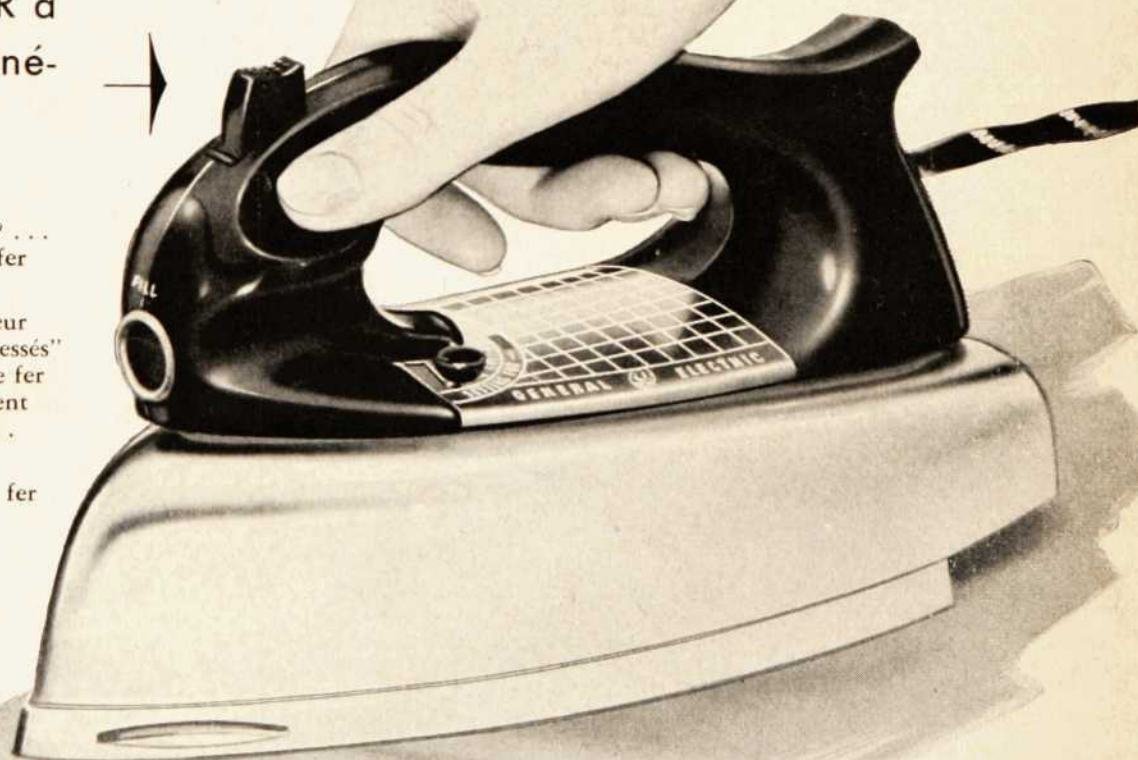
Se transforme de la VAPEUR à
SEC et vice versa — instantané-
ment — au toucher d'un
bouton

N'est-ce pas là le fer idéal à tous points de vue? . . .
un fer repassant à la vapeur . . . combiné à un fer
repassant à sec . . . donc deux fers dans un!

Les tissus légers peuvent être repassés à la vapeur
sans les humecter . . . les habits et les jupes "pressés"
rapidement et facilement. Pas d'attente, dans le fer
à vapeur G-E l'eau se transforme immédiatement
en vapeur . . . d'une façon absolument sûre . . .
goutte à goutte.

Et puis, au toucher d'un bouton, il devient un fer
léger et totalement automatique servant aux
repassages à sec.

Nouveau bas prix **\$17.50**
(suggéré)



Remplir avec l'eau ordinaire
du robinet

Facile à remplir . . . facile à
vider. L'eau provenant du ro-
binet peut être utilisée dans
presque tous les endroits. (Voir
détails dans la brochure
d'instructions).



Formation rapide de la
vapeur

L'eau se transforme instantané-
ment en vapeur, une goutte à
la fois—vous n'avez jamais à
attendre qu'elle bout.



Arrêt automatique de la
vapeur

La vapeur cesse automati-
quement dès que le fer est déposé
sur son talon-support . . . elle
recommence aussitôt que le fer
est soulevé pour usage . . . sans
aucune perte de vapeur.



FER À VAPEUR GENERAL ELECTRIC

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY

M PAUL MCSWEEN
CH DE LA BOIE
VALLEYFIELD QUE

12JT56-R-53248